This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

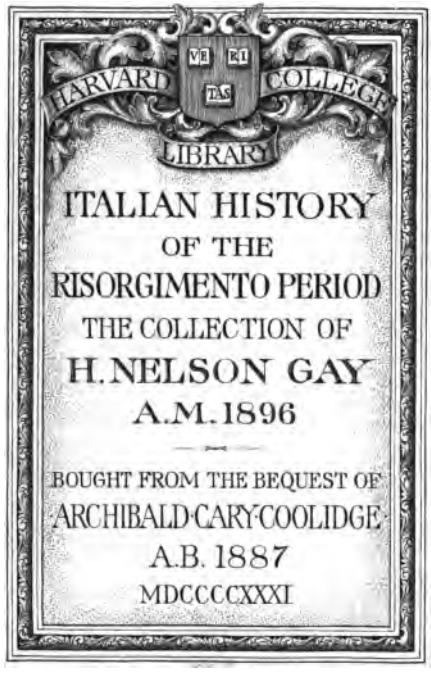
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

WIDENER
HN SSV3 1

C 4228.61.20


VE RI TAS
HARVARD COLLEGE
LIBRARY
ITALIAN HISTORY
OF THE
RISORGIMENTO PERIOD
THE COLLECTION OF
H. NELSON GAY
A.M. 1896
BOUGHT FROM THE BEQUEST OF
ARCHIBALD CARY COOLIDGE
A.B. 1887
MDCCCCXXXI

Roma

PASQUIN

ET

MARFORIO

HISTOIRE SATIRIQUE

DES PAPES

TRADUITE ET PUBLIÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS

PAR MARY LAFON

PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 13 ET 17, GALERIE D'ORLÉANS.

PASQUIN ET MARFORIO

PARIS

IMPRIMERIE DE L. TINTERLIN ET Ce

3, RUE NEUVE-DES-BONS-ENFANTS.

PASQUIN

ET

MARFORIO

HISTOIRE SATIRIQUE

DES PAPES

TRADUITE ET PUBLIÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS

PAR MARY LAFON

PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 13 ET 17, GALERIE D'ORLÉANS.

1861
Tous droits réservés.

C 42128.61.20

HARVARD COLLEGE LIBRARY
H. NELSON GAY
RISORGIMENTO COLLECTION
COOLIDGE FUND
1931

INTRODUCTION

Il y a peu de noms plus connus et plus populaires que ceux des héros de ce livre. Depuis cinq cents ans ils personnifient l'opposition à Rome, et la satire vive et spirituelle en Europe. Par une réaction naturelle et qui se reproduira dans tous les pays gouvernés despotiquement, c'est au milieu d'un peuple esclave que la liberté de la pensée s'est déployée avec le plus d'éclat et de vigueur. Légitime et sainte protestation de l'esprit contre la matière! Rome, comme son Molière antique, avait beau être aux fers, ce qu'il y a de divin en nous échappait à la tyrannie, et là même où le corps flé-

chissait sous le poids des chaînes, l'âme, colombe insaisissable, ouvrait librement ses ailes d'or !.

Ce ne fut pas le hasard, mais un amer et profond sentiment d'ironie qui guida les Romains dans le choix de leurs deux types satiriques ! Faire crier les pierres quand les hommes n'osaient parler, et lapider moralement dans le présent et l'avenir l'abus de pouvoir, le vice, le crime et l'injustice, voilà le but qu'ils se proposaient et qu'ils atteignirent en prenant pour organes Pasquin et Marforio.

L'origine de ces personnages remonte au quatorzième siècle. — « Quand j'étais enfant, disait un vieillard de Ferrare, le docte et sage Tibaldeo, vivait à Rome un tailleur assez renommé qu'on appelait maître *Pasquin*. Sa boutique était située dans le quartier de Parione. Il habillait une bonne partie des artisans, et ne craignait pas de draper avec ses garçons, le Pape, les cardinaux, les autres prélats et les seigneurs de la cour apostolique. Ceux-ci méprisaient ses coups de langue et, dans leur dédain pour le peuple, auraient tenu à déshonneur de s'en trouver blessés. Cette tolérance servit d'encouragement. Si quelqu'un osait blâmer la vie ou les actes d'un homme puissant, afin de se dérober aux suites de sa témérité il s'abritait derrière la mauvaise réputation de Pasquin et de ses garçons, et leur attribuait l'épigramme. Peu à peu on

prit dans la suite l'habitude de mettre sur le dos de Pasquin tout le mal qu'on disait des ecclésiastiques etdes courtisans.

« Or, il advint qu'après sa mort, en dépavant pour la réparer la rue de Parione, on dressa contre la boutique du tailleur une statue antique de marbre, mutilée en partie et représentant un gladiateur, qui embarrassait la voie publique. Le peuple la voyant là lui donna le nom de maître *Pasquin*, et continua à rendre la statue responsable des discours et des écrits dont l'auteur n'aurait pu se nommer sans péril. Bien certain de l'impunité, Pasquin devint dès-lors le censeur historique des Papes (1). »

(1) Non sarà male, che io scriva qui appresso una brieve istoria dell' origine e della natura di Maestro Pasquino che Antonio Tibaldeo, da Ferrara, il quale fu uomo di reverenda et grande autorità, per le sue singolari virtù e per la sua rara dottrina, a suoi di, essendo gia pieno d'anni, soleva racontare. Diceva adunque, che fu in Roma, essendo gia giovinetto, un sartore assai valente di suo mestiere, chiamato per nome *maestro Pasquino;* il quale teneva bottega in Parione: nella quale egli e i suoi garzoni che molti n'avea, facendo vestimenti a buona parte de artigiani parlavano liberamente, e sicuramente in biasimo de' fatti del Papa et de' cardinali, et degli altri prelati della Chiesa, e de signori della corte : delle vilane parole di quali, siccome di persone basse e materiali non era tenuto conto niuno, nè a loro data pena niuna, o mala voglienza portata di cio d'alla gente. Anz se avveniva che alcun per nobilta, o per dottrina, o per altro riguardevole raccontasse cosa non ben fatta d'alcun maggiorente, per ischiffare l'odio di colui, che si potesse riputare offeso d'alle parole sue e potesse nuocergli, si faceva scudo d'ella persona di *Maestro Pasquino* et de suoi garzoni; nominandogli per autori di simile novella. In tanto che in processo di tempo passo in uzanza commune e quasi in proverbio volgare, l'attribuire a Maestro Pasquino cio que cadeva nell' animo a ciascuna maniera d'uomini di palesare infamia de

Cette version, donnée par Castelvetro, un des critiques les plus éminents d'Italie, et importée par Ménage en France, a été la pierre angulaire de l'histoire de Pasquin. Elle manque pourtant d'exactitude, et je m'étonne de trouver en défaut sur ce point la sagacité du rude adversaire d'Annibal Caro. Nous savons d'abord par Andrea Fulvio que la statue, au temps de Tibaldeo, était érigée, non devant la boutique du tailleur, mais sur un piédestal touchant le palais Orsini. Ce palais fut bien reconstruit, vers 1512, par Antonio San-Gallo; mais il existait déjà depuis deux cents ans, et rien ne prouve, comme le prétend Fioravanti Martinelli, qu'on ait découvert le torse antique sous la colonnade de la tour bâtie vers la place Navone (1).

Ce qui me semble plus probable, c'est qu'on

capi ecclesiastici e secolari della corte. Ma poscia morto lui, avvenne che lastricandosi e mattonandosi la strada di Parione una statua antica di marmo in parte tronca e spezzata, figurativa d'un gladiatore, la quale era mezza sotterata nella via publica, e col dosso serviva à caminatori per trapasso, acciochè non si brutassero i piedi nelle stagioni fangose, fu dirizzata in piedi per me la bottega, che fu di Maestro Pasquino, perciochè giacendo, come faceva primà rendeva il lastricamento, o il maatonamento, meno uguale, et men bello.

Allà quale essendo dal popolo imposto il nome di colui, che quivi vicino soleva dimorare, e dinominandosi Maestro Pasquino, a quella assegnarono e assegnano i sentimenti della lor mente, quando vollero o vogliono significar quello, che non si poteva o non si puo, facendosene autori raccontare o scrivere senza evidente pericolo. (Castelvetro, *Ragione d'alcune cose,* p, 92-93.)

(1) *Roma ricercata,* p. 54.

trouva Pasquin en creusant les fondements du palais bâti au quatorzième siècle par le préfet de Rome, et que si le peuple lui donna effectivement le nom du tailleur médisant, deux siècles séparent au moins sa résurrection de son baptême.

Après la question d'origine se pose, mais dans des ténèbres bien plus sombres encore, celle d'identité.

Ce torse à demi mutilé était-il dieu, table ou cuvette?...

L'opinion générale en fait un gladiateur; quelques antiquaires ont cru reconnaître en lui Ménélas; d'autres, le dieu de la guerre; les plus excentriques, un lieutenant d'Alexandre-le-Grand, que, pour trancher la difficulté d'un mot, ils appellent Pasquin, bien que ce compagnon de Clytus ne se trouve pas dans Quinte-Curce (1). L'attitude du torse, qui indique un combattant achevant un ennemi vaincu, et un autre tronc humain engagé à ses pieds dans le groupe, me semblent démontrer clairement que la statue ne peut représenter en effet qu'un soldat ou un gladiateur.

La biographie de *Marforio* prête moins à la conjecture, et il est un peu plus facile de dégager son individualité.

(1) Vogliono altri, che questa sia la statua di un capitano famoso di Alessandro Magno, cosi detto e che pero ritenga anco il suo nome di Pasquino. (Andrea Fulvio, *Antichità di Roma*, p. 315.)

Tout auprès de l'ancien Tullianum, a dit l'auteur des *Recherches sur Rome* (1), gisait dans les ruines la statue de Marforio; statue représentant, selon quelques savants, le dieu des boulangers ou Jupiter *Pistor* (panetier). Ceux, comme Fioravanti, qui partageaient cette opinion, s'appuyaient sur certains emblèmes assez semblables à des pains qu'on voit encore sculptés autour du socle. Andrea Fulvio, considérant que cette statue à longue barbe et couchée, figure évidemment un fleuve, soutenait qu'elle symbolise la Nera, rivière des environs de Rome et que son nom même l'indique : *Nar Fluvius* (2). D'accord en partie avec Fulvio, le Marliano prétend de son côté que Marforio est cette statue du Rhin que le Domitien de bronze foulait aux pieds de son cheval en mémoire de la conquête germanique (3).

Le vrai de toutes ces assertions, c'est que le marbre représente un fleuve, et que lorsqu'il fut déterré avec la grande vasque en granit qui sert d'abreuvoir aux bestiaux dans le Campo-Vaccino et

(1) Fioravanti Martinelli, p. 80-81.

(2) Laquale statua è chiamata *Marforius* essendo gasto il vocabolo e tramutata N la prima lettera in M secundo la mia opinione mi pare che ei si debba chiamare *Nar Fluvius*, overo *Narfori* é questo fiume Nar non e lontano da Roma. (Andrea Fulvio, opere citato, p. 156.)

(3) Antè carcerem Tullianum jacet veluti in scopulo marmoreum ingens simulacrum Rheni fluminis ejus, ut existimo, cujus crinem ungula equi Domitiani premebat. (Cap. III, lib. v.)

que le peuple appelle sa tasse, on le nomma *Marforio*, parce qu'il était sous les décombres de l'ancien forum de Mars, *Martis forum*, par corruption *Mars fori* (1).

Pasquin ne fut pas plus tôt campé sur son piédestal à l'angle du palais Orsini, que les *Capo Rioni* ou chefs de quartier profitèrent de sa situation au centre de la ville et dans le passage le plus fréquenté pour le livrer aux afficheurs. On commença par coller à ses pieds les avis et règlements municipaux, puis l'autorité ecclésiastique y placarda ses bans pieux, ses bulles, ses indulgences, ce qui donna l'idée aux mécontents d'y afficher furtivement, la nuit, leurs protestations et leurs satires.

A peine admise pour Pasquin la fiction qui le personnifiait s'étendit à Marforio. Le peuple en fit son cousin, son ami intime et son interlocuteur, et ces deux statues mutilées, douloureux, mais éloquents symboles de la Liberté et de Rome, parlèrent, se répondirent, et, dans leurs dialogues immortels, flétrirent à jamais le mal et l'arbitraire.

Leur bouche de marbre fut à Rome, pour les droits et la dignité de l'homme si indignement foulés aux pieds de tant de mauvais Papes, ce qu'était la *bouche de fer* de Venise pour le despotisme. Grâce à eux nous pouvons enfin connaître l'opinion

(1) Fu chiamato Marforio perche il luogo dove stava si diceva *Martis forum*... (Fioravanti Martinelli, *Roma ricercata*, p. 80.)

de cette malheureuse ville, qui, pour expier douze siècles de gloire et de triomphes, a depuis cinq cents ans sur les lèvres la main du sbire ou celle du bourreau.

Cette dure servitude et la longue série de crimes et de scandales qui ont souillé le Vatican et fait frémir tant de fois saint Pierre et saint Paul dans leurs sépulcres, expliquent bien la virulence et l'âcreté des paroles qu'on prête souvent à Pasquin et à Marforio. Pour concevoir la colère, l'indignation qui éclatent et débordent en flots amers de quelques-unes de leurs satires et de leurs épigrammes, il faut se rappeler que Rome, courbée sous un joug de fer, n'avait pas même un jour comme l'esclave, mais un seul instant dans la nuit pour la vengeance, et que le coutelas du *carnéfice* aurait coupé la main et l'inquisition brûlé le corps du téméraire qui osait coller en courant sur le marbre les pièces qu'on va lire (1).

La plupart de ces pièces sont anonymes. Il eût été trop dangereux de s'en dire l'auteur; mais au souffle puissant qui les anime, à la verve dont elles surabondent, à cette finesse d'ironie piquante, mor-

(1) La répression était atroce et digne des Néron et des Caligula. En 1502, un Vénitien avait traduit du grec une épigramme contre le Pape et son fils, il fut étranglé. Tous ceux qu'on accusait du même crime étaient jetés dans le Tibre une pierre au cou. (*Corpus historicum medii ævi*, p. 2135.) En 1566, on les pendait et l'Inquisition brûlait leurs corps.

dante et railleuse à la fois, on reconnaît le vieil esprit et le génie de Rome. D'illustres auxiliaires, au seizième siècle surtout, se sont joints aux fils du Capitole. Baptiste le Mantouan, L. Bigi, Jean de Hongrie, Sannazar, Arioste, Marula, Ange Politien et Hutten, le rude joûteur, soufflèrent tour à tour Pasquin. Ils furent admirablement secondés par Curione, l'exilé piémontais, dont je trouvai en 1847 avec tant de plaisir les ouvrages à Bâle.

Cinq ans plus tard, les recherches exigées pour mon histoire de Rome me ramenaient aux bords du Tibre, et un hasard assez étrange me logeait vis-à-vis de Pasquin. En revoyant le vieux satirique, le projet déjà conçu en Allemagne de recueillir ce qui a paru sous son nom, s'empara plus vivement de mon imagination. Bientôt il me fut impossible de songer à autre chose, et je n'eus repos de jour ni de nuit que lorsque je fus parvenu à rassembler les pièces du présent volume.

Les voici maintenant traduites avec fidélité, sauf trois ou quatre que j'ai cru devoir laisser sous leur voile latin. Si elles projettent une lumière vive et violente quelquefois sur la vie intime et le règne des Pontifes romains, le lecteur est averti, c'est une histoire écrite par des opprimés; mais une histoire si féconde en crimes et en scandales que la passion la plus ardente ne pouvait pas exagérer. Le grand et sévère sentiment chrétien qui respire du reste

dans beaucoup de ces pasquinades, et les distingue si éminemment de toutes les œuvres du même genre, ne laisse aucun doute sur le caractère de leurs auteurs. Des ecclésiastiques pieux, convaincus et indignés de la prostitution de l'Église de Dieu, pouvaient seuls brandir le fouet de la satire avec cette énergie contre les marchands du temple et accomplir ces paroles de l'Écriture :

Et lapides clamabunt eos in die judicii.

I

PAUL II

Cardinal Barbo, de Venise, élu en 1464.

ÉPIGRAMMES.

Tu as une fille, Paul II, et plus d'or que pas un de tes devanciers. On ne peut point t'appeler Saint-Père; mais on peut te dire un père heureux (1).

Quùm sit filia, Paule, sit tibi aurum
Quantum Pontifices habere raros

(1) Paul II était d'une ignorance telle qu'il tortura et retint dix ans dans les fers *Platina,* l'historien des Papes, et ses amis, parce qu'ils avaient pris des noms grecs. Le digne Pontife regardait ces pseudonymes comme des signes de ralliement et les réunions académiques de ces savants comme des conspirations contre le Saint-Siége.

Il aimait si passionnément les bijoux, qu'il épuisa le trésor de l'Église pour acheter des pierreries. Il en fit décorer sa tiare avec tant de profusion, que cette lourde tour de Cybèle, comme un châtiment de Dieu, lui occasionna une fièvre cérébrale dont il mourut après six ans dix mois et vingt-six jours de pontificat.

Vidit Roma priùs, pater vocari
Sanctus non potes, ac potes beatus.

—

PAUL II ET SIXTE IV.

Paul II fut jadis bon Pontife, mais mauvais homme; Sixte est bon homme maintenant, mais mauvais Pape.

Αρχιερεύς ἀγαθὸς Παῦλος ποτ' ἦ ἀλλὰ κακὸς φὼς,
Νῦν δ' ἀγαθὸς Ζύστος φὼς, κακὸς ἀρχιερεύς.

II

SIXTE IV

Cardinal della Rovere, né près de Savone, succéda, en 1471, à Paul II.

A SIXTE.

La honte, la faim, la ruine, l'usure, les vols, les rapines et tout ce qu'il y a de pire au monde, Rome le souffrit sous son pontificat. Que de reconnaissance, quoique tu viennes tard, ne te doit-elle pas, ô mort! tu plonges enfin tous les crimes dans le sanglant tombeau de Sixte!

Stupra, fames, strages, usura, furta, rapinas
Et quodcumque nefas, te duce, Roma tulit.
Magna (licet tardè) solvenda est gratia Morti :
Omne scelus tecum, Sixte cruente, jacet!

—

PASQUIN AU PAPE MORT.

Sixte, tu es enfin cadavre, toi qui méprisais la foi et la justice.

Ennemi mortel de la paix, c'est la paix qui te donne la mort.

Sixte, tu es enfin cadavre, et Rome, qui souffrit sous toi la famine et tous les maux et tous les deuils de la guerre, peut laisser éclater sa joie !

Sixte, tu es enfin cadavre, toi la discorde de ce siècle.

Tu aurais attaqué Dieu même, va maintenant troubler les enfers.

Sixte, tu es enfin cadavre, artisan de dol et de fraude, dont la puissance ne grandit que par la perfidie !

Sixte, tu es enfin cadavre. Que tous les hommes perdus de vices, débauchés, entremetteurs, tripots et cabarets prennent le deuil !

Sixte, tu es enfin cadavre, et ne souilleras plus de tes infamies le Saint-Pontificat !

Sixte, tu es enfin cadavre ; Romains, déchirez ses membres maudits et jetez-les en pâture aux vautours !

Sixte, jaces tandem, fidei contemptor et æqui :

Pacis ut hostis eras, pace peremptus obis.
Sixte, jaces tandem, lætatur Roma tuo quæ
Passa sub imperio est funera, bella, famem!
Sixte, jaces tandem nostri discordia secli :
Sævisti in superos, nunc Acheronta move!
Sixte, jaces tandem, fraudisque, dolique minister,
Et sola tantum proditione potens.
Sixte, jaces tandem, deflent tua busta cinædi,
Scortaque, lenones, alea, vina, Venus!
Sixte, jaces tandem, summorum infamia, fexque,
Pontificum, tandem perfide Sixte jaces!
Sixte, jaces tandem, vos hunc lacerate, Quirites,
Dentur et impastis membra scelesta feris!

—

Pourquoi ces pompeuses funérailles? Quand il s'agit de Sixte on ne peut prier que l'enfer!

Toute sa vie il rit du ciel, et en mourant il blasphémait et niait la Divinité.

Aussi, puisque tu es enfin cadavre, Sixte, que ta mémoire soit maudite de Dieu et des hommes, car il eût fallu t'étouffer au ventre de ta mère!

Quid pia functo fuerunt solemnia Sixto?
Tradita sunt sceleri vota precesque noto.

Riserat ut vivens cœlestia numina Sixtus,
Sic moriens nullos credidit esse Deos.
Sixte, jaces tandem superis invisus et imis,
Inclusus gravido ventre necandus eras (1) !

(1) L'histoire ne lui fit pas une épitaphe plus flatteuse. Après avoir enrichi son autre bâtard, dit l'annaliste du Sénat, il mourut subitement, et son cadavre, noir, enflé et hideux comme un diable, fut exposé aux regards du peuple, qui recommandait, en riant, son âme à Lucifer. (Stefano Infessura, *Diario romano,* t. III, p. 1158. — *Mille ans de guerre entre Rome et les Papes,* édit. in-18, p. 119.)

III

INNOCENT VIII

Cardinal Cibo, de Gênes, élu en 1484.

ÉPIGRAMMES.

Il est bien juste de lui rendre grâces, Romains, car il repeuple la patrie.

Innocuo priscos æquum est debere, Quirites,
Progenie exhaustam restituit patriam.

—

Innocent VIII a engendré huit garçons et autant de filles : en voilà un qui à bon droit peut porter le nom de père à Rome.

Octo Nocens pueros genuit, totidemque puellas,
Hunc meritò poterit dicere Roma patrem.

—

SON ÉPITAPHE.

Ne cherchez plus la luxure, la gourmandise, l'avarice et la lâcheté, tous ces vices sont enfermés dans le cercueil d'Innocent VIII (1).

Spurcities, gula, avaritia atque ignavia deses
Hoc, Octave, jacent quo tegeris tumulo.

(1) Sous son pontificat on ne fit rien de bon à Rome, écrit l'annaliste du Capitole; ce n'étaient tous les jours que vols, meurtres et sacriléges. On enfonçait de nuit les portes des églises et des sacristies pour en dérober les ornements et les choses précieuses. Les assassins poursuivaient leurs victimes jusque chez les barbiers. Toute la ville était pleine de bandits, auxquels chaque palais de cardinal servait d'asile. Les plus criminels obtenaient sans peine, à titre de sauvegarde, une bulle du Pape qui aurait arrêté le bras de la justice si la justice eût existé; mais il n'y avait au Capitole ni tribunal ni juges. On trouvait bien de temps en temps, le matin, quelques hommes pendus à la tour de la Nonne (*torre di Nona*), devant la maison du vice-camerlingue : mais personne ne savait pourquoi. Une seule chose était certaine, c'est que les morts n'avaient pu racheter leurs crimes, car le bourreau ne touchait pas ceux qui donnaient deux cents ducats par homicide. (Manuscrits du Vatican, nº 6823.)

IV

ALEXANDRE VI

Cardinal Lenzoli Borgia, de Valence d'Espagne, élu en 1492.

ÉPIGRAMMES.

Pour que nous ne doutions pas, Alexandre, que tu es pêcheur d'hommes, c'est ton propre fils qui se trouve dans tes filets (1).

Piscatorem hominum ne te non Sexte putemus,
Piscaris natum retibus ecce tuum.

—

(1) Son fils aîné, le duc de Candie, assassiné par César Borgia, son frère, le 15 juin 1497, et repêché dans le Tibre. (Voir pour ce drame saisissant notre *Histoire de Rome moderne*, p. 267.)

Rome s'attendait à revoir Sixte ; elle vit Alexandre VI et se voila la face.

Visuram se iterum Sixtum cum Roma putaret
Pro Sixto Sextum vidit et ingemuit !

—

A L'OCCASION DU JUBILÉ DE 1500.

Le Pontife romain qui promet le ciel s'ouvre par le meurtre et par le crime le chemin de l'enfer.

Pollicitus cœlum Romanus et astra sacerdos
Per scelera et cædes ad Styga pandit iter.

—

A PROPOS DE LUCRÈCE.

Alexandre VI brûlera donc toujours pour toi, Lucrèce ? O infamie ! il est ton père !

Ergo te semper cupiet, Lucretia, Sextus
O fatum diri nominis : hic pater est!

—

Alexandre VI vend les clefs et les autels du Christ ; il en a le droit, puisqu'il les acheta. Le vice en son cœur croît dans le vice comme la flamme dans le feu, et Rome dépérit sous le joug de cet Espagnol. Sextus, fils de Tarquin (six, *sextus*), Néron six, Alexandre six... toujours le nombre six fut fatal à Rome.

Vendit Alexander claves, altaria, Christum,
Emerat ille priùs, vendere jure potest.
De vitio in vitium, de flammâ crescit in ignem.
Roma sub hispano deperit imperio.
Sextus Tarquinius, sextus Nero, sextus et iste;
Semper sub sextis perdita Roma fuit.

—

Europen Tyrio quondam sedisse juvenco

Quis neget? Hispano Julia (1) vecta bove est.
Ille sed astrigeri partem vix occupat orbis :
Hic cœlum atque deos sub ditione tenet.
Unde igitur, si par meritum non par quoque fatum.
Romanam amplexu plus tenuisse fuit.

—

Voilà l'Italie épuisée par tes guerres, tes intrigues, tes rapines, tes massacres : Alexandre, tu peux mourir !

Bello, inimicitiis, furtisque et cædibus haustam
Italiam cernis, Sexte, et obire potes !

—

Dis que les hommes vivent en paix : Alexandre VI dit cela, mais l'effort lui coûta la vie.

(1) Julie la Belle, une de ses plus chères favorites et sœur du cardinal Farnèse, qui, alors enfermé au château Saint-Ange pour avoir fabriqué de faux brefs, devint Pape plus tard sous le nom de Paul III. Pour bien entendre cette épigramme il faut se rappeler qu'Alexandre VI était surnommé *le bœuf*.

Dic in amicitiam cocant et fœdera jungant.....
Dixit Sextus et fortasse occubuit.

—

Il n'est pas étonnant que Borgia vomît des flots de sang après sa mort ; c'est tout celui qu'il avait bu et n'avait pu digérer.

Non mirum si vomuit nigrum post fata cruorem
Borgia, quem biberat concoquere haud potuit.

—

ÉPITAPHES.

Tu ignores peut-être qui repose dans ce tombeau ; arrête-toi si tu as le temps, voyageur. L'Alexandre dont tu vois le nom n'est pas le vainqueur de l'Asie ; mais celui qui, toujours altéré de débauche et de sang, dévasta tant de nobles cités, mit à sac tant de contrées paisibles et donna la mort à tant d'illustres personnages pour gorger ses

enfants. Il ne marqua son passage sur terre que par le vol et la violence, et ne laissa partout que les traces lugubres du fer et du feu. Usurpateur des droits de Dieu il foula aux pieds tous les droits de l'homme, et viola, par un exécrable forfait, les lois de la nature ! et cependant la ville de Romulus supporta son joug pendant onze années ! Moins infâmes furent Néron, Caligula, Héliogabale ! La pudeur défend d'en dire plus : juge des crimes qu'il commit et passe vite, ô voyageur (1) !

—

Que ce nom d'Alexandre ne t'arrête pas, voyageur; fuis, car il n'y a dans ce tombeau que la scélératesse et le vice.

(1) Fortasse nescis, cujus hic tumulus siet.
Adsta, viator, ni piget.
Titulum quem Alexandri vides, haud illius...

Il y a dans la sacristie de la basilique de Saint-Pierre, à Rome, un monument érigé en l'honneur de ce Pape. Au dix-septième siècle, on voyait encore, dans l'église de la *Madonna del Popolo,* le tombeau de Julie, sa concubine, orné de ses armes en marbre, écartelées avec celles des Borgia, comme mari et femme, et portant cette inscription :

D. O. M.
Juliæ Vanucciæ, matri, ducissarum Ferrariæ et Urbini,
Filiorum Alexandri sexti, Papæ,
Vixit 66...

Nomen Alexandri nec te fortasse moretur
Hospes; abi, jacet hic et scelus et vitium.

—

Dis-nous pourquoi, ô la plus noire des Furies, la paix brille tout à coup sur la terre et pourquoi l'on n'entend plus le bruit des armes?...

Borgia est mort!

Dic undè, Alecto, pax hæc effulsit et undè
Tam subito reticent prælia? Sextus obit!

—

C'est ici que je suis couché, moi, Alexandre VI, qui fus la rage, la ruse, la fureur, la colère, la débauche et la cruauté incarnées, moi que le sang ne put jamais désaltérer.

Tu peux te réjouir, ô Rome, car ma mort enfin est ta vie!

Sævitiæ, insidiæ, rabies, furor, ira, libido
Sanguinis atque diri spongia dira sitis.

Sextus Alexander jaces hic; jam libera, gaude
Roma, tibi quoniam mors mea vita fuit.

—

APRÈS SA MORT.

Conditur hoc tumulo Lucretia nomine, sed re
Thais, Pontificis filia, sponsa, nurus.

V

JULES II

Cardinal della Rovere, élu en 1503.

ÉPIGRAMMES.

Une vieille tradition rapporte que lorsque le Pape Jules déclara la guerre aux Français, il sortit de Rome pour se mettre à la tête de ses mercenaires, et la fureur au front, la menace à la bouche, il jeta les clefs pontificales dans le Tibre en passant sur le pont. Tirant ensuite son épée et la brandissant fièrement :

Que le glaive de Paul, s'écria-t-il d'une voix tremblante de colère, nous défende de l'ennemi, puisque les clefs de saint Pierre sont impuissantes !

Cum contra Gallos bellum Papa Julius esset
Gesturus, sicut fama vetusta docet :
Ingentes Martis turmas contraxit, et urbem

Egressus, sævas edidit ore minas,
Iratusque, sacras claves in flumine jecit
Tybridis; hîc urbi pons ubi jungit aquas.
Inde manu strictum vaginâ diripit ensem
Exclamans que truci talia voce refert :
Hic gladius Pauli nos nunc defendat ab hoste,
Quandoquidem clavis nil juvat ista Petri !

—

Jules est à Rome : Que nous manque-t-il ? un Brutus ! La liberté succombe, en effet, toutes les fois qu'à Rome il y a un Jules.

Julius est Romæ, quis abest? Date numina Brutum !
Nam quoties Romæ est Julius, illa perit.

—

A PROPOS DE SES INDULGENCES.

Jules s'est fait marchand et veut tromper l'univers; il vend ce qu'il n'aura jamais : le ciel.

Fraude capit totum mercator Julius orbem;
Vendit enim cœlos, non habet iste tamen.

—

Vends ce que tu possèdes, j'y consens, Jules; mais il faut être sans pudeur pour me proposer d'acheter ce que tu ne possèdes pas !

Vende mihi, quod habes. Nam quò pudor ut mihi vendas
Ipsum te, Juli, cujus egere vides.

—

Tant que celui qui tient la foudre gouvernera les cieux, je me garderai bien, ô Jules, d'acheter son domaine !

Donec enim cœlos alius regit, et tonat inde,
Non ego tam magni muneris emptor ero.

—

Dis-moi, Saint-Père, toi qui es le chef de la religion, qui gardes les clefs des palais célestes, qui mènes les rois, qui élèves et abaisses les tyrans, qui as le pouvoir de lier et de délier, d'être saint avant de mourir et de canoniser les autres, pourquoi je te vois entouré d'épées, de chevaux de guerre et de bombardes ? Quel besoin as-tu donc de ceindre le glaive ? D'où vient que tu assiéges et prends d'assaut châteaux et villes ? O aveuglement du monde, qui ne voit pas combien tu t'écartes, en faisant ces choses, de la voie du pêcheur !...

Dic mihi, Sancte Pater, cœlestis janitor aulæ
Cui geritur summæ relligionis apes;
Qui reges regis, atque locas, relocasque tyrannos,
Qui nutu solvis cuncta ligasque tuo;
Qui sanctos facis et cui contigit esse beato
Ante obitum, qui nos ante obitumque beas;
Quid tibi bombardis opus est, quid equisque, virisque...

—

La fortune voulait te donner des clefs, Jules ; mais elle se trompa et te donna une massue.

Obtulerat, Juli, tibi quæ sors Julia *claves :*
Clavas, erravit, credo, datura fuit.

AU MÊME.

Ton père était Génois, ta mère Grecque, et tu naquis sur un vaisseau : que pouvait-il résulter de ces trois conditions?... Rien de bon! Les Génois sont fourbes, le mensonge est Grec, nul ne peut se fier à la mer, et tu réunis ces trois qualités dans ta personne, Jules!

Genua cui patrem, genitricem Græcia, partum
Pontus et unda dedit, hic bonus esse potest?
Fallaces Ligures, mendax est Græcia, Ponto
Nulla fides, in te singula, Jule, tenes!

—

SON ÉPITAPHE.

C'est ici que Jules se livre à ses accès de rage :

fuyez, vous qui aimez la vie, de peur qu'il ne sorte du tombeau pour vous faire la guerre !

Julius hic furit, effugias si vivere cordi est
Ne moveat stanti bella cruenta propè.

L'EXCLUSION DE JULES

JULES II, UN ANGE, SAINT PIERRE.

JULES II, Souverain-Pontife, au seuil du Paradis (1).

Que signifie cela? la porte ne veut pas s'ouvrir? Je présume qu'on a changé ou gâté la serrure.

L'ANGE.

Point du tout, c'est que tu n'as pas pris la bonne clef : celle du trésor que tu tiens n'ouvre pas cette porte. On se sert ici pour entrer de la clef de la vraie science, non de celle de la puissance.

JULES II.

Mais je n'en ai jamais eu d'autre et ne vois pas la nécessité d'en changer.

(1) JULIUS excelsus.

Julius II, P. M., quid hoc mali est, non aperiuntur fores?... Opinor aut turbatam aut certe mutatam seram.

GENIUS.

Quin potiùs vide, ne tu non attuleris clavem quam opportet.

L'ANGE.

Ni moi, si tu veux que nous restions dehors.

JULES II.

Ah! ma bile s'échauffe, je vais frapper. Holà! holà! qu'on ouvre vite cette porte!... Qu'est ceci? personne! Je pense que le portier fait le sourd, parce qu'il est ivre!...

L'ANGE, à part.

Cet homme-là mesure tout le monde à son aune!

SAINT PIERRE, au dedans.

Il est heureux que nous ayons des portes de diamant; sans cela ce nouveau venu les eût brisées, sur ma parole! C'est à coup sûr quelque géant ou quelque renverseur de villes. Dieu éternel! quelle mauvaise odeur! Gardons-nous d'ouvrir maintenant et jetons avant un coup d'œil à travers la grille du guichet. Qui es-tu? que veux-tu de moi?...

JULES II.

Que tu m'ouvres et promptement! Si tu avais fait ton devoir tu serais déjà venu à ma rencontre avec toute la pompe des cieux.

SAINT PIERRE.

Ta parole me semble impérieuse! Mais voyons, qui es-tu d'abord?

JULES II.

Comme s'il ne le voyait pas!

SAINT PIERRE.

Je vois un spectacle nouveau, pour ne pas dire monstrueux.

JULES II.

Eh! si tu n'étais pas aveugle, tu aurais probablement reconnu cette clef. Mettons que tu ignores la valeur de mon bâton doré. Tu as des yeux, n'est-ce pas? et peux bien voir cette triple couronne et ce manteau éblouissant de pierreries (1)?

SAINT PIERRE.

Je crois reconnaître en effet cette clef d'argent, quoiqu'elle soit seule et bien différente de celle que le Christ, ce vrai pasteur de l'Église, me remit autrefois. Mais comment, je te le demande, pourrais-je reconnaître cette superbe couronne dont nul tyran barbare n'aurait osé ceindre son front?... J'admire peu également ce splendide manteau; car ni l'or ni les pierreries n'ont un grand prix aux yeux de ceux habitués comme moi à fouler la terre pieds nus. Mais qu'est ceci? Sur ta clef et sur ta

(1) At ne plane cæcus es, agnoscis clavem hanc si quercum aureum ignoras. Et vides triplicem coronam, undique gemmis et auro lucentem pallam.

couronne je vois le stigmate de cet infâme scélérat, Simon le magicien, qui porta jadis mon prénom et que je confondis avec l'aide du Christ !

JULES II.

Trève de plaisanterie, si tu me connais ! ou si tu ne me connais pas, sache que je suis Jules le Ligurien. Or, à moins qu'on ne t'ait point appris à lire, tu dois voir ce que signifient ces deux lettres P. M.

SAINT PIERRE.

Elles signifient, je présume, Peste Majeure.

L'ANGE, riant.

Ah ! ah ! ah ! comme ce bienheureux devin a touché le but !

JULES II.

Elles signifient aussi Pontife Maxime.

SAINT PIERRE.

Très-grand ?... comme Mercure trismégiste ! Tu ne le serais chez nous que si tu étais très-bon, c'est-à-dire saint.

JULES II.

S'il ne s'agit que d'être qualifié de la sorte pour entrer ici, tu as grand tort de me faire attendre ; car on ne t'appelle simplement que saint, et jamais

personne ne m'aborda sur la terre sans me donner le titre de Très-Saint (1). Il y a plus de six mille bulles...

L'ANGE.

De savon.

JULES II.

Dans lesquelles je ne m'appelle point seulement le Très-Saint, mais la Sainteté même, avec l'approbation des hommes les plus saints du monde.

SAINT PIERRE.

Va demander l'entrée du ciel à ces adulateurs qui te nommaient Très-Saint. Quant à moi je me soucie moins de ce que tu crois être que de ce que tu fus en effet.

JULES II.

Tu m'irrites, saint Pierre, et si je pouvais te vaincre je n'envierais ni ta sainteté ni ta félicité.

SAINT PIERRE.

Voilà bien l'exclamation d'un saint! J'ai beau te regarder, Pontife ; je ne trouve en toi que les signes de l'impiété. Que veut dire ce cortége immense et

(1) Me nullus unquam vocari nisi sanctissimum, extant sex millia bullarum...

nouveau devant notre porte? Comment, tu oses te présenter ici à la tête de vingt mille hommes! et quels hommes! il n'y en a pas un seul portant figure de chrétien. C'est l'écume et la lie de la terre qui empeste le salpêtre et la poudre! Pour toi, j'ai beau te regarder, je ne te trouve pas un seul trait des apôtres. Est-ce que leur successeur devrait porter ces habits de satrape et nous arriver avec des mains dégouttantes de sang? Voyez ce regard farouche, cet air menaçant, ce front dilaté par l'orgueil, ces sourcils chargés d'arrogance! Voyez ce corps usé et corrompu par les plaisirs abominables, et qui fléchit sous les excès bien plus que sous le poids des maux et de l'âge!

L'ANGE.

Comme il l'a peint au naturel!

SAINT PIERRE.

Tu fronces le sourcil en vain : je n'ai pas peur de tes menaces. Vous verrez que ce sera cet exécrable païen de Jules-César qui sort des enfers pour me voir.

JULES II.

Ma de si!

SAINT PIERRE.

Que dit-il?...

L'ANGE.

Il est en colère ! Tout cardinal qui ne fuyait pas à ce mot goûtait du bâton du Très-Saint surtout après dîner.

SAINT PIERRE.

Toi qui me parais le connaître, dis-moi quel est cet homme et ce que tu es en même temps (1)?

L'ANGE.

Je suis l'ange gardien de Jules.

SAINT PIERRE.

Son mauvais ange, tu veux dire.

JULES II.

Voyons ! assez de raillerie ! Veux-tu ouvrir? ou faut-il enfoncer la porte? J'ai assez de bras pour cela.

SAINT PIERRE.

Oui, assez de bras criminels ; mais il est besoin d'autres armes pour forcer cette porte.

(1) Proinde dic mihi qui es?

GENIUS.

Jam magnus ille Julii Genius.

JULES II.

Plus de paroles! Si tu n'obéis promptement je vais te lancer ces foudres de l'excommunication avec lesquelles j'ai fait fléchir toutes les têtes couronnées. Voici la bulle déjà prête.

SAINT PIERRE.

Qu'entends-tu dire, je te prie, par ces mots qui ne tombèrent jamais des lèvres du Christ, de foudres, bulles et ampoules?...

JULES II.

Tu le sauras si tu résistes.

SAINT PIERRE.

Si tu effrayas quelqu'un de cette fumée sur la terre, elle ne sert de rien ici : les bonnes œuvres seules font tirer nos verrous.

JULES II.

Alors, ouvre-moi.

SAINT PIERRE.

Vaine supplication, si tu ne me dis tes mérites.

JULES II.

Quels mérites?

SAINT PIERRE.

As-tu étudié longuement la doctrine des saints?

JULES II.

Pas une minute : tout mon temps était pris par la guerre.

SAINT PIERRE.

As-tu fait des miracles?...

JULES II.

Tu demandes des niaiseries.

SAINT PIERRE.

Tu priais au moins chaque jour?...

JULES II.

Allons! il se moque de moi!

SAINT PIERRE.

Tu mortifiais ton corps par le jeûne, les veilles, les macérations...

L'ANGE.

Va! tu perds ton temps, Pierre; il ne sait ce que tu veux dire!...

SAINT PIERRE.

Voilà, selon moi, les vertus qu'on doit exiger

d'un Pontife. Je n'en connais pas d'autres : s'il en possède de plus apostoliques, eh bien! qu'il les énumère lui-même.

JULES II.

Bien que ce soit chose honteuse pour ce Jules que personne n'a pu vaincre de céder à Pierre, qui ne fut qu'un pêcheur et un mendiant, cependant, afin de te montrer à quel personnage tu manquais de respect, écoute ce peu de paroles : Je suis né prince en Ligurie et non pas juif comme toi, dont je rougis d'avoir mené la barque.

L'ANGE.

En la secouant rudement et la guidant à l'opposite du Paradis vers lequel tendit toujours Pierre.

JULES II.

J'étais fils de la sœur de Sixte, aussi Pontife souverain. Sa faveur et mon industrie commencèrent par m'enrichir des trésors de l'Église et finirent par m'élever au rang de cardinal. J'essuyai ensuite plus d'une tempête et fus travaillé par une foule de maladies. Mais dans l'exil, sur le lit de douleur, à deux doigts même du tombeau, je conservai, ardente et inébranlable, l'ambition du Pontificat. Une femme avait suffi pour troubler ton faible cœur, une femme me donna seule l'espoir et le courage.

Raidis-toi contre les obstacles, Jules, et persévère, m'avait-elle dit à l'oreille, le triple diadème ceindra un jour ton front, tu seras le roi des rois et le seigneur des seigneurs. Sa prédiction s'accomplit, grâce aux Français qui m'avaient donné l'exclusion, grâce surtout au magique pouvoir de l'or que je n'épargnai pas.

SAINT PIERRE.

Que me conte-t-il?

JULES.

C'est ainsi que je montai au trône papal.

L'ANGE.

Et Dieu sait comment il s'y gouverna!

JULES.

En créant une foule d'offices nouveaux pour remplir les coffres du fisc, en vendant les évêchés qui me rapportaient de six à sept mille ducats par année, en altérant les monnaies; puis je conquis Bologne, je fis plier les Vénitiens et m'emparai de Ferrare; ces Français redoutés de tout l'univers, je les expulsai d'Italie; j'allais attaquer les Espagnols, mais le temps me manqua. Le médecin juif qui prolongeait mes jours depuis longtemps ne put me conduire plus loin, et je mourus, laissant, malgré mes dé-

penses de guerre, mes profusions et l'or jeté à pleines mains aux architectes, plus de cinq cent mille ducats, et tout ce que j'ai fait je l'ai accompli seul et uniquement par mon énergie et ma force de volonté. Ce n'est point du nom de mon père que je pouvais m'aider, il me fut inconnu ; ni de ma figure, je ressemblais à un spectre ; ni de ma science, je méprisai toujours l'étude ; ni de ma popularité, j'étais en horreur à la chrétienté ; ni de ma clémence, car je me montrai inflexible ; et cependant mes hauts faits et mes grandes actions devraient me mettre au rang des dieux.

SAINT PIERRE.

Si je n'ai rien compris à tes discours, conquérant invincible, la faute en est assurément à mon inexpérience. En attendant que je m'instruise, dis-moi quels sont ces jeunes gens au teint blanc et aux longs cheveux ?...

JULES.

Des amis de cœur.

SAINT PIERRE.

Et ces êtres au front noir et cicatrisé ?...

JULES.

Les soldats de la Sainte-Église, ceux qui sont morts en combattant contre les Bolonais, les Véni-

tiens, les Ravennates, et auxquels j'ai promis le ciel par mes bulles.

SAINT PIERRE.

Bon ! bon ! je les reconnais maintenant : ce sont les mêmes qui voulaient forcer la porte un peu avant ton arrivée et qui montraient si bruyamment ces parchemins aux sceaux de plomb.

JULES.

Et tu ne les as pas admis?...

SAINT PIERRE.

Non, certes, et pas un n'entrera. Le Christ m'a bien recommandé de repousser les gens qui se présentent avec du plomb et de ne recevoir que ceux qui vêtirent leurs frères nus, qui rassasièrent les affamés, qui donnèrent à boire aux altérés, qui visitèrent les captifs et recueillirent les pèlerins.

JULES.

Tu te feras excommunier.

SAINT PIERRE.

Est-ce pour cela que tu es armé?

JULES.

Ne sais-tu donc pas que le Souverain-Pontife a dans les mains deux glaives?

SAINT PIERRE.

Non ! Quand j'étais chez les vivants je n'en connaissais qu'un, qui est la parole de Dieu.

JULES.

Allons ! l'oreille de Malchus te donne un démenti !

SAINT PIERRE.

Je l'avoue, mais je combattais pour le Christ (1), mon Seigneur, pour la vie de mon Maître et non pour de l'or ou des terres. Je n'étais alors que simple apôtre et non Pontife ; le Saint-Esprit ne m'avait point illuminé, et la main du divin Maître m'arrêta pourtant et me fit remettre l'épée dans le fourreau.

JULES.

Nous entendons autrement l'office de Vicaire du Christ.

SAINT PIERRE.

Je le vois, et ce qui m'étonne, c'est qu'on trouve toujours des hommes pour exercer cette dignité. De mon temps l'honneur de la prêtrise et du diaconat était peu recherché.

(1) PETRUS.

Memini et agnosco, sed tunc pro magistro Christo pugnabam, non pro me. Pro vitâ Domini non pro nummis aut ditione seculari.

JULES.

Je le crois bien : les évêchés n'avaient alors ni cens ni rentes : des fatigues, des jeûnes, des veilles, des prédications, souvent le martyre; tels étaient les seuls avantages du Pontificat. Il donne aujourd'hui le pouvoir et le trône : que ne ferait-on pas pour y parvenir ?

SAINT PIERRE.

Est-ce l'ambition de régner qui te poussa contre Bologne? ou cette ville était-elle rebelle à l'Église?...

JULES.

Non ! il ne s'agissait point de cela

SAINT PIERRE.

Le gouvernement des Bentivoglio lui pesait peut-être ?

JULES.

Au contraire, Bologne florissait et avait atteint sous leurs lois un degré de prospérité inouïe.

SAINT PIERRE.

Je comprends; ils avaient sans doute usurpé le pouvoir.

JULES.

Mais non : la soumission des peuples était tout à fait volontaire.

SAINT PIERRE.

Alors ils ne voulurent pas combattre pour leurs princes.

JULES.

Loin de là ils les défendirent avec acharnement et m'opposèrent une résistance désespérée.

SAINT PIERRE.

Pour quel motif leur déclaras-tu donc la guerre?

JULES.

Parce que des riches tributs de ces populations il ne tombait presque rien dans l'arche de la Papauté. Or, je m'en appropriai la totalité quand j'eus vaincu les Bentivoglio. Quel triomphe, saint Pierre! Si tu m'avais vu entrer à Bologne avec une pompe impériale, tu mépriserais les ovations des Scipions et des Césars (1), puis mon nom brilla sur les trophées, mes victoires furent gravées sur le marbre, et ma statue de bronze s'éleva, menaçant du glaive Bologne et la Romagne.

SAINT PIERRE.

Et les Vénitiens, que t'avaient-ils fait?...

(1) Spectasse quam regali triumpho Bononiam sim ingressus fortasse contemnes omnes ovationes atque Scipionum triumphos.

JULES.

Ils avaient eu l'audace d'usurper une partie de ton patrimoine !

SAINT PIERRE.

De mon patrimoine ?... Que parles-tu de patrimoine, à moi qui abandonnai tout pour suivre le Christ et vivre avec lui pauvre et nu !...

JULES.

Ce sont des villes appartenant au Saint-Siége de Rome qu'il a plu aux Saints-Pères de qualifier de ce nom.

SAINT PIERRE.

Ainsi vous me déshonorez pour faire un lucre infâme !

JULES.

Tu veux plaisanter. Avec quoi aurais-je payé mes soldats ?

SAINT PIERRE.

Et au duc de Ferrare, que lui reprochais-tu ?

JULES.

Son ingratitude. Mon prédécesseur Alexandre, autre Vicaire très-illustre du Christ, lui avait donné

sa fille avec une fort riche dot, et, oublieux de ce bienfait, il osait me blâmer parce que je vendais les évêchés et que j'aimais ces jeunes gens aux cheveux longs.

SAINT PIERRE.

Qu'entends-je? les Souverains-Pontifes ont des femmes et des enfants (1) !...

JULES.

Non, ils n'ont pas de femmes; mais pourquoi n'auraient-ils pas des enfants, puisqu'ils sont hommes comme les autres?

SAINT PIERRE.

L'Église assemblée en concile aurait dû corriger cette peste et extirper ce mal.

JULES.

Elle n'en a pas le droit. Pour aucun crime on ne peut déposer un Souverain-Pontife.

SAINT PIERRE.

Pour l'homicide cependant?...

(1) PETRUS.

Quid audio? Uxores ac liberos habent summi pontifices!

JULIUS.

Suas quidem uxores non habent, liberos autem habent, quid monstri est cum sint viri et non eunuchi?...

JULES.

Non.

SAINT PIERRE.

Pour la fornication ?

JULES.

Non, pas même pour l'inceste !

SAINT PIERRE.

Pour simonie et impiété ?

JULES.

Non plus.

SAINT PIERRE.

Pour crime de blasphème ?

JULES.

Non, te dis-je. Quand il aurait commis six cents forfaits des plus graves et des plus exécrables, le Pontife Romain est sacré sur sa chaire.

SAINT PIERRE.

Voilà un étrange privilége et tout à fait nouveau pour moi ! Fais-moi le plaisir de me dire qui a établi ces belles lois ?

JULES.

Qui ? le Pape lui-même, source de toute légalité. Le Pape qui peut abroger à son gré, étendre, interpréter et restreindre les lois et les règles humaines.

SAINT PIERRE.

C'est un pouvoir commode : ainsi tout est permis pour sauver la majesté du Pontificat, même aux dépens de la république chrétienne !

JULES.

Assurément !

SAINT PIERRE.

Et tu crois tout cela licite ?...

JULES.

Oui, quand le Pontife l'approuve.

SAINT PIERRE.

Christ t'aurait condamné et le Concile aussi, je pense...

JULES.

Le Concile ! tu frémirais d'horreur si tu savais ce qu'il se proposait.

SAINT PIERRE.

Eh quoi ?...

JULES.

D'indignation j'en tremble encore. Ces scélérats voulaient ramener notre Église si florissante et si opulente aux jours de sa misère et de ses frugales vertus. Ils voulaient que nos cardinaux, puissants et riches comme des princes, redevinssent les hum-

bles et pauvres diacres d'autrefois ; qu'on dépouillât les évêques de leurs palais, de leur luxe et de leurs carrosses, et qu'on mît sur le trône papal, non le plus riche, mais le plus digne !

SAINT PIERRE.

Ces scélérats parlaient comme celui dont tu te dis le Vicaire. Mais quels sont les ennemis que tu voulais chasser d'Italie ?

JULES.

Les barbares !

SAINT PIERRE.

Qu'appelles-tu ainsi ? des monstres (1) ?...

JULES.

Des hommes !

SAINT PIERRE.

Alors ils n'étaient pas chrétiens ?

JULES.

Très-chrétiens, je te jure ; mais qu'importe !

(1) PETRUS.

Cujusmodi belluæ sunt isti quos vocas barbaros ?

JULIUS.

Homines sunt.

PETRUS.

Homines igitur et non christiani ?

JULIUS.

Et christiani, sed quid hoc ad rem pertinet ?

SAINT PIERRE.

Pourquoi les nommer barbares?

JULES.

C'est un nom que nous donnons, nous autres Italiens, aux étrangers.

SAINT PIERRE.

Le Christ cependant est mort pour tous les hommes! Sa croix les a rendus égaux.

JULES.

Il n'est pas mort pour les Français qui méprisent nos foudres et se rient de nos bulles. Les Espagnols, à la bonne heure : ils nous adorent à genoux; aussi nous leur envoyons des vases dorés, des glaives bénits, des bulles, et ils nous renvoient en échange des soldats et de l'or.

SAINT PIERRE.

Ton royaume est de Satan et non du Christ. Qui se fait le Vicaire de mon Maître doit se préoccuper surtout de suivre son exemple.

JULES.

Rien ne peut lui être plus doux que de voir grandir son Église.

SAINT PIERRE.

Comme l'Église se compose de tous les chrétiens,

tu la détruis au contraire en soufflant guerres et discordes.

JULES.

Que parles-tu de peuples chrétiens? Nous n'appelons, nous, l'Église, que les basiliques, les prêtres, et principalement la cour de Rome et moi qui suis le chef souverain de cette Église (1).

SAINT PIERRE.

Par exemple! c'est le Christ qui en est le chef et nous ne sommes que ses ministres, à moins qu'il ne lui soit poussé une seconde tête. Mais d'où l'Église a-t-elle tiré toutes ces richesses?...

JULES.

Tu viens enfin à la question. Bien pauvre en effet autrefois, l'Église maintenant est opulente et magnifique.

SAINT PIERRE.

Et comment a-t-elle acquis tous ces trésors? par l'ardeur de sa foi (2)?...

(1) Nos Ecclesiam vocamus sacras ædes, sacerdotes et præcipuè Curiam romanam. Me in primis qui caput sum Ecclesiæ.

(2) PETRUS.

Quales? ardore fidei?

JULIUS.

Sursum nugaris.

PETRUS.

Sacrâ doctrinâ.

JULIUS.

Obtundis.

JULES.

Tu recommences tes plaisanteries.

SAINT PIERRE.

Par la pureté de sa doctrine ?

JULES.

Quel être obtus !...

SAINT PIERRE.

Par le mépris du monde ?...

JULES, très-haut.

En élevant des palais somptueux, en attelant à ses carrosses les plus beaux chevaux et les plus belles mules, en s'entourant de courtisans, de valets, de janissaires...

L'ANGE.

De courtisanes et d'hommes complaisants.

JULES.

C'est dans l'or et la pourpre, et par les dons et par les tributs que l'Église a grandi. Le Souverain-Pontife doit être le plus riche des potentats pour en être le plus respecté.

SAINT PIERRE.

Fais-moi connaître le premier qui dépravа ainsi l'Église, pauvre et pure fille du Christ.

JULES.

Saint Sylvestre, à qui l'Empereur Constantin donna tout l'univers, toutes les couronnes et tous les trésors d'ici-bas.

SAINT PIERRE.

Et où sont les preuves de cette donation ?

JULES.

Nulle part !

SAINT PIERRE.

C'est une fable alors.

JULES.

Je le pense ; mais la terreur et les menaces imposent la foi aux téméraires et le silence aux incrédules.

SAINT PIERRE.

Quel singulier apostolat !

JULES.

Tu ne le comprends point, parce que tu rêves toujours cette Église des premiers jours où de faméliques prélats exerçaient le Pontificat à la sueur de leur front, à travers mille périls et mille misères. Le temps a changé tout cela en mieux. Tu étais

Pontife de nom seulement ; je le suis de fait et monarque. Si tu voyais à Rome les palais admirables de tes successeurs, les milliers de prêtres qui les remplissent, ces évêques glorieux comme des rois, ces cardinaux vêtus de pourpre et escortés d'une légion de valets montant des chevaux de prix ferrés d'argent et des mules dont les housses resplendissent de pierreries (1) ; si tu apercevais le Souverain-Pontife porté dans sa chaise dorée sur les épaules des soldats au milieu des foules prosternées ; si tu entendais le fracas des canons, le bruit des bombes mêlés aux sons éclatants des trompettes et aux applaudissements d'un peuple immense ; si tu voyais les grands baiser humblement nos pieds et le Pontife romain couronner l'Empereur, que dirais-tu donc ?...

SAINT PIERRE.

Que c'est une tyrannie mondaine et une peste, non l'Église du Christ.

JULES.

C'est l'envie qui te fait parler. Devant l'éclat de mon Pontificat, tu rougis de la stérilité du tien.

(1) Præcipuè vero si Româ videas tot purpuratos cardinales, legionibus famulorum stipatos, tot equos plus quam regios, tot mulas bysso, auro, gemmis ornatas, aliquot soleis etiam aureis et argenteis calceatas...

SAINT PIERRE.

Oserais-tu bien, impudent, comparer ta gloire à la mienne ! J'ai gagné des millions d'âmes au Christ !

JULES.

Et moi j'ai enrichi l'Église !

SAINT PIERRE.

Veux-tu que je te donne un bon conseil ? Emploie toutes ces richesses à te construire un paradis ; car celui que nous habitons t'est fermé à jamais !

JULES.

J'en vais alors faire le siége et le saccagerai, si vous ne vous rendez à composition. J'attends justement un renfort de soixante mille hommes qui ont péri dans mes batailles.

SAINT PIERRE.

Quel fléau que cet homme ! ô malheureuse Église ! — Mais dis-moi, bon ange gardien, car je ne veux plus écouter ce monstre, est-ce que tous les évêques ont ce caractère et ces mœurs ?...

L'ANGE.

Hélas ! j'en connais un grand nombre qui ne valent pas mieux.

SAINT PIERRE.

C'est toi qui as perverti ce scélérat?

L'ANGE.

Non, car il arrivait le premier au mal, quoique j'aie des ailes.

SAINT PIERRE.

Je ne m'étonne plus qu'il nous vienne si peu de monde depuis que ces mains pestiférées tiennent le gouvernail de l'Église (1)!

(1) PETRUS.

Sanè non miror si hùc tam pauci adveniunt cum hujusmodi pestes Ecclesiæ gubernaculi assideant.

VI

LÉON X

Cardinal Médicis, de Florence, élu en 1513.

ÉPIGRAMMES.

Semblable à Protée, qui a toujours des mots ambigus sur les lèvres et qui erre insaisissable au sein de l'Océan, tu n'as, Léon, ni parole, ni foi, ni constance, ni mémoire de tes promesses. Cette nature douteuse est aussi incapable du mal que du bien, et dans son indifférence croit à peine à la vérité. Savez-vous tout ce que la nature lui donna du lion (*leonis*) ? la voracité et les vastes entrailles. Aussi tu peux te réjouir, ô Rome, ce ventre trop chargé se rompt sous le poids des festins et tu seras bientôt délivrée de ton fléau ! La différence qui existe entre Jules II et Léon X est merveilleusement caractérisée par leurs noms : Jules est un nom d'homme, Léon est un nom d'animal. Jules

suivait quelquefois les mouvements de la raison ; celui-ci n'écoute que son caprice.

Pastor ut ambiguo Proteus dignoscitur ore
Et dubius liquidis sæpe vagatur aquis,
Sic Leo nulla fides tibi, nec constantia rebus,
Factaque promissis sunt odios tuis ;
Nec bona, nec mala, sunt dubio credenda Leoni,
Est etiam in verum ut vix adhibenda fides.
Quum ventrem impudens avido natura Leoni
Fecisset, rimas præbuit hinc geminas.
Non excrementis fuerat satis una, sed harum
Altera nunc clausa, nec minus illa vorat.
Gaude Roma, brevis hac solveris peste, fatiscet
Alvus, tam magni ponderis impatiens.
Differat à decimo quam Julius ipse Leone
Discere ab amborum nomine Roma potest.
Julius est hominis, bruti Leo : Julius agit
Quæ suasit ratio : quod libet iste facit.

—

Il pouvait par le droit maternel emprunter son surnom à l'ours (les Orsini), mais notre myope aima mieux le lion.

Que peux-tu avoir de commun, ô taupe, avec l'énergique lion ?...

Rien, car les vils animaux de ton espèce ne sont pas dignes de sa colère.

Tu voudrais bien avoir le cœur du lion ; mais voilà ce qui ne t'est point permis de par le loup ton père et ta mère l'ourse !

Prends donc un autre nom, myope ; car, bien que tu sois tout-puissant, tu ne peux pas être un lion !

Sumere maternos titulos cùm posset ab Ursis
Cœculus hic noster maluit esse Leo.
Quid tibi cum magno commune est, talpa, Leone ?
Non cadit in turpes nobilis ita feras.
Ipse licet cupias animos simulare Leonis :
Non lupus hoc genitor, non sinit ursa parens.
Ergo aliud tibi prorsus habendum est, Cœcule, nomen,
Nam cuncta ut possis, non potes esse Leo !

—

Ceux qui admirent la force du lion oublient les griffes et les crocs de la bête féroce.

Raptorem si quis forsan mirare Leonem
Ignoras uncis unguibus esse feram.

—

ROME A PASQUIN.

En 1518.

Si tu prostitues les enfants et les jeunes vierges, car voilà les présents que j'aime, tu seras riche.

Si pueros mihi prostitues, tenerasque puellas
Hæc mihi namque placent munera, dives eris.

—

As-tu le désir de plaire aux prêtres, ton cœur avare palpite-t-il au son de l'or, ou rêves-tu les mets qu'on sert dans des plats inscrustés de perles ? Fais-toi un front de courtisane.

Si tibi presbyteris fortasse placere voluntas
Evenit, aut magnas quæris avarus opes;
Aut tibi gemmatis ponantur in aurea vasis
Fercula ; tu faciem nunc meretricis habe.

—

PASQUIN EN PÈLERIN.

1518.

Malheureux voyageur, j'irai en France et en Espagne remplir mes poches du métal jaunissant. Adieu, Rome superbe ! adieu, car le pouvoir de l'or chasse les muses de leurs sommets sacrés ! Apportez des présents, amis, et non des vers : des vers ne peuvent que nous perdre ; donnez, ne chantez pas ; nos puissants seigneurs n'ont qu'un maître, le doux métal.

Infelix, Gallosque, Hispanosque advena adibo
Impleat ut loculos flava moneta meos.
Roma superba vale ! nummorum quanta potestas,
Aonias sacro vertice pelle deas.
Nec me carminibus decora, sed munere : credo
Carminibus miserum jam periisse caput.
Dona date adstantes, versus ne reddite : sola
Imperat æthereis alma moneta Diis.

—

UN VOYAGEUR A PASQUIN PÈLERIN.

La même année.

LE VOYAGEUR.

Pasquin, tu veux donc nous quitter pour les rivages de l'Hespérie? La renommée a répandu ce bruit dans tout le Latium? Attends quelques instants, de grâce, confie-moi tes chagrins que je garderai fidèlement dans mon cœur, et dis-moi, sans t'offenser de mon audace, si les hommes qui viennent comme moi visiter les lieux saints s'en retournent meilleurs et purs de tout péché.

PASQUIN.

Si tu viens dans un but pieux visiter nos temples, apprends que je me condamne à l'exil, parce que je suis pauvre. La superbe Rome méprise les malheureux : et ne cherche qu'à ramasser de l'or et des richesses à tout prix.

VIATOR.

Pasquille, Hesperias tendis velut hospes in oras,
Implevit Latias nuncia fama domos.

Siste priùs, motusque animi mihi dissere causas
Ipse tuas, tacito pectore dicta feram.
Dic, rogo; Cœlicolum cupientes visere tecta
Crimine purgato, mitia corda gerunt.
Offensus parcas : veniam concede petenti.

PASQUILLUS.

Sin cupis incassum cernere tecta Deum,
Indixi exilium misero mihi : Roma superba
Contemnit miseros, improba quærit opes.

—

Sais-tu pourquoi le troupeau est mal conduit? Parce qu'au lieu de mener des bêtes, Léon mène des hommes.

Cur male consultum misero sit, quæris o vili?
Quod Leo quadrupedi haud imperat, ast homini.

—

Si tu me demandes pourquoi Léon à sa dernière

heure ne put recevoir le viatique, c'est qu'il l'avait vendu.

Sacra sub extremâ si forte requiritis horâ
Cur Leo non potuit sumere, vendiderat.

—

SON ÉPITAPHE.

La renommée de Léon X pourrit dans ce tombeau avec son corps ; celui qui laissa ses brebis si maigres engraisse maintenant la terre !

Obruta in hoc tumulo est cum corpore fama Leonis,
Qui malè parit oves, nunc benè pascit humum.

VII

APOPHTHEGMES

DE VADISCO ET DE PASQUIN

SUR LA CORRUPTION DE L'ÉGLISE

Or, dit Vadisco, les théologiens distinguent deux Églises dans l'Église, une générale et l'autre particulière, à savoir : la romaine qui se compose de larrons, de bandits, d'un Pontife simoniaque, des imposteurs, des sacriléges, des faussaires, des évêques flatteurs du Pape, des scribes et de tous ceux qui trompent (1).

Pasquin répondit : Aujourd'hui vient de s'accom-

(1) *Apophtegmata Vadisci e Pasquilli, de corrupto statu ecclesiæ.*
Dixit Vadiscus : Theologi romani duplicem ecclesiam distingunt, unam generalem aliam specialem, id est romanam quæ constat ex furibus, ex latronibus, ex simoniacis cum pontifice, ex impostoribus, ex sacrilegis, ex fraudatoribus et notariis, ex adulatoribus episcopis Romæ, scribis et id genus deceptoribus.

plir pour les prélats, les prêtres et les moines la prophétie de Malachie, chapitre II.

« Les lèvres du sacrificateur gardaient la science, et on recherchait la loi de sa bouche, parce qu'il était l'ange de l'Éternel des armées.

« Mais vous vous êtes retirés de ce chemin, vous en avez scandalisé plusieurs et vous avez violé l'alliance de Lévi, dit l'Éternel des armées. »

Si donc on méprise les prêtres, à qui doivent-ils s'en prendre? n'est-ce point à leurs péchés? Si on les repousse, qu'on les dépouille et qu'on les lie de nouveau à la charrue, n'est-ce pas pour que leurs âmes soient sauvées au jour du jugement?

Dieu ne nous juge pas en effet deux fois pour la même chose. N'a-t-il pas dit lui-même : « Il vaudrait mieux que celui qui scandaliserait un seul de ces enfants ayant confiance en moi se mît au cou une meule de moulin et se précipitât dans l'abîme...? »

Vadisco dit : Déjà pour le Saint-Père et les autres princes de l'Église s'est accomplie cette prophétie d'Isaïe : « Ton argent s'est changé en écume, tes sommeliers mettront de l'eau dans ton vin, les princes de ta cour sont les compagnons des voleurs, tous adorent les présents et courent après les récompenses. Ils ne font pas droit à l'orphelin, et la cause de la veuve n'est jamais appelée à leur tribunal ; » aussi le même prophète s'écrie-t-il ensuite à leur sujet : « Je serai vengé de mes ennemis, je

remettrai ma main sur toi, je purifierai ton écume dans les flammes, j'en enlèverai tout le plomb et je purgerai les fils de Lévi. »

Pasquin dit : La prophétie de Babylone s'est accomplie pour Rome. Babylone ne fut jamais effectivement aussi perdue de crimes et de vices que Rome moderne. C'est donc bien à elle que s'applique ce qui est écrit dans Isaïe, chapitre XIV (1) :

« Il en sera de Babylone, c'est-à-dire de cette Rome superbe parmi les rois, la gloire et l'orgueil des Chaldéens, comme de Sodome et Gomorrhe.

« Elle ne sera jamais rétablie ni habitée en aucun temps, les Arabes n'y dresseront plus leurs tentes, les bergers n'y parqueront plus leurs troupeaux.

« Mais les bêtes sauvages y auront leurs repaires, leurs maisons seront remplies de serpents, les chats-huants (*struthunes*), y habiteront, les singes (*pilosi*) y bondiront, et les hurlements des bêtes fauves répondront au chant des sirènes. »

C'est-à-dire : Dieu renversera les tables des marchands de l'Église de Rome, et chassera à coups de fouet ceux qui achètent et vendent les colombes, je veux dire les sacrements, les dons du Saint-Esprit, le sacerdoce et les évêchés.

Il ruinera de fond en comble et pour toujours cette caverne de voleurs, et les Arabes n'y dresse-

(1) C'est le chapitre XIII.

ront plus leurs tentes, les pasteurs n'y parqueront plus; je veux dire qu'on n'y verra ni Papes, ni cardinaux, ni prélats, ni autres curateurs des âmes. Mais, comme a écrit un autre prophète : « Chacun paîtra ses propres brebis. »

Les dragons, les sirènes, les *struthunes*, les bêtes fauves y habiteront seuls: je veux dire qu'en fuyant Rome, Papes, cardinaux et prélats y laisseront l'avarice, la soif de l'or, les voluptés et tous leurs vices.

Vadiscus dit : La prophétie d'Isaïe, chapitre III, est accomplie pour l'Église : « Je leur donnerai des jeunes gens pour gouverneurs et les enfants domineront sur eux (1).

« Et le peuple sera rançonné l'un par l'autre, et chacun le sera par son prochain ; l'enfant s'élèvera contre le vieillard, et le plus méprisable contre celui qui est honorable. »

On n'élève en effet aux honneurs, aux dignités, aux grandes charges, que les efféminés, les amis de la bonne chère, les libertins; aussi le peuple murmure avec raison et le schisme grandit sans cesse.

Pasquin dit : La parole d'Isaïe s'est vérifiée : « Tu te moqueras aussi du roi de Babylone et tu diras :

(1) Dixit Vadiscus : Completum est in Ecclesiâ Dei quod prædixit per prophetam suum Esaiam, cap. III : « Et dabo pueros principes et effeminati dominabuntur eis. »

Pourquoi l'exacteur se repose-t-il? pourquoi se repose-t-elle, celle qui était toute d'or ?

« L'Éternel a rompu le bâton des méchants et la verge des dominateurs.

« Celui qui frappait avec fureur, les peuples de coups qu'on ne pouvait détourner, qui dominait sur les nations avec colère, est poursuivi sans qu'il puisse s'en garantir.

« Toute la terre a été mise en repos et en tranquillité ; les fils des hommes ont éclaté en transports de joie et en chants de triomphe.

« L'abîme s'est ému à cause de toi ; à cause de toi il a réveillé les trépassés, et a fait lever de leurs trônes tous les principaux de la terre et les rois des nations.

« Ils prendront la parole et te diront : Tu as été aussi affaibli que nous.

« On a plongé ta magnificence dans le sépulcre ; tu es couché sur un lit de vers et les vers te rongent. »

Comment as-tu osé dire : Je serai l'égal du Très-Haut, parce que je suis très-saint, très-vénérable et très-grand?

Comment oses-tu dire : Je représente le Christ sur la terre, et bien mieux, de la terre je suis le roi?

C'est pour cela que tu seras précipité au plus profond du lac des enfers ; car tu n'es pas le Très-Saint, mais le premier des pécheurs.

Comment oses-tu donc, ô superbe, porter un

titre si glorieux, quand Paul disait : « Je suis le premier de ceux qui pèchent et le dernier des apôtres?... »

Où as-tu lu que saint Pierre, dont tu prétends tenir la place, ait jamais dit et écrit autre chose?...

Dans quelle circonstance le Christ, leur maître à tous deux, a-t-il déployé cet orgueil?...

Ne crains-tu pas en t'élevant si haut que, par une conséquence naturelle, il ne t'arrive ce que dit le prophète :

« N'est-ce pas ici celui qui faisait trembler la terre et qui ébranlait les royaumes (1) :

« Qui a fait du monde une vaste solitude, qui a détruit ses villes et n'a point brisé les chaînes des captifs? »

Tu as perdu ton domaine et ton peuple ; j'entends les brebis confiées à ta garde que tu as égorgées par tes mauvais exemples, tes exactions, tes censures, tes excommunications.

Ne pouvant entrer dans le royaume des cieux, tu voudrais en fermer la porte aux autres...

(Je passe beaucoup de raisons que Pasquin développait ensuite avec autant d'érudition que de vérité pour vous apprendre la réponse de Vadisco.)

Vadisco dit : La prophétie d'Isaïe contenue au chapitre III s'est vérifiée pour le peuple de Dieu :

(1) Isaïe, chap. XIV, v. 16 et 17.

« Un homme prendra son frère de la maison de son père, et lui dira : Tu as un habit, sois notre conducteur, et que ce peuple qui est dans la désolation soit sous ton commandement.

« Mais cet homme lèvera la main ce jour-là, disant : Je n'y saurais apporter remède, car je ne suis point médecin, et il n'y a dans ma maison ni pain ni vêtements; ne me faites donc point conducteur du peuple.

« Car Jérusalem chancelle et Judas est tombé, parce que leur langue et leurs actions étaient contre l'Éternel et blessaient les yeux de sa gloire (1). »

L'impudence de leur visage rend témoignage contre eux; ils ont publié leur péché comme Sodome et ils ne se sont point cachés. Malheur à leur âme ! car ils se condamnent eux-mêmes !

Ils ont spolié et pressuré mon peuple, et les femmes les ont dominés.

Tels sont les prélats des Églises qui n'ont pas gardé la tunique entière du Christ, qui, nus en Dieu et mourant de faim spirituelle, promettent aux autres le pain de vie et la robe sans tache, et qui, de blessures couverts, se présentent audacieusement pour soigner et guérir les autres.

Pasquin dit : Il sera facile de réformer l'Église de Dieu, si les hommes qui portent les cornes de

(1) Isaïe, chap. III, v. 6, 7, 8 et 9.

l'orgueil les quittent et s'humilient; si on précipite de leurs siéges les débauchés, les gourmands, les voluptueux, les avares, les ignorants, les orgueilleux et les hypocrites, et si on élève à leur place les prêtres humbles (1) de cœur, doctes, pieux, qui méprisent la tradition des erreurs humaines et font le bien. Selon la parole du psaume ; « Il a renversé les grands du trône et a relevé les petits ; » car Dieu résiste aux puissants et ne s'adoucit que pour les faibles. Nos prélats si superbes devraient se rappeler ce qu'il dit à Saül :

« Quand tu n'étais rien à tes propres yeux je te fis roi ; quand l'orgueil emporta ton cœur trop haut je me détournai pour ne plus te voir. »

Vadisco dit : Elle s'est accomplie pour nos prélats la prophétie d'Isaïe, chapitre III :

« Vous avez brouté les ceps de ma vigne, et la dépouille du pauvre est dans votre maison.

« Pourquoi écrasez-vous mon peuple et frappez-vous les affligés au front? »

Les prélats et les cardinaux, tournant visage aux pauvres, les repoussent, les oppriment, les dépouillent, les excommunient, et sont muets et sourds quand il s'agit des péchés des riches. Ils ne songent

(1) Dixit Pasquillus : Facile erit reformare Ecclesiam Dei si humilientur qui assumpserint cornua... Si dejicientur de officiis, ventres, gulosi, avari, indocti, superbi, falsè zelozi et pro his sublimentur homines docti pii...

qu'à thésauriser et à jouir de l'opulence de l'Église, dépensant en luxe et en plaisirs, ou donnant à leurs proches le patrimoine sacré des pauvres et des malheureux.

Pasquin dit : Elle est vérifiée par nos évêques et nos prélats romains, la prophétie d'Ézéchiel : « Ils sont une maison rebelle : je leur donnai des yeux pour voir et ils ne voient pas, des oreilles pour entendre et ils n'entendent point. Ce sont des aveugles qui conduisent des aveugles (1). »

Vadisco dit : Il n'y aura de paix pour l'Église du Christ que lorsqu'on aura renversé ce trône de Satan qui est à Rome, et dispersé cette cohorte de Scribes et de Pharisiens (2).

Pasquin dit : Tous ces faux prophètes appelés casuistes, canonistes, scotistes, thomistes, qui ont enduit de boue les murs de la maison, seront emportés par un orage de grêle et de pierres, et les torrents de l'eau sainte des Écritures laveront l'édifice abandonné par le Saint-Esprit.

Vadisco dit : Les mauvais prélats et les mauvais Papes sont ce qu'étaient jadis les Scribes et les Pharisiens, et Rome est la maison de Caïphe et de Pilate où Christ est toujours crucifié.

(1) Ézéchiel, chap. II.

(2) Dixit Vadiscus : Non ante pacem habebit Ecclesia Christi nisi prius exturbata fuerit sedes Satanæ quæ est Romæ, et tota illa cohors scribarum et pharisæorum.

Pasquin dit : Je crois à tout l'Évangile et serais prêt à donner la vie pour ma foi ; mais quand on me jetterait tout vif dans les flammes, je ne croirais pas au Pontife romain.

Vadisco dit : Christ a peint ainsi les Scribes et les Pharisiens : « Les Scribes et les Pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse ; ils lient des fardeaux pesants et insupportables et les mettent sur les épaules des hommes ; mais ils ne voudraient pas les remuer du doigt (1). »

Ils font toutes leurs actions, afin d'être vus des hommes.

Ils prêchent le jeûne au peuple, et vivent dans l'abondance.

Ils défendent le vol, et leur fortune ne se compose que de rapines.

Ils commandent l'humilité, et vont étalant partout leurs phylactères de soie et de pourpre, et les franges d'or de leurs habits.

Dans quelle histoire ont-ils vu que saint Pierre se parait de ces accoutrements, qui mieux conviendraient aux satrapes qu'à nos prélats et à nos cardinaux ?

Pasquin dit : Voici l'éclatante lumière prédite par Ézéchiel (2) : « Et toi, profane et méchant, prince

(1) S. Matthieu, XXIII.
(2) Chap. XXI.

d'Israël, dont le jour est venu, dont l'iniquité va prendre fin. Ainsi a dit le Seigneur ton Dieu :

« Qu'on ôte cette tiare et qu'on enlève cette couronne ; elle ne sera plus elle-même. J'élèverai ce qui est bas, j'abaisserai ce qui est haut.

« Je la mettrai à la renverse, à la renverse, à la renverse, et elle ne sera plus, jusqu'à ce que celui à qui le gouvernement appartient vienne. »

Qui ne voit que ceci a été dit pour le Pontife romain, chef profane de l'Israël spirituel, et dont le jour arrive avec la fin des temps d'iniquité ?... Dieu a découvert sa malice, ses dols, ses fraudes, son avarice, et les maux que lui et ses pères causèrent aux Germains. Tels que les lions rugissant sur leur proie, les pontifes de Rome ont dévoré les âmes et se sont gorgés d'avarice et d'or. Ils ont multiplié les veuves, commis l'infamie au milieu de l'église, et horriblement souillé l'autel et le sanctuaire. Ils ne mirent jamais aucune distance entre le profane et le sacré, entre la vertu et le vice, et ne songèrent, comme des loups rapaces, qu'au butin, au lucre et au sang en criant faussement : le Seigneur l'a dit !

Vadisco dit : Voici le commandement de l'ancienne loi (1) : « Tu lieras mes ordres comme un signe sur tes mains, et ils seront comme des fronteaux

(1) Deutéronome, chap. VI, v. 8.

entre tes yeux. » Mais ces fourbes, falsifiant la parole de Dieu et transformant sa vérité éternelle en mon-songe, donnèrent au monde, comme la loi du Christ, des traditions diaboliques, d'absurdes visions, des fables plus absurdes encore et des superstitions à mille lieues de l'Évangile. Aussi tout bon chrétien agira sagement en s'éloignant de ces trompeurs ; il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes ; je voudrais bien savoir comment ces prétendus successeurs et vicaires du Christ interprètent ces paroles du divin Maître :

« Ne vous faites pas appeler rabbins, car vous n'avez qu'un maître et vous êtes tous frères ; ne vous appelez pas *Pères* (*c'est-à-dire Papes sur la terre*), car vous n'avez qu'un Père qui est dans les cieux ; ne vous faites pas appeler maîtres, car votre seul maître est le Christ. »

Pasquin dit : La prophétie d'Ézéchiel, chapitre XXVI, ne s'applique pas moins justement au Pontife romain qu'au satrape de Tyr : le Pape ne dit-il pas, c'est moi qui suis Dieu et qui siége sur la chaire divine, quand il est homme et non Dieu, pécheur et non Pierre. Il a marché au milieu des pierres ardentes jusqu'à ce qu'on ait vu son iniquité. Aussi le Seigneur enverra du ciel un feu qui le dévorera ; il sera réduit en cendres sur la terre, et tous ceux qui verront ces cendres diront : Tu es le néant et non l'éternité !

Vadisco dit : Si quelqu'un jurait autrefois par le temple il ne devait rien ; s'il jurait par l'or du temple il était débiteur. Or il en est de même à Rome (1). Soyez souillé de sodomie, de vols, de meurtres, d'empoisonnements et des forfaits les plus horribles, si vous lui apportez de l'or le Pontife vous absoudra. C'est un droit qu'il possède seul et qu'il vend aux riches. O mœurs ! ô aveuglement des hommes ! jusques à quand vous souffrirons-nous, serpents et race de vipères ! O vrais publicains de l'Église, ô dissipateurs du patrimoine du Christ, qui, à genoux devant le monde, ne recherchez que la vaine gloire du siècle !

Malheur à vous qui nettoyez avec soin le dehors et qui êtes pleins au dedans d'ordures et de rapines, car vous ressemblez à ces sépulcres blanchis qui ont une apparence magnifique à l'extérieur avec leurs sculptures et leurs parois de marbre, et ne contiennent que des ossements, de la pourriture et des vers. Comme eux vous paraissez justes extérieurement aux gens simples, et à l'intérieur vous êtes pleins d'hypocrisie et d'iniquités.

Pasquin dit : Si chaque confesseur était forcé de donner deux pièces d'argent à son pénitent on ne trouverait plus personne qui voulût entendre les

(1) Dixit Vadiscus : Sicut olim si quis jurasset per templum nihil erat : si autem jurasset in auro templi debitorerat.

péchés des autres; de même nos prédicateurs errants s'arrêteraient bien vite, s'ils ne trouvaient comme aujourd'hui bon gîte, bonne table et belles femmes en passant.

Vadisco dit : Martin Luther, un homme très-pieux, a mis la faux dans la moisson pontificale, et a fauché l'ivraie des indulgences et l'herbe du lucre de l'impiété (1). Voilà pourquoi on l'a déclaré hérétique. S'il eût fait l'apologie de l'avarice et de la simonie, qu'il eût loué ceux qui possèdent plusieurs abbayes et approuvé l'adoration du Pape, on lui aurait donné comme à Eccius cinq cents écus d'or et un riche bénéfice.

Pasquin dit : Voici ma conclusion : Les luthériens sont ceux qui cherchent Christ pieusement ; le Pape n'est pas un dieu, car allant l'autre jour au champ de Mars sur un char à quatre chevaux pour voir brûler les livres de Luther, il tomba et faillit se casser le nez qu'il a très-long, et l'amour de l'or perdra Rome, puisque sans les huit cent mille ducats qu'il exigeait afin de tirer le verrou, les Moscovites seraient rentrés dans l'Église catholique (2).

(1) Dixit Vadiscus : Martinus Lutherus, vir piissimus, misit falcem suam in messem pontificis romani et demergit sibi nundinas indulgentiarum et lucra impietatis.

(2) Moscovienses cùm vellent ad Ecclesiam redire Romanus pontifex octies centum millia ducatorum petiit.

VIII

ADRIEN VI

Florent d'Utrecht, élu en 1522.

ÉPIGRAMME.

Fort du nombre de ses vaisseaux et de ses bataillons, enorgueilli par ses triomphes d'Orient, le chef des barbares (1) écrase le Latium sous le poids de ses armes, et le nôtre se cache dans le Vatican. Du haut des cieux, ô Christ, tu vois sa lâcheté et (honte des hontes !) tu la souffres !

Classe, virisque potens, domitoque Oriente, superbus
Barbarus in Latias dux quatit arma domos.
In Vaticano noster latet, hunc tamen alto
Christe vides cœlo (proh pudor !) et pateris !

(1) Charles-Quint.

IX

CLÉMENT VII

Médicis de Florence, élu en 1523.

PASQUIN HABILLÉ EN FORTUNE.

Bien qu'il n'y ait aucune raison pour cela, c'est dans les mains de la fortune que Dieu laisse les rênes du monde. La vertu guidait autrefois, et la fortune était derrière. Pauvre vertu ! c'est à pied maintenant qu'elle accompagne la fortune !

Jam bene fortunæ rerum traduntur habenæ,
Quandoquidem ulterius nil ratio ulla valet.
Dux virtus, fortuna comes quondam esse solebat :
Virtus fortunam nunc comitatur inops !

—

A PASQUIN EN FORTUNE.

Tu fus ivre quatre ans sur cinq, Fortune, et on s'aperçut de ton ivresse quand Léon X commençait à dépérir. Lorsque Adrien prit le sceptre et le trirègne tu n'étais pas seulement ivre, tu étais l'ivresse elle-même. Depuis que règne Clément VII tu parais sobre à beaucoup de gens et ivre encore au plus grand nombre. Moi je te trouve entre les deux. Quand tu restes neutre on ne peut ni te louer ni te blâmer, mais lorsque tu laisses prendre le roi de France je dis que tu es plus ivre que l'ivresse elle-même et que ton César allemand.

Ebria quinque annis quater es Fortuna; Leo dùm
Deperit, ebrietas prodita prima fuit.
Dùm capit Adrianus sceptrum, triplicemque tyaram,
Ebria non solum es, ipsa sed ebrietas.
Dùm Clemens regnat, multis tùm sobria visa es,
Ebria tùm multis, sed mihi mixta magis.
Cum tenet ambiguos homines, hùnc laudere nec fas
Nec laudare nefas, mixta videre mihi.
Dùm capitur rex Gallorum, magis ebria multo
Ebrietate tuo et Cæsare Teutonico.

—

PASQUIN EN FORTUNE, AUX ROMAINS.

Voulez-vous du bonheur? Hâtez-vous, fils de Romulus, avant que je sois redevenu Pasquin.

Felices vultis fieri? Properate, Quirites,
Pasquillus fiam ne cito rursus ego.

—

AU MÊME, TOUJOURS EN FORTUNE.

C'est bien maintenant qu'on peut reconnaître la vérité de cet adage populaire : *La fortune ne protége que les sots*. Vous le voyez !

Vera potest jam nunc vulgi sententia dici :
Fortuna insipidos protegit. Ecce vides !

X

DIALOGUE

DE MARFORIO ET DE PASQUIN

MARFORIO.

Pourquoi soupires-tu, Pasquin ?

PASQUIN.

Parce que je vois le salut public mis en grand péril par la faute des rois comme par celle des citoyens.

MARFORIO.

Et que voudrais-tu qu'on fît ?

PASQUIN.

Beaucoup de choses !

(1) Quid suspiras, o Pasquille?

PASQUILLUS.

Videx rempublicam cum principum tum privatorum perditam iri...

MARFORIO.

Si tu étais le bon Dieu, que donnerais-tu donc aux grands?

PASQUIN.

A Clément d'abord la clémence et un peu de piété; à Charles-Quint la magnanimité et la diligence; à Ferdinand le vœu du comique, qu'il voulût ce qu'il peut; à François Ier, un bon jugement; au roi d'Angleterre de la religion et du sens commun; à celui de Portugal autant de puissance que d'arrogance; et si la Divinité avait ce pouvoir, un peu d'instruction aux cardinaux et la haine des goûts infâmes! Je voudrais aussi que les évêques apprissent à lire, et à préférer leurs devoirs aux plaisirs et à la domination temporelle. Quant aux prêtres, je leur donnerais des femmes pour les forcer à quitter leurs concubines, et je donnerais des concubines aux moines afin de les empêcher d'être les maris de toutes les femmes et les femmes de tous les maris.

—

A PROPOS DE LA GRANDE INONDATION DU TIBRE.

Lorsque sous ton pontificat tant de malheurs, le meurtre, l'incendie, la ruine, la peste, les inondations accablent l'infortunée Rome, je ne peux t'appeler ni *Clément* ni *inclément,* car tu représentes toutes les divinités et toutes les furies de l'enfer. Si tu veux que je te dise ton vrai nom, le voici : Tu es le déluge, l'incendie, le deuil, le pillage et la peste de Rome !

Cum mala te miseram vexent tot principe Romam,
Diluvium, cædes, flamma, ruina, lues :
Non te Clementem, nec te inclementia dicam,
Numina, sed furias te, stygiasque deas.
Imo tuum si vis nomen me dicere, dicam :
Diluvium es Romæ, flamma, rapina, lues !

—

PASQUIN AU TIBRE.

Tes flots nous apportaient naguère, ô Tibre, les

richesses et l'abondance en fécondant les riches campagnes du Latium. Tu sauvas les deux jumeaux abandonnés, à qui Rome doit d'avoir élevé si haut sa tête altière. Maintenant tu roules et entraînes comme un torrent les moissons et les hommes, et inondes de toutes parts la vieille cité de Romulus. Il faut apaiser ta fureur. Si jadis le sang de la fille d'Agamemnon calma le courroux du dieu des mers, qu'on précipite dans tes ondes étrusques le vieillard toscan (1) ; il n'y a pas de victime qui te puisse être plus agréable.

Divitias olim frugum Tiberine ferebas,
    Lætaque erant undis arva Latina tuis.
Olim etiam geminam servasti à funere prolem,
    Sustulit unde altum Roma superba caput.
Nunc fruges, hominesque rapis violentus, et urbem
    Romuleam insolito protinùs amne reples.
Placandus furor iste tuus, cum virgine cæsâ,
    Placata æquorei numinis ira fuit.
Tuscum hominem fas est etrusco flumine mergi :
    Victima nulla tibi gratior esse potest.

(1) Clément VII.

XI

LE PAPE CLÉMENT ET LA MORT

LE PAPE.

Qui demandes-tu, cruelle Mort?

LA MORT.

Toi!

LE PAPE.

Pourquoi donc?

LA MORT.

Parce que ta dernière heure sonne. Allons! dépêchons-nous!

LE PAPE.

Que dis-tu?

LA MORT.

Je dis à la Parque de couper le fil de tes jours!

LE PAPE.

Malheureux que je suis !

LA MORT.

Pourquoi pleures-tu ?

LE PAPE.

C'est d'avoir eu une vie si brève (1) !

LA MORT.

Il te le semble ! Chacun trouve qu'il a trop peu vécu !

LE PAPE.

Pour quelle raison me plaindrais-je ?

LA MORT.

Parce que tu es un méchant !

LE PAPE.

Hélas ! hélas ! que pourrait-on me reprocher ?

LA MORT.

Ton habitude de tout vendre, le sacré et le profane.

(1) MORS.
Quid luges ?
PONTIFEX.
Modicum vixisse !

LE PAPE.

Je m'en repens.

LA MORT.

Il est trop tard.

LE PAPE.

Et pourquoi donc, impitoyable?...

LA MORT.

Parce qu'il est inutile de te repentir dans la tombe.

LE PAPE.

Alors donne-moi le temps.

LA MORT.

Tu veux rire.

LE PAPE.

Je t'en conjure! accorde-moi une seule grâce!

LA MORT.

Tu perds l'esprit!

LE PAPE.

Rien qu'une grâce!

LA MORT.

Tu mourras plus tôt!

LE PAPE.

Une seule!

LA MORT.

J'y consens!

LE PAPE.

Épargne-moi jusqu'à l'arrivée de la jeune fille que j'attends d'Espagne (1)!

LA MORT.

Voilà la démence qui t'égare jusqu'à la fin, vieillard! c'est de la fureur et non de l'amour! Oh! tiens, meurs sur-le-champ!

LE PAPE.

Mourir! il le faut donc!

LA MORT.

Il le faut!

(1) PONTIFEX.

Hoc!

MORS.

Cedo!

PONTIFEX.

Ut saltem peream susceptus in ulnis
Quæ modo ab Hispanis vecta puella mihi est!

LE PAPE.

Et de quelle mort?

LA MORT.

De la fièvre pernicieuse qui te glace déjà les os!

LE PAPE.

De la fièvre pernicieuse?

LA MORT.

Oui!

LE PAPE.

Fuis!

LA MORT.

Et pourquoi?

LE PAPE.

Insensée! tu crois que celui que n'a pu tuer la foudre va périr de la fièvre (1)?...

(1) PONTIFEX.

Stulta, putas ne
Ut qui non perii fulmine, febre cadam!

DÉBAT DE PLUTON ET DE SAINT PIERRE.

Au moment où la plus puissante des Parques s'apprêtait à couper la trame de la vie du vieux Clément VII, il s'éleva une grande discussion à son sujet entre Pluton et saint Pierre, portier des cieux. Ils le voyaient sur le point de rendre l'âme, et ni l'un ni l'autre n'en voulait.

Pierre dit : « Je me garderai bien de recevoir un impie toujours armé et ceint du glaive, dont l'orgueil fut le germe de tant de troubles et de combats sanglants. Il ne s'appliqua, durant sa vie, qu'à diviser les rois, à les armer les uns contre les autres et à préparer les horribles moissons de Mars. Tels ne furent pas les préceptes de notre divin maître. Ce n'est point la loi imposée au Souverain-Pontife : et quoiqu'il se vante d'être mon fils, il est indigne d'entrer dans les demeures éternelles. »

Pluton répondit : « Je ne souffrirai pas qu'il mette le pied dans mon empire. Cet homme a eu pour père le Courroux furieux, pour mère la Discorde, et il suça les noires mamelles de l'Impiété. Détourne de moi ce fléau, père des dieux et des humains ! empêche cette bête féroce de venir troubler les eaux du Styx ! »

Comme ils tenaient ce discours d'une voix animée, voilà Clément qui était mort et qui arrive. Pierre aussitôt ferme la porte du ciel, autant en fait vite Pluton de celle de l'enfer. Clément VII alors s'écria :

« Impossible d'entrer au ciel et de franchir les larges fleuves qui l'entourent : allons du côté de l'enfer. Facile est la descente de l'Averne, là, du moins, je pourrai passer (1). »

(1) Clementis cum jam Parcarum maxima vellet
Rumpere longævi stamina pontificis,
Lis orta est subito divis acerrima, cujus
Auctor est Pluto, claviger atque Petrus.
Ultima namque illi cum fata instare viderent,
Noluit hunc cœlum, noluit hunc barathrum.....

XII

DIALOGUE

DE PASQUIN ET DE SAINT PIERRE

PRISONNIER AU CHATEAU SAINT-ANGE

1534.

PASQUIN.

A présent que Clément est mort tout de bon, sors de prison, digne saint Pierre, et va criant jusqu'au ciel tout le tort et le mal qu'il t'a fait. Brise tes fers et reprends courage, le règne de la justice va recommencer en ce pays. Tel qui s'est donné du baron pendra bientôt à la potence. Regarde ta barque frémissante de joie de cette mort miraculeuse et depuis si longtemps souhaitée, et rends grâce au Seigneur! La belle Florence, qui ne désirait pas autre chose, va se soulever tout entière pour chasser, massacrer et arracher jusqu'au dernier les rejetons de cette

horrible race qui a dépouillé le Saint-Siége, le Christ et l'univers.

PASQUINO.

Hor' che par e vero che Clemente e morto
Sagli fuora bon Pietro di pregione
E vai gridando al cielo et alle persone
Tutto il mal che t' ha fatto e quanto torto !
Non, star serrato piu, prendi conforto
Ch' ora per tutto si fara ragione.
E tale in fino a chi fatto ha il barone
Che su le forche si verra di corto.
Resgarda la tua nave che si gode
Di questo sacro di tanto espettato
E ringrazia el Signor con somma lode.
E Fiorenza gentil che mai bramato
Altro non ha, del mulazo se rode
Per ammazar lo o cacciarlo del stato
Accio che eradicato
Sia del mondo tal seme horrido e triste,
Che ha spogliato la chiesa e l' mondo e Christo.

Je veux parler de ce chien de Clément, traître, bâtard, borgne, tyran, sentine de tout vice et de toute fraude.

O Pierre, quels malheurs nous auraient encore frappés, si ce perfide eût vécu six mois !

Que ceci te serve de leçon, Pierre, et tâche de te procurer un meilleur successeur !

SAINT PIERRE.

Tu pérores, Pasquin, comme un extravagant !

Mais voyons, dis-moi quel est l'homme sans péché à qui l'on peut donner le pontificat ? Le cardinal Farnèse y songe.

PASQUIN.

Diable! il a tant d'enfants et de créatures qu'il serait pire que Clément !

Dico Clemente cane
Bastardo, traditor, guerccio, tiranno
Sentina d' ogni vitio e de ogni inganno.
O Pietro quanto danno
Harria fatto quel traditor a i pæsi
Se fosse anchor sol compato sei mesi :
Pietro norma te sia de andare più saldo
Che ne facci un miglior e non ribaldo.

SAN PIETRO.

Tu parli come baldo !
Ma di me à chi te par senza peccato
Che se potesse dar questo papato?...
Farnese a attemptato.

PASQUINO.

Catzo ! l'ha tanti figli e tanta gente
Che al fin sarria peggio che Clemente !

SAINT PIERRE.

Et le cardinal de Sienne, vaut-il moins ?...

PASQUIN.

Il ne lui manque rien... que l'esprit. Sienne n'a pas plus de cervelle qu'un chat. Le cardinal de Trani n'est bon qu'à tenir la queue de la poële, comme lorsqu'il était cuisinier de sa mère. Cæsi est un homme de peu qui mériterait de porter la serviette à la main plutôt que le chapeau. Celui de l'Ave Maria passe pour un faux monnoyeur et un voleur public. Campeggio a trop de fils et trop de superbe ; à Trivulce on reproche son entêtement ; au Camerlingue son avarice, la bassesse de ses sentiments et sa rusticité qui ne le rend bien apte qu'à jouer avec ses vaches.

PIETRO.

E Siena, val mente ?...

PASQUINO.

Non li manco sinon che e schocco matto

E non ha piu cervel que non ha un gatto.
Trani sarri solo atto'
A farsi la canlata intorno al fuocho
Come qua era de sua madre il cuocco.
Cæsi e un homo di poco
Armillano e meglio li parria
La zappa in man ch' porlo in signoria.
Jurca Ave Maria
Lo publico falsario de moneta
E ladro alla palese e alla secreta.
Campeggio cie lo neta
Li molti figli e la rabiosa cresta
De la partialita che lo tempesta.
Trivulzio ha mala testa
E e cosi bestial che credo chiaro
Che alcun de esti minceon non sia suo paro.
El Camerligno e avaro
Vil, rustico, poltron' grosso e da pocho
Bon sol per far alle sue vacche giocho.

Santi-Quatro est si sale, comme on le voit à sa barrette, que Vespasien lui-même n'eût pu le nettoyer.

Gadi est un débauché et un joueur.

Le Pisano, Cornaro et Grimanni sont trois vils marchands de Venise.

Cibo a la tête pleine de chimères, et appela trop souvent cette année le médecin secret.

San Severino est en loques; le cardinal de Naples est un castrat; Santa Croce un félon, qui ne croit pas à la divinité du Christ; Rodolphe un monstre comme Salviati, son cousin; Cesarini un usurier.

Santi Quatro non ha loco
Per che Vespasian gli la fe netta
El di che se provo la sua beretta.
Gadi e un civetta,
Un certo futti netto un Cazatello
Un proprio de tarogchi il bagatello.
Se bechano el cervello.
El Pisano, el Cornaro e Grimani
Mercatanti coglioni Veneziani.
Cibo de pensier vani
Ha cripiena la testa e questa estate
Hebbe ponge francese in quantitate.
San Severin stracciate
Porta le prache. Napoli e un castrone.
Ciarmator, menchiataro, archicoglione.
Santa Croce fellone
Crede che Christo e cosi barei insieme
Sia nato come lor de humano seme.
Rudolpho e monstro insieme
Col feroce cugni suo Salviati
Et ab utraque lege reprobati.
Cesarin ha fichatti

Quanti boun cun sun dentro di Roma
E con fraude ogni discarrà la soma.

On ne parle pas de Grimaldi, qui est déjà fou de la Flaminia ; Médicis est un bravache ; Ravenne un furieux déchaîné ; Mantoue un renégat ; Doria un corsaire ; au digne cardinal Mathera on ne peut imputer que son infamie. Les Français sont des ivrognes, les Espagnols des bandits, et ceux d'Allemagne des luthériens.

SAINT PIERRE.

Ainsi donc il n'existe pas au monde un cardinal sans tache. Pauvre Saint-Siége, où en es-tu ? O Jésus, puisque tous ces prélats en sont indignes, découvre toi-même un sujet apte à me remplacer. Viens au secours de ton pasteur, qui depuis tant d'années n'a eu pour successeurs que des tyrans, et sauve ton Église et ma barque à demi submergée, car l'ancre (1) ne la retient plus !

Grimaldi non si noma
Che essendo gia della Flaminia pazzo
Al fui scacciato se menava el cazzo.
Medici e un bravazzo,

(1) Jeu de mots : *chiave* veut dire *clef* et *ancre*.

Ravenna un furioso scatenato
Matto, sciolto cosi come ligato.
Mantua ha renegato.
Doria e un corsare e ha catina cera;
Infame e il buon Mathera.
Li Francesi imbriacchi e quei di Spagna,
Marran, e lutherani quei del Almagna.

SAN PIETRO.

Dunque senza magagna,
Non si ritrovo ad mondo un cardinale;
Povera chiesa como stai tu male!
Hiesu uno se ti cale
Poi che tra quiesti non cie hom' che voglia
Trovo ne un tu che vaglia
E che alla chiesa tua non sia ribello!
Aiuta il pastor tuo che gia tanti anni
Non hebbe successori si non tiranni;
Socorri alla, tua chiesa e alla mia nave
Che se sumerge e lei perse ha le chiave!

—

SUR LE MÉDECIN CURTIUS.

Curtius a tué Clément VII; il faudrait couvrir d'or Curtius, l'auteur du salut public.

Curtius occidit Clementem, Curtius auro
Donandus, per quem publica parta salus.

—

ÉPITAPHES DE CLÉMENT VII.

Sous ce tombeau gît Clément VII, qui fut sans justice et sans foi, et laissa également misérables Rome et l'Église.

Conditus hoc tumulo est Clemens, qui jura fidemque
Perdidit, et miseras orbis et urbis opes.

—

Après avoir immolé une multitude de victimes par le fer et par le poison, après avoir ruiné de fond en comble Rome, notre malheureuse patrie, Clément VII ici se coucha. Il nous préparait encore des malheurs plus grands, mais la mort eut pitié de Rome et le plongea dans l'onde noire.

Post multos ferro evectos, pluresque veneno,
Post urbem eversam funditùs et patriam ;
Septimus hic Clemens situs est, graviora parantem
Non tulit, et stygiis mors pia mersit aquis.

—

Rends-nous le méchant que tu caches, ô marbre : le cadavre de Clément VII est dû aux corbeaux et aux chiens.

Redde, tuus non est hic quem, lapis improbe, celas :
Debetur corvis Septimus et canibus !

—

Florence fut ta mère et Rome ta nourrice ; mais nulle d'elles ne te pleura. Le jour de ta mort fut

un jour d'unanime allégresse : on ne vit pleurer que celle qui régnait sous toi, la faim.

Nutrix Roma fuit, genitrix Florentia : flevit
Nec tua te nutrix, nec tua te genitrix.
Mors tua lætitiam tulit omnibus, unica mœret
Quæ, te regnavit principe, dira fames!

—

A ROME.

Au lieu d'ériger un tombeau au Pape Clément au milieu de ses prédécesseurs, tu devrais le jeter au Tibre; mais non, le Tibre est trop petit pour absorber tant d'infamies, il fallait le gouffre des mers.

Pontificum Clementem inter tot busta priorum,
Roma, tegis : rapido dandus erat Tiberi.
Nec Tiberi, sed aquis majoribus. Unica vasti
Tot poterat sordes abluere unda maris.

—

ÉPITAPHE QU'ON TROUVA COLLÉE SUR LE TOMBEAU DE CLÉMENT VII.

La clémence du sort nous a enfin ravi Clément : que le genre humain tout entier éclate d'allégresse !

Ci-gît qui fut l'opprobre de la ville et de l'univers, qui fut le fléau de son siècle !

Ci-gît qui écrasa ses sujets de tributs et engloutit dans son avidité tous les trésors de l'Italie.

Ci-gît qui ensanglanta la patrie par des guerres atroces, et remplit de troubles et de séditions les lieux mêmes où il était né.

Il voulait les livrer aux flammes, et grâce à lui un carnage infernal joncha le sol de cadavres.

Ci-gît qui rendit tant de villes veuves de leurs citoyens, et qui rougit de tant de sang le glaive que tenaient ses mains cruelles.

Ci-gît qui ravagea les plaines milanaises et qui dépouilla le duc d'Urbin.

Ci-gît, si tu l'ignorais, Rome, celui qui t'apporta la ruine, la peste, la mort ! la guerre et la famine.

Ci-gît celui qui a rempli Rome de prostituées, qui a fait disparaître de son sein la pudeur et la chasteté.

Ci-gît celui dont les mœurs honteuses rappelaient le beau Corydon.

Ci-gît qui fut durant sa vie l'infamie de son siècle, le malheur de l'empire et la honte du Saint-Siége.

Contempteur de Dieu, voué au crime, ennemi public, perfide, ingrat, usurpateur du bien d'autrui, cœur de fer,

Il ne s'occupait qu'à semer la discorde et la guerre, et à diviser les souverains.

Tant qu'il vécut tout nous manqua; nous nous traînions à peine, épuisés et pâles de faim !

Et après avoir affamé ainsi la malheureuse Rome il lui vendait des vivres au poids de l'or.

Son seul regret en mourant fut de n'avoir pu exterminer le genre humain et porter la guerre dans les cieux.

Aux vautours, citoyens, aux vautours sa dépouille infecte !

Que nulle terre hospitalière ne la recouvre, et réjouissez-vous ! dansez ! chantez ! célébrez ce jour à jamais par des fêtes, comme nos pères quand ils chassèrent les tyrans !

Néron est mort : la liberté de nouveau t'est rendue, ô Rome !

Clementem eripuit nobis clementia fati :
Humanum toto gaudeat orbe genus !
Hic est qui fuerat jam dedecus urbis et orbis
Et fuit ætatis magna ruina suæ.

Hic est qui gravibus vexavit regna tributis
Atque Italum totas hausit avarus opes.
Hic est qui patriam bellis oppressit acerbis,
Turbavit proprios seditione lares.
Hic voluit rapidis sua mœnia perdere flammis,
Et plus quam humana strage replevit humum.
Hic est qui multas viduavit civibus urbes,
Crudelique suas imbuit ense manus.
Hic est qui bellis Insubria diruit arva,
Extorrem Urbini compulit ire ducem.
Hic est si nescis, qui jam tibi, Roma, paravit
Excidium, pestem, funera, bella, famem.
Hic est per quem tot prostant et in urbe puellæ
Per quem pulsus honos virgineumque decus.
Hic est qui molles evexit ad astra cinædos,
Formosum à tergo munere inivit Hylam.
Hic est qui fuerat vivens infamia mundi,
Imperii labes, spurcitiesque sui.
Contemptor divum, scelerum vir, publicus hostis
Perfidus, ingratus, raptor iniquus, atrox.
Nutrivit longi discordia semina belli
Movit pacatos semper ad arma duces.
Hoc vivente fuit nullarum copia rerum :
Tabuerant sterili pallida membra fame.
Curavitque nihil miseræ jejunia Romæ
Ut fruges magno venderet ære suas.
Infælix totum quod non extinguere mundum
Nec potuit sanctis bella movere deis.

Exosus vitam et morbo tenuatus amaro
En date vulturibus cives tam putre cadaver,
    Nulla has relliquias hospita terra tegat.
Illuxit tandem cœlo lux una sereno,
    Et venit populis sæpe vocata dies.
Ducite felices per compita, ducite ludos
    Æneadæ, et lætis solvite corda jocis.
Hunc lucem, moneo, vestris inducite fastis;
    Longa hanc posteritas relligione colat.
Sicut magnanimo pulsos à consule Reges
    Legimus et nostro tempore durat honos.
Et tu sublatum e terris lætare Neronem :
    Pristina libertas reddita Roma tibi est.

XIII

PAUL III

Cardinal Farnèse, de Rome, élu en 1534.

ÉPIGRAMMES.

Rome s'était assez mal trouvée de ses deux cruels médecins (*Médicis*) ; voilà qu'elle tombe maintenant dans une *frénésie* (*Farnésie*) pire encore.

Roma qui Medicis malè sana immitibus usa,
Nunc diram infelix incidit in Phrenesim.

—

Les pourvoyeurs de débauche régnèrent sous Sixte IV, les sodomistes sous Jules II, et les bouffons sous Léon X; les furies et l'amour de l'or se

disputaient le cœur de Clément VII : que peut-on espérer de ton pontificat, ô Paul !

Sixtum lenones, Julium rexere cinædi,
Imperium vani, scurra, Leonis habes.
Clementem furiæ vexant et avara cupido;
Quæ spes sit regni, Paule, futura tui ?

—

Prions pour le Pape Paul, car l'amour des siens le dévore.

Oremus pro Papa Paulo quia zelus
Domus suæ comedit illum.

—

MARFORIO A PASQUIN.

Puisque nos pères offraient jadis des sacrifices aux dieux pour que la douce lumière de la paix brillât de nouveau sur la terre, pourquoi ne fait-on pas fumer l'encens en l'honneur du Souverain-Pontife quand il pacifie le monde ?

PASQUIN.

On le fera plus tard lorsqu'il sera en paradis et bien canonisé.

La gloire après les cendres !

MARFORIUS.

Cœlicolis olim faciebant sacra Quirites
Ut fieret cunctis candida pax populis :
Cur modo Pontifici non dantur thura beato
Hoc duce, si toto, reddita in orbe quies?

PASQUILLUS.

Hoc faciunt sero quia cum remeabit in astra,
Sacrabunt Pauli numina thure sacro.
Gloria post cineres !

—

PASQUIN, masqué et représentant l'Occasion.

L'aveugle amour de l'or égare, enchaîne tout le monde :

O cardinaux aveugles, quand rouvrirez-vous les yeux !

Omnes cæca cupiditas auri suffocat, implicat :
O cæci cardinales, aliquando sapite.

—

PASQUIN, sous le même costume, à l'Empereur.

Voici une occasion unique et inouïe, César ! Si elle ne frappe pas tes yeux et si tu la laisses échapper, tu es un âne !

Cæsar, habes nulli qualem me habuere : videsne?
Ni mea, ni noscis tempora asellus eris.

—

ROME A PASQUIN, EN 1535.

Depuis que Paul a ceint le trirègne elle s'écroule la demeure altière des Quirites et l'honneur tombe sous ses ruines. Il périt l'empire du Christ avec l'espérance, le droit, la piété. Elle se meurt la

douce paix avec la sainte foi, sa sœur. Ah! Pasquin, c'est l'*occasus* (le déclin) plutôt que l'*occasion* qu'il faut t'appeler aujourd'hui. Ce nom correspond seul justement à la situation présente.

Postque regna tenet Paulus, domus alta Quiritum
Occidit, atque simul concidit omne decus.
Occidit imperium Christi, spes, fasque, piùmque
Occidit alma quies, occidit alma fides.
Dicendum occasus potius quam occasio certum est,
Pasquille, ut rebus nomina conveniant.

—

PASQUIN A ROME.

Trop pleine de crédulité, tu créas ce Pape aux longues paroles, et maintenant il n'y a plus qu'à te dire : Adieu, Rome !

Credula verbosum Papam quia Roma creasti,
Expedit hoc cunctis dicere : Roma, vale!

—

PASQUIN, costumé en religieux, 1536.

La *religion* romaine *relie* les âmes au nom du Christ ; mais l'or les lie également et relègue les gens de bien.

Relligio a Christo religat romana, subinde
Æs relegit, rectos et relegare jubet.

—

PASQUIN A UN ÉTRANGER.

Pourquoi ris-tu du vieux Pasquin, étranger mal appris, en apercevant mon visage?... Est-ce à cause de mon nez, de mes lèvres, de mes mains mutilés, et parce que je ne suis plus qu'un tronc informe?... Il eût été plus humain et plus convenable de compatir à mes misères. Voilà le sort que

réserve Rome aux gens de bien. S'il en est quelqu'un dans ses murs elle les tue ou les mutile. C'est parce que j'aime la vérité et que je flagelle les mauvaises mœurs qu'on m'a infligé ce châtiment.

Quid tu Pasquille rides senis ora, proterve
Hospes, ut hæc primum sunt visa tibi?
An laceras nares, mutilataque labra, manusque
Et nihil integri quod mea forma tenet?
At magis humanum fuerat, potiusque decebat
Insontis mœstum condoluisse malis.
Nempe videsquam Roma viros bene tractet honestos
Quos ea, si qui sunt hic, periisse cupit.
Nam me quod nimius veri sum visus amator
Et mores Urbis carpere sæpe malos.

—

ÉTYMOLOGIE DE ROME.

Rome tire son nom de son avidité pour l'or, témoin celui qui vient la voir, et qui, arrivé riche, s'en revient mendiant.

*Ro*ma *ma*nus quoniam *ro*dit, sic dicta videtur
Teste hanc qui petiit dives, inops rediit (1).

(1) Le jeu de mots est intraduisible et consiste dans les trois syllabes soulignées, *Ro* (Rome), *Ro* (de rodit, ronge), *ma* (manus, les richesses).

XIV

PASQUINADE

AFFICHÉE A ROME LE LENDEMAIN DE L'ÉPIPHANIE

DE 1535 (1).

SUR LE PAPE.

Vous me verrez petit, petit, et puis vous ne me verrez plus : je serai retourné vers mon père (2).

SUR LE ROI DE FRANCE.

Tu es celui qui doit venir : nous n'en attendons pas d'autre (3).

(1) Pasquillus Romanus. Scommata hæc ædidit pridiè Epiphaniæ affixa Romæ anno 1535.

(2) Modicum videbitis me et iterum modicum, et non videbitis me quia vado ad patrem.

(3) Tu es qui venturus est, non alium expectamus...

SUR LE CARDINAL SENIA.

Vous êtes le sel de la terre : Avec quoi salera-t-on?

SUR LE CARDINAL TRANI.

Mon père et ma mère sont aux vers : d'où vient donc ma superbe?

SUR LE CARDINAL DE CESI.

Je suis une vigne sauvage, et mon père n'est qu'un paysan.

SUR LE CARDINAL DE BARI.

Barrabas était un voleur.

SUR LE CARDINAL DE CAMPEGGIO.

Tes fils seront comme les fruits de l'olivier autour de ta table.

SUR LE CARDINAL RODOLPHE.

Seigneur, fais que mes yeux s'ouvrent!

SUR LE CARDINAL SALVIATI.

Tu es le plus beau des fils des hommes et la grâce coule de tes lèvres.

SUR LE CARDINAL S. QUATRO.

Il venait un homme.

SUR LE CARDINAL DE CIBO.

Qu'il est bon et doux que les frères habitent ensemble !

SUR LE CARDINAL DE PISE.

Tu es un d'eux.

SUR LE CARDINAL GRIMANNI.

Nason engendra Salmon.

SUR LE CARDINAL CORNARO.

Tu as rassasié ta famille des biens de l'Église.

SUR LE CARDINAL TRIVULZIO.

Quand le roi viendra, j'irai au-devant de notre sauveur.

SUR LE CARDINAL DE MANTOUE.

Ma langue est comme la plume d'un scribe qui brûle le papier.

SUR LE CARDINAL CESARINI.

Brûle nos reins et notre cœur, ô Dieu, du feu du

Saint-Esprit, afin que nous te servions avec un corps chaste et un cœur pur.

SUR LE CARDINAL DE MÉDICIS.

Je frapperai le pasteur et les brebis seront dispersées.

SUR LE CARDINAL DE RAVENNE.

Va, et ne pèche plus.

SUR LE CARDINAL DE GADI.

Tes amis sont trop honorés, Seigneur, et ils jouissent d'un principat trop confortable.

SUR LE CARDINAL GRIMALDI.

Et les valets de Caïphe le souffletèrent.

SUR LE CARDINAL DE SANTA-CROCE.

J'ai prié pour que ta foi ne fléchît pas ; toi qui es converti maintenant, affermis celle de tes frères.

SUR LE CARDINAL DE LODI.

Comme le lion cherchant sa proie, il a dévoré les âmes. Un mauvais arbre ne saurait porter de bons fruits.

SUR LE CARDINAL DE BOLOGNE.

Ami, comment es-tu entré ici n'ayant point de robe nuptiale?

SUR LE CARDINAL DORIA.

Vade retro, Satanas!

SUR LE CARDINAL PALMIERI.

Ne pourrais-tu veiller une heure avec moi?

SUR LES CARDINAUX D'ALLEMAGNE.

Ils sont retournés dans leur pays par un autre chemin.

SUR LES CARDINAUX ESPAGNOLS.

Les Scribes et les Pharisiens se sont assis sur la chaire de Moïse.

SUR LES CARDINAUX FRANÇAIS.

N'avez-vous rien à manger et à boire dans cette maison?...

SUR LES CARDINAUX NOUVEAUX.

Louez le Seigneur, enfants, louez son nom saint.

SUR LE SACRÉ COLLÉGE.

Voici les troupeaux, les bêtes des champs, les serpents et les vautours à grandes plumes.

SUR CURTI, LE MÉDECIN DES MÉDICIS.

Voici l'agneau de Dieu qui emporte les péchés du monde.

SUR LES NEVEUX DES CARDINAUX.

Soyez sobres et veillez!

SUR PASQUIN.

Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas (1)?

—

ÉVANGILE SELON MARFORIO (2)

Ce jour-là même, Pierre et les cardinaux s'en allaient à un château nommé Emmaüs (3).

(1) Si veritatem dico vobis, quare non creditis?
(2) Evangelium secundum Marforium.
(3) In illo tempore Petrus et curia ibant in castellum nomine Emaüs...

Et ils s'entretenaient en chemin de toutes les choses arrivées à Rome.

Comme ils raisonnaient ensemble, Clément apparut en disant : La paix soit avec vous.

Mais leurs yeux étaient voilés et ils ne le reconnaissaient point.

Et il leur dit : De quoi vous entretenez-vous en chemin et d'où vient votre tristesse?...

Et Pierre répondant, lui dit :

Es-tu seul si étranger à Rome que tu ne saches pas les choses qui s'y sont passées ces jours-ci?

Et il leur dit : Et quoi?...

Pierre répondit : Ce qui est arrivé à Clément. Cet homme juste est mort au milieu des malédictions du peuple, et nous fuyons timidement l'émeute, car il vient d'être remplacé par Paul III, qui a chassé le Sacré-Collége, donné tout pouvoir à ses neveux, et changé, à la grande stupéfaction de Rome, la maison de la prière en une étable de chèvres.

C'est pourquoi nous désirons tous, et vivement, que Clément ressuscite.

Mais celui-ci leur répondit :

O hommes sans intelligence et d'un cœur tardif à la foi! ne fallait-il pas que Clément mourût et qu'un autre fût élevé qui vous tyrannisât davantage?

Ainsi ils approchèrent du château, mais lui faisait semblant d'aller plus loin.

Et ils le contraignirent de s'arrêter en lui disant : Demeure avec nous, car le soir commence à venir et le jour est sur son déclin.

Il entra donc pour demeurer avec eux.

Et dès qu'ils furent à table ils se mirent à discourir, disant que si Clément était vivant, Pierre serait pasteur de brebis, et non de boucs et de chèvres ;

Que le Sacré-Collége ne verrait pas ses fils jouir de tous les bénéfices ;

Qu'un juif ne siégerait pas sur le trône papal et ne s'efforcerait pas de l'entourer de tous ses frères ;

Et que rassasié d'or, Clément commençait à devenir juste, tandis que Paul III ajoutait le pire au mauvais de la tyrannie, si bien que Rome, placée sous la queue du dragon (1), en était à souhaiter la résurrection de Clément.

Et celui-ci souriant :

Clément ressuscitera, dit-il, mais pour vous plonger dans des calamités plus affreuses encore.

Et il disparut à ces paroles.

Tristes, alors, et tout tremblants, ils se disaient entre eux : Assurément, celui qui vient de nous parler était Clément. Et en s'en retournant ils racontaient à tout le monde ce qu'il leur avait dit en chemin et à table, et comment il avait disparu.

(1) Iste rem tyrannisans ad pejora deteriora adjecit et sic sub caudâ draconis sumus...

PASQUIN EN PERSÉE.

1539.

Hier informe et vil bloc de marbre, tu me vois aujourd'hui, passant, sous les traits de Persée. Puisque Paul change dix fois en une heure, pourquoi ne pourrais-je changer une fois de visage?

Qui deformis eram vili de marmore truncus,
Persei miraris esse modò ora mihi?
Unâ cum Paulus decies mutetur in horâ
Cur mutare semel non licet ora mihi?...

—

PASQUIN A PAUL III.

Tandis que tu poursuis la fumée en courant après la gloire du grand César, sais-tu ce qui nous reste ici?... La famine!

Dum fumum, dum vis à magno Cæsare famam
Inter nos restat non nisi, Paule, fames.

—

PASQUIN.

Le Pape est la tête de Méduse et ses neveux en sont les serpents. Tranche cette tête, ô Persée! et la chevelure périra.

Papa Medusæum caput est, coma turba nepotum :
Persæu, cæde caput, cesaries periit.

—

PASQUIN AU PAPE

PAR ALLUSION A SES NEVEUX.

Cerbère avait trois gueules et poussait un triple aboiement aux portes de l'enfer. Tu en as trois ou

quatre aussi, toujours affamées, qui n'aboient pas, mais qui dévorent.

Tres habuit fauces et terno Cerberus ore
Latratus intra Tartara nigra dabat.
Et tibi plena fame tria sunt vel quatuor ora
Quæ nulli latrant, quemque sed illa vorant.

—

LE MÊME AU MÊME.

Si la courtisane exploite avec adresse l'ardeur de ses amants, elle te paie la dîme de ses succès, ô Paul! Si un légat apostolique rançonne sa province, il partage avec toi le produit de ce lucre. Ainsi tout le mal qui se fait te sourit parce qu'il devient pour toi une source de biens.

Si cautè meretrix cupidos expilat amantes,
Persolvit meretrix, Paule, tributa tibi.
Si populos spoliat præses, partitur et ille
Et socium lucri te facit esse sui.
Quævis sic placeat tandem expilatio, tantum
Nulla ut consensu sit sine præda tuo.

—

On donnait autrefois de l'or aux bardes pour les faire chanter, que me donneras-tu, Paul, pour me faire taire?...

Ut canerent data multa olim sunt vatibus æra,
Ut taceam quantum tu mihi, Paule, dabis?

—

Je ne sais si le bruit répandu dans la ville est vrai : on dit que c'est toi qui es cause de la hausse du sel. Voilà de la sagesse, Paul, et jamais on ne raisonna mieux ! A demi en putréfaction, il est bien juste que tu te préoccupes du sel.

Nescio si verum est jam te faciente per urbem
Quod sal vendatur cariùs omnis ait.
O benè consultum, nil hoc perfectius uno :
Jam fœtes æquum est sit tibi cura salis!

—

PASQUIN A LA DUCHESSE DE FLORENCE,

FEMME D'OCTAVIO, ENFANT DE QUINZE ANS ET NEVEU DE PAUL III.

O tu quæ nimium juveni malè juncta marito es
Quid facis in solo nocte silente thoro?
Ut reor ipse doles quod sit tua messis in herbâ...
Et cruciat mentem mentula parva tuam.

—

PASQUIN AU PAPE.

Sais-tu la cause de cette famine inouïe, de cette pénurie effrayante qui nous consume? Il ne les faut attribuer ni à l'année, ni à l'inclémence du ciel, ni à la malignité de l'étoile ingrate du vieillard, mais à l'avidité insatiable de tes neveux. Ils dévorent tout, Paul, et voilà d'où vient la famine!

Cur sit tanta fames, cur tanta penuria rerum?

Dicam si verum dicere, Paule, licet.
Non facit hoc annus, non inclementia cœli,
Nec minus ngrata stella maligna senis.
Qui non explentur, dum vis saturare nepotes
Hinc est si nescis protinus orta fames.

—

PASQUIN A ROME.

Jadis les maîtres des nations étaient tes serviteurs, ô Rome! Les serviteurs des serviteurs sont maintenant tes maîtres. Alors tu écoutais les oracles de saint Paul, et aujourd'hui tu te courbes sous le joug des méchants.

Roma, olim tibi erant servi domini dominorum :
Servorum servi nunc tibi sunt domini.
Audisti quondam divini oracula Παύλου
At nunc Τῶν φαυλῶν jussa nefanda facis.

—

PASQUIN AU PAPE.

Voyons, Souverain-Pontife, accorde enfin le chapeau aux sollicitations de Pasquin. Si je suis une brute et un marbre fruste, combien n'en trouve-t-on pas dans le Sacré-Collége plus frustes encore d'esprit et plus brutes que moi (1)!

Tandem, maxime Pontifex, galerum
Pasquillo tribuas tuo roganti.
Si sensu sine sum, rude atque marmor,
Complures quoque episcopos videmus
Ipso me mage saxeo creari.

(1) Cette prétention de Pasquin au cardinalat était justifiée, à ce qu'il paraît, par la composition du Sacré-Collége.

Cornelio Masso, cordelier, allant faire sa cour à Paul III pour être cardinal, le Pape lui dit un jour qu'on l'avait averti qu'il était bâtard. Il répondit sur-le-champ :

V. S. a fatti cardinali tanti asini che bene potrebbe far cardinale anche un mulo.

—

PASQUIN

SUR LE VOYAGE DE CHARLES-QUINT A ROME.

Nous avons vu César, vainqueur de la Lybie, monter sur son cheval blanc au Capitole. Il a triomphé, mais tu triomphes bien plus que lui encore, Paul, car le vainqueur baisa tes pieds.

E Lybia advenit Romanas victor in arces
Cæsar et in niveis aureus ivit equis.
Ille triumphavit; sed tu plus, Paule, triumphas :
Victor namque tuis oscula dat pedibus.

—

PASQUIN A ROME.

Tant que les fils de Quirinus te régirent, ô Rome, la vertu ne resta jamais sans récompense ni le crime sans châtiment; mais une mauvaise généra-

tion a pris la place de nos pères et en écoutant ses conseils tu cours tête basse à ta ruine.

Roma vetus veteres cum te rexere Quirites,
Nec bonus immunis nec malus ullus erat.
Defunctis patribus successit prava juventus
Quorum consiliis precipitata ruis.

—

PASQUIN AU PAPE.

Pourquoi ta face sacrée se hérisse-t-elle, ô Saint-Père, d'une barbe de bouc? C'est un mauvais signe, à mon sens. Tant que nos chefs soumirent leur menton au rasoir, Rome fut grande et florissante. Tout dépérit, au contraire, en ce siècle barbu. Si tu rends la barbe au clergé, que ne lui rends-tu donc ses femmes? Chacun sait bien qu'en la portant il était marié. Rends-lui en même temps le sayon : cette longue robe de lin ne sied pas à des hommes. Supprime, comme le rasoir, tous les statuts et les usages de nos pères, car étant sans barbe, évidemment ils étaient sans raison et ne méritaient pas plus que nous le nom d'hommes. Va, si tu m'en crois, Saint-

Pontife, tu respecteras les anciennes coutumes et rendras son visage ordinaire au clergé. Les moustaches cadrent mal avec le surplis, et la barbe ne convient qu'aux efféminés et aux Thrasons, ce n'est plus d'elle que les hommes tirent la force.

Quid tua, Paule, pilis facies divina caprissat?
Hei mihi res omen non habet ista bonum.
Quum rexêre orbem tonsi regesque patresque
(Roma) floruit : hoc hirto tempore cuncta ruant.
Si barba reddis clero reddatur et uxor :
Certiùs est illos hanc habuisse priùs.
Sic saga concedas, dematur linea vestis
Sacrificis quia non convenit illa viris.

XV

A PASQUIN, PATRICE ROMAIN

MARFORIO, SON SERVITEUR (1)

1539.

Je t'ai envoyé souvent de mes nouvelles par les campagnards qui allaient vendre leurs grains au marché de *Campo di Fiore,* mais jamais tu ne m'as répondu; pense, mon cher Pasquin, dans quelle inquiétude j'étais. J'ai appris, depuis, que, par ordre de la Chambre apostolique, on mettait en prison tous ceux qui avaient vendu du blé, et alors il m'a été démontré que mes lettres n'avaient pu venir en tes mains. Je profite donc de l'occasion d'un messager qui apporte des lettres de Naples à la du-

(1) Pasquillo, patritio romano, Marforius S. D.
Molte altre te ho mandato per quelli quali portavano il grano à vender in Campo di Fiore e non ho visto littera tua in risposta di quelle mie.

chesse (1) du Pape pour te faire remettre la présente· il est Espagnol, galant homme par conséquent, et me tiendra parole. Il s'agit d'une singulière vision que j'ai eue la nuit dernière au Capitole. Figure-toi qu'un ange est apparu qui tenait le discours suivant au Pape, aux cardinaux et au peuple romain :

L'ANGE AU PAPE.

Pais mes brebis !

LE PEUPLE.

Charité bien ordonnée commence par soi-même.

LES ROMAINS A PAUL.

Seigneur, aie pitié de ton peuple !

PAUL (2).

Il n'est pas bon de retirer le pain à ses fils pour le donner aux chiens.

L'ANGE A PAUL.

Paul, Paul, pourquoi me persécutes-tu ?

PAUL.

Je ne m'écarterai pas de la voie de mes prédécesseurs.

(1) Marguerite d'Autriche, bâtarde de Charles-Quint, mariée à Octave Farnèse, petit-fils de Paul III, et qu'il fit duc de Camerino.
(2) Paul III.

L'ANGE AU PEUPLE ROMAIN.

Malheur au peuple dont le chef est un usurier!

LE PEUPLE A L'ANGE.

Envoie-nous du secours d'en haut et couvre-nous du bouclier de Sion.

L'ANGE AU PEUPLE.

Je frapperai le pasteur et les brebis se disperseront.

A ces paroles l'ange s'envola. Je vis le Pape Paul tout pensif; puis, après avoir un peu songé, il réunit les cardinaux en congrégation. Dès qu'ils furent assis, il leur déclara qu'il voulait réformer le Saint-Siége, et qu'ils eussent à quitter leurs chapeaux et leurs robes de pourpre, parce qu'il était juste que la réforme de l'Église commençât par la tête. Les cardinaux, qui pensaient être appelés pour leur avantage, s'offensèrent grandement de ce discours, et les plus hardis lui répondirent en ces termes :

LE CARDINAL FARNÈSE, fils du fils du Pape (1).

Mon père, éloigne, s'il est possible, ce calice de mes lèvres (2).

(1) Pietro Luigi.
(2) Pater, si possibile est transeat à me calix iste.

LE CARDINAL DE SANTA FIORE, fils de sa sœur.

Que te reviendra-t-il de bon si tu dégrades et opprimes l'œuvre de tes mains?

LE CARDINAL DE SANTI QUATRO.

Je refuse, je ne veux pas, moi, Saint-Père (1) !

LE CARDINAL CESARINI.

Ignores-tu quelle est ma puissance?

LE CARDINAL TRIVULZIO.

Pourquoi cette perdition?

LE CARDINAL CAMPEGGIO.

La justice est l'ennemie de la pauvreté.

LE CARDINAL DE GÊNES.

Moi, j'écoute toujours et suis muet.

LE CARDINAL DE SANTA CROCE.

Je suis sorti nu du sein de ma mère et nu j'y retournerai.

LE CARDINAL DE RIETI.

Quand ils seraient tous scandalisés, je ne le serais point, Seigneur.

Tous s'écrièrent alors d'une voix unanime : Nous

(1) Contesto, non voglio io Pater sancte.

le sommes, nous le sommes ; épargne-nous, Seigneur !

La Duchesse alors s'avança pour servir d'interprète au cardinal de Saint-Jacques, qui ne parle que l'espagnol, et dit :

Si tu offenses celui-ci, tu n'es pas l'ami de César.

Le Pape s'adoucit en voyant la Duchesse, et répondit : Que ferons-nous?

LES CARDINAUX s'écrièrent :

Chassons les usurpateurs de nos biens, car ce peuple nous hait.

LE PEUPLE dit alors :

Me voici devant eux comme l'agneau ; mais que celui de vous qui est sans péché me jette la première pierre.

A ces mots, Pape, cardinaux, Duchesse, tout disparut comme la fumée que dissipe le vent. J'ai voulu te faire savoir cette nouvelle pour que tu m'apprennes ce qui se passe dans tes quartiers. Ne m'écris pas : tâche de venir toi-même me rendre visite. Tu sais que je ne puis bouger et que je suis encore plus goutteux que le cardinal Campeggio. Adieu donc, et porte-toi bien si tu veux devenir aussi vieux que moi (1).

(1) Che ben sai che io ho più podagra che il cardinal Campeggio, non altro so...

PARALLÈLE DU CHRIST ET DU PAPE

PAR PASQUIN.

Le Christ fuyait la royauté, le Pape subjugue les villes.

Le Christ ne porta qu'une couronne d'épines, le Pape porte un triple diadème.

Le Christ lavait les pieds des pauvres, le Pape se fait baiser les pieds par les rois.

Le Christ payait le tribut, le Pape a fait son clergé tributaire.

Le Christ nourrissait ses brebis, le Pape ne nourrit qu'un luxe inutile.

Le Christ était pauvre, le Pape aspire à la domination du monde.

Le Christ porta sa croix, le Pape se fait porter par des serviteurs en costumes dorés.

Le Christ méprisa les richesses, le Pape n'a d'autre passion que celle de l'or.

L'un chassa les vendeurs du temple, l'autre les y reçoit à bras ouverts.

Le Christ vint apporter la paix, le Pape est toujours au milieu des armes.

Le Christ était la douceur, le Pape est l'orgueil même.

Les lois qu'établit le premier, son vicaire les foule aux pieds.

Aussi le Christ monta aux cieux et le Pape descend aux enfers.

Christus regna fugit; sed vi Papa subjugat urbes.
Spinosam Christus : triplicem gerit ille coronam.
Abluit ille pedes : reges his oscula præbent.
Vectigal solvit : sed clerum hic eximit omnem.
Pavit oves Christus : luxum hic sectatur inertem.
Pauper erat Christus : regna hic petit omnia mundi.
Bajulat ille crucem : hic servis p ortatur aureis.
Spernit opes Christus : auri hic ardore tabescit.
Vendentes pepulit templo : quos suscipit ipse.
Pace venit Christus : venit hic radiantibus armis.
Christus mansuetus venit : venit ille superbus.
Quos leges dedit hic, præsul dissolvit iniquus.
Ascendit Christus : descendit ad infera præsul.

—

ROME A PAUL III.

Mon médecin (*Médicis*) me laissa bien malade, j'échappai à peine au lion (Léon), et maintenant tu es un loup, ô Paul, qui me déchire les entrailles. Insensée que je fus de croire à ton divin nom, tu n'es qu'un loup, car tu m'arraches la nourriture de la bouche.

Sum Medico satis ægra, fui quoque præda Leonis,
Nunc mea dilaceras viscera, Paule, lupus.
Non es Paule mihi nomen cui stulta putabam,
Sed lupus es, quoniam subtrahis ore cibum.

—

PASQUIN EN PERSÉE.

Le prince des Scribes et des Pharisiens qui tient en main le sceptre de saint Pierre, après avoir chargé d'impôts le vin, la viande et le blé, cherche à peser sur nous plus durement encore pour plaire

à ses parents hébreux. Il abaisse tous les jours l'Esquilin et le Vatican, et toi, peuple romain, qui n'es plus pourtant au maillot, tu supportes tous ses attentats et ses crimes ! — Oh ! vile populace, tu n'as donc plus le cœur de le punir par une vengeance éclatante ! Mais pourquoi parler davantage? Qu'un Romain donne le signal et marche avec le gros bâton contre cette ligue pouilleuse. Pourquoi attendre plus longtemps? Si un seul se lève, tous le suivront. Voilà Persée qui arrive l'épée nue, réjouis-toi, peuple du Christ, il confondra cette face blême qui veut changer tous les chrétiens en pierres. Notre nouvelle Méduse est un monstre étrange, véritable précurseur de l'Antechrist, mais qui va tomber sous l'épée si l'inspiration du Saint-Esprit ne m'abuse. Dieu ne peut souffrir plus longtemps les œuvres abominables, odieuses du pape : il enverra bientôt son Fils pour écraser la tête de ce serpent et délivrer son peuple et la divine Rome.

Il principe d'e Scribi, e Farisei,
Che tien lo scettro di san Pietro in mano,
Poi che incarato il vin, la carne, il grano,
Tutt' hor' ce afflige con piu crudi omei,
Per agradire i suoi parenti Hebrei.
Abassa ogni hor' l'Esquilie el' Vaticano;
E tu sfacciato popolo romano
Supporti i vitii suoi nefandi e rei !

Ah! popolazzo vil per qual cagione,
Non tu risenti ad far' l'alta vendetta,
Per non dar più da dire alla persone?...
Uno sù presto ad comenciar si metta,
E meni di tranverso un gran bastone,
Contra di questa pidochiosa setta!
Che più si tarda et aspetta?
Muovasi un di voi tosto col malanno,
E tutti l'altri poi lo seguiranno.
Ecce Perseo che vienne armata mano,
Allegra ti, popolo di Christo,
Ch' in breve sia diffatto il volto tristo,
Ch' in pietra vuoll cangiar ogni Christiani.
Questa nuova Medusa e monstro strano,
Anzi il precursor proprio d'Antechristo,
Tosto in terra cader morto fu visto,
S' el poetico Spirito non e vano.
Giove non può sofferir più longamente
L'opr' del papa nefande, abominose,
Però mandar il figlio si dispose,
Che tronch' il capo a questo impio serpente,
E noi liberi faccia e Roma diva.

—

PASQUIN EN PERSÉE.

Persée, qui abattit la tête de Méduse, tranchera celle de Farnèse.

Perseo che de Medea il capo cese,
Cedera anchor il capo di Farnese.

—

MARFORIO.

Que tu es beau, Pasquin, mon cousin, sous ce costume, et comme tu es devenu Persée à propos ! Vois Rome pleine de Méduses impies et de Gorgones qui changent en pierres toutes les âmes. La paix sainte, pierre ! le saint Cénacle, pierre ! l'entreprise qu'on méditait, pierre ! toute vertu qui touche ce sol empoisonné est changée en pierre aussitôt.

O come ben vieni Pasquin cagnato di forma,

O quanto a tempo Perseo fatto sei !
D'empie Meduse vedi Roma di Gorgone piena.
Gorgone ch' in sassi mutano l'alme vive.
Sasso la santa pace, sasso l' concilio santo,
Sasso e l'impresa che si diveva fare.
Tutte le virtudi che in si velenoso paese
Vengono, se guardi, fandosi sasso duro.

—

MARFORIO ET PASQUIN.

MARFORIO.

Je t'en supplie, Pasquin, au nom de cette amitié qui date de notre plus tendre enfance, fais-moi un plaisir. Puisque tu es voisin du marché de *Campo di Fiore*, prie un maquignon de tes amis de m'aider à acheter une mule ou un petit mulet pour chevaucher comme un docteur.

PASQUIN.

Ne va pas t'empêtrer de mules, car elles sont chères. Le Saint-Père vient d'en acheter une (1)

(1) Marguerite d'Autriche, fille naturelle de Charles-Quint, mariée à Octavio, neveu de Paul.

qui lui coûte trois cent mille écus. Encore rue-t-elle assez souvent parce qu'elle n'a pas un cavalier très-bon, et il est assez difficile de la monter.

MARFORIO.

Pasquin, ti prego per quel vero amore,
Che sempre fu tra noi da piccolino,
Fammi un piacer, da poi che sei vicino.
Quasi a la piazza di Campo di Fiore,
Con qualche amico tuo cavalcatore,
Aiuta mi a trovare un buon ronzino
Qualche mula ò muletto piccinino,
Per cavalcare à guisa di dottore.

PASQUINO.

Non tiempicciar de mule che son care,
Il santo Padre n'ha comperata una,
Trecento millia l'ha fatta pagare.
Poi tiran sempre calci e questa e una,
Per che non ha un buon cavalcatore,
A gran pena si lascia cavalcare.

—

LES MÊMES.

MARFORIO.

Eh ! cher Pasquin, prête-moi un baïoque, notre Saint-Père m'a ruiné !...

PASQUIN.

Pauvre Marforio ! n'es-tu donc pas Romain et citoyen ?...

MARFORIO.

Paul l'était aussi, et tu vois que d'amis il a dépouillés. Il a tué Cesi, Médicis, Spinola, pour enrichir ses neveux et Farnèse le malandrin. A Cibo, il a donné Népi et tant d'autres châteaux. Le Saint-Esprit ne voit pas, en vérité, que le diable le tient aux cheveux. A Dieu rebelle, il n'a plus que mœurs exécrables, et son cœur est vide de foi et de charité. Vous avez beau implorer le ciel et demander merci, si Dieu ne vous délivre pas de cet homicide, il faut s'adresser à Satan.

MARFORIO.

Deh !

Prestami un baiocco, car Pasquino,

Poi che l' Santo Pastor m'a lassato.

PASQUINO.

O povero Marforio disgraziato,
Non eri tu Romano e cittadino.

MARFORIO.

Era Romano anchor Paulino,
Poi vedi quant' amici ha dispogliato.
Cese, Medici e Spinola ha ammazato,
Per dare a suoi nipoti il malandrino
Farnese, Nepi e tant' altri castelli.
A Cibo, Santo-Spirito, ne s'avede,
Ch' il diavolo tien per li capelli.
Non ha più carita, non ha più fede,
Ma rei costumi e sempre a Dio ribelli.
Ne vol gridar, ne dimandar mercede,
E se Dio non provede,
A questo homicidial al vivere lasso,
Chiamarem per soccorso Sathanasso!

XVI

JULES III

Cardinal Ciocchi, dal Monte, élu en 1550.

ÉPITAPHE.

Si fruits, raisins et bleds et autres telles choses
Ont leur tronc et leur cep et leur semence aussi,
Et s'en void au retour du printemps addouci
Naistre de toutes parts violettes et roses :
Ni fruits, raisins, ni bleds, ni fleurettes descloses
Sortiront, viateur, du corps qui gist ici.
Aulx, oignons et pourreaux et ce qui fleure ainsi
Auront ici dessous leurs semences encloses.
Toy donc, qui de l'encens et du basme n'a point
Si du grand *Jules* tiers quelque regret te poingt,
Parfume son tombeau de telle odeur choisie :
Puisque son corps qui fut jadis égal aux dieux

Se souloit paistre ici de tels mets précieux
Comme au ciel Jupiter se paist de l'ambroisie (1).

—

DEUXIÈME ÉVANGILE SELON PASQUIN.

LA GÉNÉALOGIE DE L'ANTECHRIST, FILS DU DIABLE.

Le diable engendra le Pape, le Pape engendra la bulle, la bulle engendra la cire, la cire le plomb et le plomb l'indulgence.

L'indulgence engendra la *carène* (2), celle-ci la quadragène (3), qui fut mère de la simonie et grand'mère de la superstition.

La simonie enfanta le cardinal et ses frères pendant et après la captivité de Babylone :

Le cardinal engendra le courtisan, le courtisan l'évêque-papiste, l'évêque-papiste le suffragant et le bénéficier, qui eurent la pension pour fille.

(1) Traduction de Joachim du Bellay, sonnet 104, *Regrets*.
(2) Rémission pour les évêques du jeûne de quarante jours.
(3) Quarante jours d'indulgences.

Celle-ci donna le jour à la dîme, qui enfanta l'oppression du paysan.

L'oppression du paysan enfanta la colère et la colère l'insurrection, dans laquelle se révéla le fils de l'iniquité, qu'on appelle antechrist (1).

PARAPHRASE DU *MISERERE MEI*

PAR PASQUIN (2).

1558.

Miserere mei, Paule, aye pitié de moi, ô Paul, mais non pas avec ta miséricorde de Ravenne!

Ne m'écrase pas selon ta coutume.

Réintègre-moi plutôt dans ma dignité et rends-moi mon secrétariat.

(1) Liber generationis anti-Christi filii diaboli. Diabolus genuit Papam, Papa vero genuit bullam, bulla vero genuit ceram, deindè cera genuit plumbum, plumbum vero indulgentiam. Ea vero carenam, carena vero genuit quadragena, ex quâ tandem orta fuit simonis, ex quâ fuit superstitio...

(2) Psalmus *Miserere mei*, secundum Ambrosium, Pasquillo paraphraste.

Car je connais mon esclavage, et mon argent s'élève toujours contre moi.

Ce n'est pas envers toi seul que j'ai péché, j'ai fait du mal à tout le monde afin qu'il te fût donné d'enrichir tes neveux et de vaincre dans les combats.

Et voilà pourtant que je suis accusé d'infidélités, car ma mère me conçut dans le vol et dans la rapine. Tu as craint la trahison et m'as révélé les pensées les plus cachées de ton âme.

Lave mon dos avec une écuelle, Seigneur, et je serai propre; purifie-moi, Seigneur, et je paraîtrai plus blanc que la neige.

Tu donneras joie et allégresse à tes neveux, et les ossements de Marcel humilié tressailliront au fond de sa tombe.

Préserve ta famille et méprise mes abus d'autorité.

Conserve-moi ton cœur et les écus, Seigneur, afin que les loups ne dévorent pas mes entrailles.

Ne me chasse point de ton palais et ne m'enlève pas la faveur des saints.

Je tiendrai tes sujets dans la pauvreté et toutes les richesses continueront à refluer vers toi.

Délivre-moi des bourreaux, Seigneur, et sauve mon cou de la hache, et mon cœur se réjouira dans ta fin.

Ouvre ma prison, Seigneur, et mes lèvres ne découvriront pas tes fraudes.

Si tu avais voulu un sacrifice, je l'aurais fait; mais n'ayant plus rien, je ne pourrais t'être agréable.

Dieu aime qu'on lui offre en sacrifice un cœur contrit; mais toi tu ne dédaignes pas les offrandes sonnantes.

Montre-toi doux, Seigneur, et de bonne volonté, afin qu'on élève les murs de tes châteaux de Jérusalem.

Alors tu recevras à ta table le duc (1), ton fils et ses oblations.

Alors on vous servira les chapons et les veaux dans une vaisselle d'argent.

Gloire au père, au fils et au chœur des neveux (2).

Ainsi qu'il fut à Ravenne, maintenant et toujours, jusqu'à la mort des cardinaux. Amen.

(1) Le duc de Paliano, Jean, comte de Montorio, fils de son frère.
(2) Gloria Patri et Filio et nepotorum tuorum choro.

XVII

L'EXTASE DE PASQUIN

MARFORIO, PASQUIN.

MARFORIO.

Quoi de neuf, Pasquin? Tu es magnifique et tout radieux aujourd'hui.

PASQUIN.

Comme tous ceux qui viennent de voir le Roi du du ciel, Marforio. Ne te souvient-il plus qu'après ses colloques avec l'Éternel, Moïse était tout rayonnant?

MARFORIO.

Je ne l'ai pas oublié : mais, que dis-tu là? est-ce que les pierres vont au ciel maintenant?

PASQUIN.

Pourquoi t'en étonner? quand on y voit monter

tous les jours tant de moines, de prêtres, d'abbés, d'évêques et de papes dont les ventres, dix fois plus lourds que moi, feraient fléchir des éléphants !

MARFORIO.

Ce sont des hommes, au moins, et point des pierres.

PASQUIN.

Tu ne sais donc pas que ceux qui gouvernent le monde et l'Église ont l'oreille dure, qu'il faut des pierres pour la frapper, et surtout pour chasser cet essaim de flatteurs bourdonnant comme des mouches?...

MARFORIO.

Et qui t'a chargé de ce soin? As-tu la permission du Pape?

PASQUIN.

C'est la nécessité des temps qui me force à parler. Nos contemporains ont grand besoin d'entendre la vérité : ceux qui la pourraient dire se taisent; il faut donc, ainsi que l'ordonne l'Évangile, que les pierres prêchent.

MARFORIO.

Soit ! mais tu ne me dis pas comment tu es monté aux cieux?

PASQUIN.

Comme ceux que l'Esprit ravit en extase.

MARFORIO.

Ou qui ont bu de l'opium ; continue, ami !

PASQUIN.

Figure-toi que j'étais dans une grotte, à deux pas du Colysée, où je vais quelquefois me livrer à la méditation. A peine avais-je commencé à me plonger dans la métaphysique et les rêveries transcendantes, qu'un sommeil aussi profond et aussi doux que celui du printemps vint me fermer les yeux. Il me sembla que la terre ne faisait plus qu'un avec le ciel, et que tout retombait dans le chaos ; ma mémoire s'oblitéra au point que je ne me souvenais plus même d'être Pasquin. Pendant que mon cerveau tournait ainsi, je vis arriver un globe de feu tourbillonnant à grand bruit dans l'espace au milieu des éclairs. En passant auprès de moi, il s'ouvrit et déploya ses rayons dans la forme circulaire que les peintres donnent au soleil. Au centre se tenait un vieillard vêtu de blanc, qui, me saluant avec politesse, me demanda ce que je lui voulais : cette double apparition m'avait tellement troublé que j'eus à peine la force de répondre.

MARFORIO.

Que lui dis-tu?...

PASQUIN.

Je lui demandai d'abord, en frémissant, qui il était? — Hierosathaniel, le chef des vrais et saints voyants, répondit-il. Si tu désires quelque chose, parle ! — Un peu interdit d'abord, et tout en m'excusant de ma témérité, j'essayai de lui faire comprendre combien il importait que Pasquin, qui cherche avec tant d'ardeur la vérité, pût jeter un coup d'œil dans le ciel. Il paraît que mon éloquence le toucha, car ses traits s'adoucirent, ce qui me releva le cœur. Alors, me regardant d'un air bienveillant :
— Quel est le ciel que tu veux voir? dit-il

— Mais, lui répondis-je, celui où brillent les étoiles.

— Mon enfant, reprit-il, aujourd'hui il y a deux cieux : l'un éternel, où le Christ monta, où iront les fidèles, où Dieu, entouré de ses anges, nous jugera tous, et un autre, fait de main d'homme, et fabriqué, assez mal même, par les Souverains-Pontifes. — Ces paroles m'enchantèrent, car j'y vis une occasion admirable de découvrir la vérité. Aussitôt je me mis à le supplier de me montrer les deux, si ce n'était pas impossible. Il y consentit. Voilà que le char de flamme avec lequel il voyageait, à la mode

d'Elie, s'élargit tout à coup; il y monte, me fait asseoir à ses côtés, et nous roulons d'une traite jusqu'à la lune, où est le premier relai. Après avoir changé de véhicule, mon cocher céleste se dirige vers le nord, le plus loin possible du soleil. — Où allons-nous donc, Seigneur? lui dis-je tout tremblant. — Au ciel des Papes, répondit-il, qui se trouve dans ces régions; celui de Dieu est au midi et dans la zone la plus élevée; l'autre, son antipode, s'ouvre au contraire au fond de l'univers.

Comme il parlait encore, j'aperçois de loin une ville immense, couvrant autant d'espace que Venise, Constantinople, Rome, le Caire, ou Babylone et Paris réunis. Bâtie comme un labyrinthe, elle déployait en amphithéâtre ses rues tortueuses, et était couronnée par une vaste citadelle d'où on pouvait embrasser l'ensemble de la ville d'un coup d'œil, mais sans voir personne, à cause de la hauteur excessive des murs. Ses grands remparts étaient flanqués de tours, et chaque tour avait une porte offrant, dans sa construction, les mêmes difficultés que le labyrinthe. Tu aurais vu là entrer et sortir, en volant, une multitude de mauvais anges qui seuls connaissaient les détours de ces portes.

MARFORIO.

C'est un colombier que tu me décris là, Pasquin,

et non pas un ciel. Mais quel négoce y font ces anges ?...

PASQUIN.

Ceux qui entraient étaient chargés comme des abeilles. Les uns portaient des requêtes et des supplications, les autres des couronnes et des rosaires ; ceux-ci de la cire pour les bulles, ceux-là de l'argent et de l'or, des cachets, des images, des anneaux, des scapulaires, des pierres précieuses. Ceux qui sortaient remportaient sous leurs ailes la paix, la guerre, les orages, la foudre, les vents, la grêle, et tout ce que dans leur crédulité aiment et redoutent les hommes.

MARFORIO.

Emportait-on de l'argent?

PASQUIN.

Je ne le vis pas.

MARFORIO.

O ciel avare ! Je pensais, moi, que les demeures éternelles n'avaient qu'une porte, celle où est assis saint Pierre.

PASQUIN.

Comprends-moi bien ; toutes les portes des tours se ressemblent, à l'exception d'une qui est énorme

et à l'usage exclusif des mortels. Faite d'un marbre fruste et grossier, elle a pour ornements la fausse donation de Constantin et les premiers trophées des Papes. On voit là comment ils humiliaient les rois et les empereurs et les forçaient à baiser leurs sandales. J'y reconnus cet insolent Pontife, qui frappa et courba du pied la tête d'un empereur d'Allemagne, à genoux devant lui (1); quand nous eûmes assez admiré mille emblèmes du même genre, l'Ange heurta, et un certain vieillard, à voix rauque, demanda fièrement qui j'étais. « C'est, répondit mon conducteur, un citoyen romain qui désire visiter la cité sainte. — Comment s'appelle-t-il? — Pasquin. » A ce mot, le vieillard me regarda d'un air farouche. « N'est-ce pas toi, dit-il, qui railles notre autorité?... » Et comme il vit bien à mon air que j'étais le coupable, il me chassa en murmurant cet anathème: « Notre ciel n'est pas fait pour les mimes et les bouffons. » A quoi je répondis, non sans sourire, qu'il fallait qu'on y fît des choses bien ridicules ou bien criminelles puisqu'on avait peur des satiriques.

Mon guide, me voyant pourtant fâché de ce refus, s'empressa de me consoler en disant qu'il connaissait une mine secrète, que Martin Luther et Ulrich Zuingle avaient commencée d'après les préceptes

(1) Célestin III.

de Paul, pour renverser ce ciel. A l'entrée flottaient deux petites bannières, portant inscrits en lettres d'or ces deux versets de l'Évangile :

Dans le silence et l'espérance sera votre force. Venez à moi vous tous qui souffrez et qui pliez sous le fardeau, et je vous aiderai.

Nous nous approchons du souterrain, dont l'entrée, assez difficile à découvrir, était obscure et fort étroite, et voilà qu'il se présente à nous d'abord un Germain à longue barbe, sur la tunique duquel étaient brodées ces cinq lettres : V. D. M. I. Æ. (1). Il me demande qui je suis. Je réponds que j'habite Rome et qu'on m'appelle Pasquin. Mon homme, souriant alors : « Personne, dit-il, n'entre ici qui ne soit de mon sentiment. Voyons, Pasquin, quelle est la tête de l'Église, à ton avis? Est-ce Christ ou le Pape?...

— Tous les deux, répondis-je.

— L'Église est donc bicéphale, à ton sens?

— Non, non. Je plaisantais ; elle n'a jamais eu et n'a pu avoir qu'une tête, Jésus-Christ, qui lui met sur les épaules ; celle du Pape en fait un monstre de l'espèce de Cerbère. Ces membres postiches sont la tête et le corps de l'antechrist.

MARFORIO.

Que te dit-il alors ?

(1) Verbum Dei Manet In Æternum ; la parole de Dieu prévaudra dans l'éternité.

PASQUIN.

Il me prit dans ses bras, me baisa et me conduisit vers les autres en m'appelant son frère.

— Y avait-il là des gens de toi connus ?

— Certainement. Frédéric, duc de Saxe, d'abord, cet excellent prince qui ouvrit toutes les portes à l'Évangile. Il avait auprès de lui Zuingle, Œcolampade, Fabrice Capiton ; beaucoup d'autres Allemands et une quantité considérable de Suisses. Je distinguai aussi bon nombre de Français, assez d'Italiens et même quelques Espagnols. Parmi les Français étaient Lambert et Lefèvre d'Étaples ; parmi les Italiens, Geronimo Galatei, de Venise, qui souffrit onze ans avec constance et mourut pour l'Évangile dans les ténèbres d'un cachot. J'y vis également un Espagnol, noble chevalier de César, mais chevalier du Christ plus noble encore...

MARFORIO.

Qu'on appelait?

PASQUIN.

Valdez. Tous ces illustres nous précédaient dans le souterrain, qui allait s'élargissant à mesure que nous avancions. Les murs me semblaient si bien minés que tout l'édifice pouvait s'écrouler à la fois.

MARFORIO.

Et aucun de ces moines qui gardent les murs ne s'apercevait du travail?

PASQUIN.

Aucun. Ils ne veillent que sur les remparts et aux portes, et n'ont aucun soupçon de ce qui se fait sous terre.

MARFORIO.

Cela m'étonne de la part de gens si méfiants; mais l'antre dont tu me parles là doit présenter quelques dangers.

PASQUIN.

Je le crois bien. Ceux qui minaient me montrèrent les matériaux des murs, qui sont si légers que tu en serais stupéfait si tu les voyais toi-même.

MARFORIO.

De quoi sont-ils donc faits?

PASQUIN.

De capuchons, de rosaires, de chapelets, de tonsures, de barbes de capucins, de ceintures monacales, de sandales, de poissons, d'œufs, de fromages, de mitres, de peaux de chèvre, de cierges, de cire et de plomb, de bulles et d'une foule d'écrits, le

tout cimenté avec de l'huile et de la soie ! Voilà de quoi se composent les quatre murs qui ceignent la cité des Papes. Elle a quatre portes appelées : la première, porte de la Superstition ; la seconde, porte de l'Ignorance ; la troisième, porte de l'Hypocrisie ; la quatrième, porte de l'Orgueil. Mais on les a si profondément minées et attaquées de tant de façons, que je ne pense pas qu'elles puissent durer longtemps (1).

MARFORIO.

Pauvre ciel, que ta chute m'affligera ! Mais que fîtes-vous ensuite ?

PASQUIN.

Nous entrâmes dans la partie inférieure de la cité abandonnée aux moines et aux ermites.

MARFORIO.

Je gage que les vénérables n'y manquaient pas !

PASQUIN.

Ah ! tu peux le dire, cousin ! Il y avait là tous ceux qui sont dans un mauvais état *mental*. Les menteurs, non, les mensongers, au diable ! je veux dire les mendiants Augustins, Charnels, non Carmes,

(1) Cuculla rosaria, detonsi crines, barbæ, vela vestalium, nodos; funes, zonæ scorteæ, calcei lignei... (Pasquillus, *Ecstaticus*, p. 39.)

Démonicains, eh point ! Dominicains, Fraudiscains, je prononce mal Franciscains ; les Servites, les Benebibites, les Caprutiens et six cents ordres tout aussi respectables.

MARFORIO.

C'est beaucoup ; mais il en faut pour nous sauver et tirer les âmes du Purgatoire.

PASQUIN.

A cette besogne, en effet, ils s'entendent au mieux, comme on l'a vu à Orléans.

MARFORIO.

Que s'est-il passé ? conte-moi cela.

PASQUIN.

A Orléans, qui est une ville de France, mourut, il y a quelques années, la femme du lieutenant-criminel. Quoique fort riche, la dame avait voulu être enterrée sans pompe et sans messes ; on l'ensevelit comme elle le demandait en son testament, dans le caveau des Franciscains. A peine son corps fut-il déposé dans les caveaux des bons Pères, que des bruits effrayants se firent dans l'Église. Toute la ville y accourut et s'en émerveilla. On avertit l'époux de la morte, qui s'y rendit aussitôt et y trouva l'exorciste. Celui-ci, armé du Missel et de l'asper-

soir, conjure l'esprit malin et lui demande s'il vient des cieux. — Profond silence. — Es-tu de l'enfer ? ajouta-t-il avec un frémissement d'effroi. — Les voûtes restèrent muettes. — Donc, reprit l'exorciste, tu habites le Purgatoire ?... — L'esprit, à ces mots, frappa un grand coup sur le mur. L'exorciste déroula successivement la liste des morts enterrés dans l'église et rien ne bougea ; mais quand il en fut à la femme du lieutenant-criminel, l'esprit frappa deux fois violemment.

Le mari de la morte était un homme sage et fin. Après avoir tout observé, il compose son visage, exprime tout haut sa surprise, sa douleur et ses regrets, et ajoute que pour délivrer cette âme qui lui est si chère, il veut faire dire cent messes et donner un festin magnifique aux moines. Le lendemain, en effet, les cierges s'allument, d'innombrables messes sont expédiées en enfer, les chantres hurlent leur latin, l'église est remplie de parfums et d'encens, et le caveau inondé d'eau bénite. Puis, les moines se hâtent d'aller dîner chez le lieutenant-criminel. Tandis qu'ils se gorgeaient de mets délicieux et de vins, le magistrat avait envoyé ses limiers explorer les caveaux. Les archers y découvrirent sur-le-champ les trois esprits frappeurs.

MARFORIO.

Et ils osèrent les saisir ?...

PASQUIN.

Bien mieux, ils les menèrent au festin, et tu peux te figurer la confusion des moines en voyant leur fourbe découverte par la capture des novices qui avaient joué les rôles de diables. Mais revenons à nos moutons. Après les moines et les capucins qui pullulent comme les sauterelles, je vis le troupeau des béguines.

MARFORIO.

Comment, il n'y en a qu'un ?

PASQUIN.

Per Bacco ! qui les compterait?... Célestines, Vestalines, Clairines, Martyrines, Brigitines, Barbarines, Lucianes, Mariannes, Marthanes, Franciscaines, Dominicaines, Carmélites, Servites, Augustines, Bénédictines, j'en ai l'oreille pleine encore de ces béguines.

MARFORIO.

Et que faisait-là tout ce sexe?...

PASQUIN.

Il se glorifiait d'avoir méprisé le mariage !

MARFORIO.

As-tu vu Judith, Anne et Sarepta, parmi elles !...

PASQUIN.

Non; il paraît qu'elles sont dans un autre ciel.

MARFORIO.

Puisque la nuit est longue, dis-moi ce qu'il y avait ensuite.

PASQUIN.

Une nuée de confesseurs de toute espèce et de toute figure, portant, les uns trois couronnes, d'autres à peine tonsurés, quelques-uns coiffés de mitres, une partie d'entre eux de tiares. Il y en avait là d'entièrement rasés, plusieurs qui ne l'étaient qu'à demi, quelques-uns ressemblant aux castrats du Saint-Père. Ils étaient vêtus de rouge, de vert, de bleu, de jaune, de blanc, de gris, de noir, et formaient, tu peux bien m'en croire, un innombrable bataillon !

MARFORIO.

Et que faisait-là tout ce monde ?...

PASQUIN.

Je ne sais pas au juste; mais ils paraissaient grandement affairés !

MARFORIO.

Et pourquoi les appelle-t-on confesseurs?

PASQUIN.

Parce qu'ils ont passé leur vie à entendre la confession d'autrui.

MARFORIO.

Tu ris, Pasquin ?

PASQUIN.

Il est vrai ; mais ne peut-on pas dire la vérité en riant.

MARFORIO.

Je croyais qu'on n'appelait confesseurs que ceux qui moururent en confessant la foi du Christ ?

PASQUIN.

Que parles-tu du Christ ? Il s'agit bien de lui, vraiment. C'est la foi absolue dans la toute-puissance du Pape qu'il faut confesser aujourd'hui pour être sauvé. L'Église, mon ami, ne connaît pas d'autre symbole.

MARFORIO.

Bone Deus ! Que me dis-tu ?... et quelle était l'occupation de ces grands docteurs ?

PASQUIN.

Ils travaillaient à peupler le ciel à l'aide du vieux

et du nouveau Testament. Je vis parmi eux saint Grégoire et d'autres Papes fort occupés à transporter dans quatorze besaces les dîmes de l'ancien Testament dans le nouveau, et puis les mitres, les fioles, les cierges, l'encens, les oblations et les sacrifices des Lévites (1).

MARFORIO.

Y mettaient-ils aussi leurs femmes?

PASQUIN.

Non, leurs concubines seulement. Ils prétendent que la loi nouvelle ne permet pas le mariage aux prêtres.

MARFORIO.

Comment! il ne leur permet pas le mariage et il leur permet le concubinage et la pédérastie?...

PASQUIN.

Je le pense.

MARFORIO.

A ton aise; pour moi j'ai grand'peine à me persuader que cette voie soit celle du salut.

(1) Omnes satagebant ut ex utroque Testamento eorum cœlum impleretur. (Pasquillus, p. 98.)

PASQUIN.

Il se pourrait bien, en effet, qu'au jour du jugement, Dieu nous interrogeât sur ses commandements et oubliât de nous demander si nous avons entendu souvent la messe? si nous savons les oraisons de sainte Brigitte? si nous avons bien observé la règle de saint François?

MARFORIO.

Et tu ne me dis rien des apôtres. Les as-tu vus?

PASQUIN.

Non! il n'y en a pas un seul dans le ciel des Papes.

MARFORIO.

Et qui tient leur place?

PASQUIN.

Les cardinaux.

MARFORIO.

Cela se fait ainsi à Rome; mais je croyais que dans le ciel il en était tout autrement.

PASQUIN.

Non, par malheur : dans celui-là du moins. J'y cherchais les Évangélistes, et, au lieu des quatre

historiens de Jésus, sais-tu ce que je rencontrai, une multitude innombrable de docteurs et de rédacteurs de décrets, de décrétales et de bulles toutes établissant la suprématie et l'infaillibilité des Papes.

MARFORIO.

Etaient-ils seuls?

PASQUIN.

Il y avait tout proche une autre foule mêlée et en désordre, dans les rangs de laquelle, à côté des chanoines, des chapelains, des archidiacres, des archiprêtres, des prêtres et des chantres, tu aurais vu plus de six cents autres ministres des autels portant chacun un nom différent.

MARFORIO.

Et que faisaient-ils tous ensemble?...

PASQUIN.

Ils s'entretenaient vivement du temporel.

MARFORIO.

Découvris-tu saint Dominique?

PASQUIN.

Il n'était pas difficile de le reconnaître à la voix. « Imitez-moi, criait-il à pleins poumons : brûlez

les hérétiques; recommencez les tueries de Toulouse ! »

MARFORIO.

Et puis, Pasquin?

PASQUIN.

Et puis, quand j'eus vu tout cela et beaucoup d'autres choses qu'il est assez prudent de taire, je remerciai l'Ange mon guide et le priai de me ramener ici-bas. Il voulait me montrer l'enfer, mais je pensai qu'il suffisait d'avoir visité le ciel des Papes.

XVIII

PAUL IV

Cardinal Carafa, Napolitain, élu en 1555.

ÉPIGRAMMES.

Ci-gît Carafa, qui fut en horreur à Dieu et aux hommes (1) ; que le Styx engloutisse son âme et la terre son infecte dépouille. Il était jaloux de notre repos et blessé des prières qu'on adressait au ciel. Son impiété perdit le clergé et le peuple. Allié secret de nos ennemis, Judas avec ses amis mêmes, pour

(1) Il avait rajeuni, dans l'ardeur de son zèle, le vieux pouvoir de l'Inquisition, qu'il appelait l'*antidote* de l'hérésie, et l'avait rendu si violent, que lorsque la mort l'emporta, en 1559, le peuple soulevé brisa les portes des prisons où languissaient quatre cents victimes, saccagea le palais des inquisiteurs, brûla leurs informations, et renversant la statue du Pape au Capitole en traîna la tête dans toutes les rues. On eut toutes les peines du monde à sauver le cadavre de sa fureur; il empêcha même longtemps les marchands de crier dans les rues : *bicchieri e caraffe* (verres et carafes). (*Mille ans de guerre entre Rome et les Papes*, p. 91)

peindre ses autres qualités, un seul mot suffit : il fut Pape.

Hic Carapha jacet superis invisus et imis :
Styx animam, tellus putre cadaver habet.
Invidit pacem terris, et vota precesque.
Impius et clerum perdidit et populum.
Hostibus infensis supplex, infidus amicis.
Scire cupis paucis cætera? Papa fuit.

XIX

PIE V

Cardinal Ghislieri, de Tortona, élu en 1566.

DISTIQUE AFFICHÉ SUR LES LIEUX DU VATICAN.

Le Pape Pie V, ému des douleurs qu'un lourd fardeau impose à nos entrailles, érigea ces lieux d'aisance, noble monument (1) !

Papa Pius Quintus, ventres miseratus onustus,
Hocce cacatoium nobile fecit opus.

(1) Ce n'est probablement pas à cause de cette œuvre miséricordieuse que Pie V fut canonisé. Quant à *Nicolo Franco,* l'auteur des vers, on le pendit. L'année même de l'élection du Pape on pendit et l'on brûla également un autre poëte latin, *Aonius Palearius,* accusé d'irrévérence envers la sainte Inquisition, et, chose bien plus grave, d'avoir retranché le T, c'est-à-dire la croix, de son prénom, AnTonius !

XX

SIXTE-QUINT

Cardinal Perretti, de la Marche d'Ancône, élu en 1585.

PASQUIN, MARFORIO.

MARFORIO.

Que veux-tu faire, Pasquin, de cette assiette si bien pleine?

PASQUIN.

Porte ces curedents aux *monsignori* Alessandrino, Medici et Rusticucci, car ils en ont besoin (1).

(1) C'étaient trois chefs de parti qui avaient fait son élection, croyant que l'*âne de la Marche* ne porterait que leur fortune. Sixte les invita le soir même à souper, mais pour leur déclarer formellement qu'il entendait garder tout le pouvoir. « Que les jugements de Dieu sont profonds, leur dit-il en se mettant à table : Jésus-Christ n'a laissé sur la terre qu'un seul vicaire et un seul chef; à lui seul il a confié le soin de son troupeau, et tous ceux qui l'entourent ne sont que ses inférieurs ou ses ministres. » Les cardinaux se retirèrent

MARFORIO.

Che si ha da fare, Pasquino, di quel tuo tondo così pieno?

PASQUIN.

Porto questi curadenti alli signori Alessandrino, Medici e Rusticucci perchè n'hanno bisogno.

—

MARFORIO, à Pasquin, couvert d'une chemise sale.

Comme tu te négliges, Pasquin; quelle chemise sale! tu es noir comme un charbonnier!

PASQUIN.

C'est depuis que ma blanchisseuse est devenue princesse (1).

cruellement désappointés, et le lendemain, le railleur par excellence les consolait avec cette épigramme. (Voir notre *Histoire de Rome moderne*, p. 337.)

(1) « Or, pour finir ces derniers propos contre ces violateurs de foy, je m'en vay rapporter une *action admirable* du Pape Sixte, le plus redouté Pape pour la justice en toute l'Italie; duquel et de sa sœur ayant esté fait un pasquin, sur ce que ledit Pasquin, vêtu d'une chemise fort sale, se plaignoit qu'elle n'estoit point blanche et que sa lavandière l'avoit quitté pour se faire duchesse. Il disoit cela parce qu'il n'y avoit pas longtemps que la sœur du Pape avoit esté lavan-

PASQUIN, tenant une rave brisée.

Qu'on me coupe la tête comme à cette rave si jamais moine devient pape.

Che si spazzi il capo mio siccome rapa
Si in tempo frate divienne Papa.

dière, comme de vrai il avoit raison de l'anoblir. Le Pape en fut s en colère, qu'il fit faire un ban que quiconque sauroit l'auteur de ce pasquin ou l'auroit fait lui-même, en le lui révélant, qu'il lui donneroit la vie sauve et dix mille écus. L'auteur fut si impudent et si désireux du gain, que luy-mesme se vint accuser à Sa Sainteté et luy alla dire franchement qu'il l'avoit fait et demander son salaire promis par le ban. Le Pape le regardant, luy dit :

« *C'est raison. Ce que je t'ay promis je te le tiendray; et pour ma vie je « ne voudrais pas le fausser ma foy. Par quoy je te donne la vie; et viste, « qu'on luy donne dix mille escus : mais aussi ce que je ne t'ay pas pro- « mis, je te le tiendray, qui est qu'on te coupe le poing et la main qui a « si mal escrit, afin qu'il te ressouvienne de n'escrire jamais plus de pa- « roles si scandaleuses.* »

« Plusieurs grands personnages, ajoute Brantôme (t. VI, *Hommes illustres étrangers*), n'eussent pas si estroitement, en un tel fait si scandaleux et injurieux, gardé leur parole, et pour ce *il faut louer ce grand Pape.* »

—

LE MÊME ET MARFORIO

MARFORIO.

Combien valent les évêchés aujourd'hui? Pasquin.

PASQUIN.

Un jules la pièce (1).

(1) Allusion à une aventure de Sixte-Quint avec un cordonnier de Macerata, auquel il devait un jules (vingt-cinq centimes), et qu'il paya, lorsqu'il fut Pape, en donnant un évêché à son fils pour les intérêts. (Voir *Rome moderne,* p. 338.)

XXI

CLÉMENT VIII

Cardinal Aldobrandini, de Florence, élu en 1592.

MARFORIO, à Pasquin.

Ah! que je suis content de te retrouver, cher ami! On te disait déjà en pièces et noyé dans le Tibre (1).

PASQUIN.

Ils m'avaient brouillé en effet avec l'inquisition. Je comparus devant les cardinaux. Juge comme ils

(1) En 1592, Pasquin fut en effet condamné par une commission de cardinaux à être brisé, en expiation de ses méfaits, et jeté dans le Tibre. Heureusement pour le seul organe de l'opposition romaine, avant d'exécuter la sentence, les neveux de Clément consultèrent le Tasse. « Laissez Pasquin sur son piédestal, répondit le poëte, car si vous le jetiez au fleuve, il naîtrait de sa poussière des milliers de grenouilles qui nous étourdiraient jour et nuit de leurs coassements.» « Non, di grazia, Signore, perciòche dalle polveri nella ripa del fiume « nasceranno infinite rane che gracchieranno la notte e' di. » (Giovanni-Batista Manso, *Vita di Torquato Tasso*, p. 141.)

me condamnèrent! Sans un second Torquatus, la bouche de Rome était fermée par la main des barbares. Par bonheur, la raison désarma la haine, et la satire doit la vie à la poésie.

ÉVANGILE DE PASQUIN

JADIS ROMAIN AUJOURD'HUI PÈLERIN

LAUDE A TOI ET A TON COMPAGNON

SUITE DU FAUX ÉVANGILE SELON LE COFFRE DE L'OR ET DE L'ARGENT
GLOIRE A L'ARGENT ET A L'OR (1).

En ce temps-là, le Pape avide, dit à ses carpinaux (2) :

Lorsque le fils de l'homme viendra au siége de notre majesté, que le portier lui dise :

Ami, que viens-tu faire? et s'il continue à frapper

(1) Evangelium Pasquilli olim Romani jam peregrini. Dolus vobiscum et comiti tuo. Frequentia falsi evangelii secundum archam aurei et argenti. Gloria tibi, auro et argento.

(2) De *carpere*, prendre.

sans payer, liez lui les pieds et les mains et précipitez-le dans les ténèbres extérieures (1).

Or les cardinaux répondirent :

Maître, que faut-il faire pour nous enrichir?

Et il leur dit : Il est écrit dans la loi : Aimez l'or et l'argent de tout votre cœur et de toute votre âme et la monnaie comme vous-mêmes.

Faites cela pour vivre. Ceci est mon commandement. Agissez comme vous me voyez agir.

Alors il se présenta au palais un prêtre pauvre et juste, qui était opprimé par son évêque, et il ne pouvait parvenir jusqu'au Pape parce qu'il était très-misérable.

Et les gardes de la porte se mirent à le frapper en disant :

Retire-toi, Satanas, ne sais-tu pas que tu es pauvre et que les pauvres ne peuvent-être admis auprès du Pape, notre Dieu !

Et le pauvre criait :

Ayez pitié de moi, ayez pitié, gardes du Pape, car la main de la misère m'a rudement touché !

Mais ils lui répondirent :

Maudit sois-tu avec ta pauvreté, tu n'entreras ici qu'en donnant une pièce neuve.

Le pauvre alla vendre tout ce qu'il possédait et

(1) In illo tempore dixit Papa rapax carpinalibus suis : Cum venerit Filius hominis ad sedem majestatis nostræ, dicat hostiarius illi ; Amice, ad quid venisti ?

revint en compter le prix aux gardes de la porte.

Mais ceux ci lui dirent alors : Que serait-ce pour tant de monde.

Et ils le chassèrent de nouveau.

Peu de temps après se présenta un évêque simoniaque, sale, mal vêtu, mal peigné, qui avait versé le sang de ses ouailles dans une sédition, mais qu'on savait très-riche.

Et tous les carpinaux exclamèrent à sa vue : Béni soit celui qui vient au nom de l'or et de l'argent !

Alors l'évêque, ouvrant ses coffres, distribua aux gardes d'abord, et puis aux carpinaux et aux chanceliers des présents et des vêtements précieux valant dix talents.

Et apprenant ces choses, le Pape, qui était au lit très-malade, se réjouit, et se tournant vers les carpinaux, il leur dit :

En vérité, je vous le dis, je n'ai pas trouvé un homme plus juste en Israël ni dans toute la Judée.

L'évêque cependant, franchit la première et la seconde portes, et étant venu au lit du Pape, il le couvrit d'argent et d'or, et le malade se trouva aussitôt guéri.

Et se levant en rendant gloire à l'argent et à l'or, il baisa l'évêque et lui dit :

Tu es venu bien à propos.

Et les carpinaux s'écrièrent tous d'une voix, cet homme est véritablement juste.

Et le Pape s'étant assis sur son tribunal, dans le lieu qui est appelé *Phialargaritha* ou de l'avarice, disait aux carpinaux :

Heureux ceux qui donnent et qui sont riches, car la cour de Rome leur appartient.

Quant au pauvre, qu'on lui prenne ce qui lui reste. Qu'il soit couvert de confusion et en abomination à nos yeux comme les païens et les publicains. Qu'on lui attache une meule au cou et qu'on le jette de suite dans les abîmes de la mer.

Prenez bien garde de vous laisser séduire à l'avenir,

Quiconque se présente avec de l'argent doit être introduit et obtenir ce qu'il demande.

Pour celui qui vient les mains vides, qu'il soit excommunié.

Or les carpinaux répondirent : Nous garderons ce commandement de tout notre cœur.

Alors le Pape ravi s'écria :

En vérité, en vérité, je vous le dis : jamais il n'y a eu à Jérusalem une foi aussi grande que la vôtre.

Faites cela en mémoire de l'or. Je vous laisse un bon exemple, faites ce que j'ai fait, et enrichissez-vous (1) !

Gloire à toi, or et argent (2) !

(1) Exemplum enim relinquo vobis ut quem admodum ego facio sic et vos faciatis et rapiatis.

(2) Gloria tibi, auro et argento !

XXII

URBAIN VIII

Cardinal Barberino, Florentin, élu en 1623.

PASQUIN A UN PAUVRE QUI LUI DEMANDAIT L'AUMONE

Hélas ! je n'ai pas un *quattrino* (1),
Tout mon bien est chez Barberino !

Ohimè ! io non ho quattrino
Tutto l' mio è da Barberino.

—

Ce que n'osèrent les Barbares, les Barberini l'ont fait.

(1) Centime.

Quod non fecerunt Barbari,
Fecerunt Barberini (1).

—

Le cardinal Antoine est l'homme
Qui vit comme un démon à Rome.

(1) Allusion à l'enlèvement des poutres de bronze du Panthéon.

XXIII

INNOCENT X

Cardinal Pamphili, Romain, élu en 1644.

PASQUIN.

Gardez-vous bien de songer à Pamphile,
Que tous, s'il est pape, il ne vous exile.

—

J'entends dire à toutes les bouches :
Pamphile chassera les mouches (1).

(1) Allusion aux abeilles qui étaient dans les armes des Barberini. Ces vers sont du traducteur français de Gregorio Leti.

—

Un de ces jours les papes introduiront le népotisme à coups de dés, et gouverneront sainte Eglise par le sort (1).

(1) Une famille à Rome, dont il y avait eu un saint nouvellement béatifié, ayant donné quelque mécontentement à Urbain VIII : *Questa gente,* dit le Pape, *è molto ingrata io ho beatificato uno di loro parenti che non lo meritava.* « Ces gens-là sont étrangement ingrats ; j'ai canonisé un de leurs parents qui ne le méritait pas. »

XXIV

ALEXANDRE VII [1]

Cardinal Chigi, de Sienne, élu en 1655.

PASQUIN PROFESSEUR DE BLASON.

MARFORIO.

Dis-moi, Pasquin, toi qui sais tout, que signifient la montagne, l'arbre et l'étoile qu'on voit dans l'écusson des Chigi?

(1) La pasquinade suivante résume très spirituellement son règne et son pontificat. On avait mis l'inscription suivante sur l'arc de triomphe dressé devant l'église della Pace, que le Pape allait consacrer :

Orietur in diebus nostris justitia et abundantia pacis.

La main invisible de Pasquin ajouta furtivement un *M*, et lorsque ses flatteurs lui montrèrent l'inscription, Alexandre VII y lut, au lieu de leurs éloges :

Morietur in diebus nostris justitia et abundantia pacis.

« Nous verrons mourir de nos jours la justice et l'abondance que procure la paix.

PASQUIN.

La montagne est le Calvaire, où Rome souffre sa passion et sur laquelle on se partage ses biens et ses dépouilles.

L'arbre n'est pas, à la vérité, la croix du Christ, mais celle du mauvais larron, sur lequel le népotisme d'Alèxandre a cloué le peuple romain.

Et l'étoile est une comète présageant la ruine de la ville, qui fut toujours sous les Alexandre mise à sac par les ennemis.

—

LORS DE SES QUERELLES AVEC LOUIS XIV.

MARFORIO.

Si les Français viennent à Rome, que ferons-nous? que ferons-nous?

PASQUIN.

Des congrégations ! des congrégations !

MARFORIO.

Gli Francesi si vengono, che faremo? che faremo?

PASQUIN.

Congregationi! congregationi!

—

LES RISÉES DE PASQUIN AVEC L'ABBÉ LOUIS

SUR LA QUERELLE DES BOURBONS ET DES CHIGI.

PASQUIN.

Et tu ne veux pas que je rie, cher abbé? Qui se pourrait tenir de rire voyant que l'on prépare le palais des Barberini pour la venue de Créqui?...

L'ABBÉ.

Je ne sais pas ce qui te peut obliger à rire, cher Pasquin, puisqu'on voit retourner Créqui glorieux à Rome ayant obtenu de son roi ce qu'il pouvait désirer?...

PASQUIN.

L'autorité, mon cher abbé, ressemble à une paire de souliers neufs, lesquels, après avoir été portés seulement au travers d'une rue, ne se peuvent plus

dire tels. Nosseigneurs ont bien vu que Louis sait bien mieux faire le capitan en comédie que représenter Mars en campagne. Ils ont remarqué, en outre, que ses grandes rodomontades sont finalement allées en fumée; de sorte que, connaissant à cette heure le terrain, ils y planteront l'herbe qui leur plaira le plus.

L'ABBÉ.

Louis, dans cette rencontre, a fait voir sa modération.

PASQUIN.

Bon ! qu'il attende seulement que la maison d'Autriche se remette et se voie en état de faire tête.

L'ABBÉ.

Elle n'est guère à craindre maintenant.

PASQUIN.

Dans la maison d'Autriche on voit souvent des miracles, et quand on la croit abattue, c'est alors qu'elle se redresse comme une palme.

L'ABBÉ.

A te dire la vérité, je reconnais bien que les Français n'ont pas eu envie de guerre.

PASQUIN.

Nos prêtres subtils l'ont bien vu, et pour cela ils ont gagné temps pour parer cette botte. Le prudent Mario s'apercevant que Louis ne faisait que railler, mit bas les armes, à son grand avantage, dans la saison où nous étions, et alla se récréer tranquillement à Castel Gandolfo, alors votre roi fit la paix.

L'ABBÉ.

On commença par désavouer l'attentat détestable des Corses en beau style.

PASQUIN.

Que te vienne le mal foiré !

L'ABBÉ.

Il me semble que l'attentat des Corses ayant été la cause des troubles, il était juste qu'on en fît la base du traité.

PASQUIN.

La faute, lourdaud ! de qui fut-elle ? du bras ou de la tête?...

L'ABBÉ.

Je l'ignore.

PASQUIN.

Lis alors la lettre de Louis à la reine de Suède, où il lui dit tenir de bonne part que don Mario et le cardinal impérial étaient les instigateurs de cet affront.

L'ABBÉ.

Il eût été plus noble, en effet, de punir la tête que la main.

PASQUIN.

C'est ce qu'on fait aussi, et d'une manière très digne. Le cardinal, qui est allé demander pardon, sera défrayé par le roi de toute dépense.

L'ABBÉ.

Ce sera une des mortifications que ressentira la maison Chigi des injures faites à ce grand roi.

PASQUIN.

D'autant que le cardinal qui, dans le principe, devait d'abord faire des excuses de la part du Pape et demander ensuite pardon pour soi et sa maison, n'est plus tenu qu'à prononcer un compliment ridicule.

L'ABBÉ.

Patience, mon cher! et confesse que nos prêtres

n'ont pas leurs pareils à savoir tourner le monde par artifice, et qu'ils sont les seuls auxquels il réussit de bien dire et de faire mal.

—

15 avril 1667.

Ne bouge pas, ô cloche,
Retiens bien ton battant
Et garde-toi de sonner,
Car le Pape guérit.
Ne bouge pas, ô cloche!

Il est vrai qu'il lutte
Contre la nature et la mort;
Mais celle-ci, toujours plus forte,
Redouble ses coups vigoureux,
Tandis que l'autre, par malheur,
Est bien loin à cette heure.
Ne bouge pas, ô cloche!

On se hâtait de déménager:
Pure folie, vraiment!
Que le facchino et la corbeille

S'en retournent; envoyez-leur
Vite une estafette ;
Car elle est plus puissante que l'art,
La main du souverain Pontife.
Ne bouge pas, ô cloche !

Stà cheta campana,
Tien fermo il battocco
Non dare alcun tocco
Che il Papa risana
Sta cheta campana.

E ver che combatte
Natura e la morte
Ma quella più forte,
S'avanza in vigore
E questa in dolore
Per hora è lontana
Stà chetta campana ?
Lo sgombro s'affretta.....

—

Le Pape est-il mort? Le Pape est vivant et sauvé. Que Dieu le conserve cent heures !

Le Pape, comme notre Seigneur, tient sa vie et sa mort dans sa main.

Pour tromper la chrétienté il est toujours moribond et ne meurt pas, lui qui d'abord avait envie de mourir dans le conclave du Vatican.

Jamais on ne vit homme plus faux ; car avec ses feintes et ses mensonges, il se qualifie saint et n'est qu'un misérable.

Le Christ mourut tout de bon, et ce fourbe, qui se dit son vicaire, surpasse le Christ ; car il meurt et ressuscite mille fois.

Il Papa è morto ? Il Papa è vivo e sano,
Che Dio ce lo mantenga per cent' hore ;
Il Papa come ch' è nostre Signore
Ha la sua vita e la sua morte in mano.
Per inganare il popolo Christiano,
Sempre stà moribondo e mai non more,
Se ben fin da principio egli ebbe humore
De morir nel conclavo Vaticano.
Huom più finto di lui già mai fu visto
Che con tante mutanze et inventioni
S'appella santo e poi riesce un tristo.
Christo mori una volta, e con finzioni
Questo vicario suo di più di Christo
Fa mille morti, e più resurrettioni.

MARFORIO.

Qu'a dit le souverain Pontife à ses derniers moments?

PASQUINO.

Beaucoup de choses de lui,
Un certain nombre de ses parents,
Du mal des princes,
Des infamies des cardinaux,
Peu de paroles de l'Église,
Et de Dieu, rien!

Che ha detto il Pontefice nelle sue hore estreme?

Maxima de se ipso,
Plurima de parentibus,
Prava de principibus,
Turpia de cardinalibus,
Pauca de Ecclesiâ,
De Deo nihil.

MADRIGAL SUR LA MORT D'ALEXANDRE VII.

Console-toi, Alexandre,
Si ton cruel destin, à coups de pierres
Te traîne aujourd'hui à la mort,
A la mort, dis-je, des voleurs et point à celle des héros.
C'est que tes pareils ont coutume,
Au bout de leur douce carrière,
De sortir de la vie par la force des pierres.

Consola ti, Alesandro,
Sè con le pietre la tua dura sorte
Ha ti conduce a morte.
Morte propria di ladri e non d'Eroi,
Soglion i pari tuoi
Da stato si giocondo
Solo à forza di pietre uscir dal mondo.

—

ÉPITAPHE D'ALEXANDRE VII.

Arrête, voyageur, et lis !
Une pierre, rejetée par ceux qui bâtissent,
Gît dans ce coin
Et couvre Alexandre,
Septième du nom,
Dernier en sagesse,
Premier en orgueil,
Très-grand par le Pontificat,
Très-excellent... pour ses neveux,
Très-amer au peuple,
Vrai fils de Jupiter
Et digne frère de Mercure.
Né à Sienne,
De la lune, et non sans cause,
Il se disait cousin ;
Car, émule en tout du grand Turc,
Pour mieux remplir sa main rapace,
Il se fit aussitôt musulman.
Appelé Fabius au baptême,
Il temporisa toujours pour le bien,
Et se garda surtout
De restituer.
Jeune, des jésuites,

Il fut le protégé.
Volant ensuite de ses propres ailes,
Grâce à la seule hypocrisie,
Il sut s'élever aux honneurs.
Après avoir exercé diverses légations,
Cardinal par Innocent
Créé,
D'une peau de brebis
Il se couvrit pour arriver
Au trône pontifical ;
Et là, de peur que le monde
Ne reposât à l'ombre du chêne
Qui ornait ses armoiries,
Il l'arracha de son blason
Et n'y voulut que les montagnes.
Demandant à genoux la paix aux rois,
Pour faire la guerre à ses sujets
Il rendit Marius (1) à Rome
Et la fit retomber en SCYLLA.
Imitateur de Pierre en une seule chose
Il renia le Christ à la face du monde
Lorsque les cris du coq (2)
Il entendit.
Afin de cacher sa honte et ses larmes,
Un neveu ridicule
Au très-chrétien il envoya.

(1) Son frère Mario.
(2) Allusion à sa querelle avec Louis XIV.

Le seul bien qu'il fit à Rome
Consista dans des démolitions.
Il accabla pour ainsi dire le peuple
Sous le faix des impôts,
Et Dieu lui-même
N'en fut point exempté !
Ses parents furent enrichis
Avec l'or arraché
Des sources saintes et pieuses ;
Aussi voulut-il être appelé
Très-pieux et très-saint.
Père commun des fidèles
Il ne dépensa pas un baïoque du sien,
Et ne se montra prodigue que de l'argent d'autrui.
Après avoir déshonoré le grand devoir
Il mourut enfin de la pierre.
Qu'il infecte ce sépulcre
Celui qui ne fut jamais en bonne odeur auprès du Christ.
Si tu veux voir son âme
Va-t'en
Où l'on n'est pas en paix (1).

(1) Iniquè tamen adulteratus
Ministerium.
Lapidibus mortuus
Qui bonus odor Christi non fuit
Hoc fætet in tumulo.
Ejus animam videre si cupis
Abi
Sed non in pace.

SONNET EN FORME D'ÉPITAPHE

SUR LE MÊME.

Celui qui gît dans cette tombe obscure
Naquit pauvre compagnon dans la ville de Sienne.
Le saint baptême lui donna le nom de Fabio,
Et la nature ceux d'impie et de scélérat.
Arrivé pauvre à la prélature
Il y mena la vie de monseigneur Harpagon.
On le fit Pape, et d'Alexandre le Grand
Le nom il prit, mais non la bravoure.
Que ne fit-il pas, que ne dit-il point sur le trône pontifical?
Il parlait comme un saint et agissait comme un méchant.
Aussi entré avec Pierre il sortit avec Pilate.
Il gagna tant d'âmes à l'enfer
Qu'on ne peut savoir s'il a été
Le vicaire du diable ou celui du Christ.

Quel che sen giace in questa tomba oscura
Già nacque in Siena povero compagno,
Gli die nome di Fabio il sacro bagno
E di empio e scelerato la natura.

Entrò con pochi soldi in prelatura
E vita fe dà monsignor Sparagno.
Fu fatto Papa ed' Alesandro magno
Si pose il nome si, non la bravura.
Che non fe, che non dice al trono alzato?...
Parlò sempre dà santo, opro dà tristo.
Entrò dà Pietro, et usci dà Pilato.
Fè di tante alme al negro regno acquisto
Che saper non si può s'egli sia stato
Del diavolo vicario, ò pur di Christo.

XXV

LE PROCÈS D'ALEXANDRE VII

Le 1er juin 1667, les conservateurs du Capitole, en grand costume, après avoir choisi Marforio pour secrétaire, Pasquin pour procureur-fiscal et Don Gregorio pour huissier, ouvrirent une enquête publique sur les faits et gestes du Pape défunt Alexandre VII.

Le premier qui se présenta fut le cardinal Pallavicino, auteur de l'Histoire du Concile de Trente ; il vantait son propre mérite en termes magnifiques et commençait à déchirer le Pape mort au sujet de son népotisme, quand Don Gregorio, indigné, l'interrompit, et d'une voix de crieur public :

« O statue vivante, argousin de pierre, dit-il, mauvais chrétien, disciple de Jésus de nom et de fait compagnon du diable, oses-tu venir insulter ici à la mémoire d'un bienfaiteur qui t'a retiré de la fange monacale pour t'élever au cardinalat !

— Assez ! s'écria Pasquin à ces paroles, nous sa-

vons tous à quoi nous en tenir sur ce chapitre, écoutons plutôt monsignor Ugolino. »

Celui-ci, la face noire de colère, les yeux étincelants et le front plissé, se mit à crier de toutes ses forces : « Hélas ! hélas ! qui a plus de motifs de se lamenter que moi, à qui Alexandre avait promis le chapeau et qui me vois sacrifié à ce mécréant de Celsi !

— Ah ! par exemple, dit alors Pasquin tout en colère, voilà qui est trop fort ! Veux-tu sortir d'ici, vil scélérat ; dans ton ambition effrénée, tu rêvais la pourpre, toi qui n'as pas plus de talent qu'un mulet. Est-ce donc pour avoir durant tant d'années entretenu des concubines ? pour avoir rempli non pas seulement Rome, mais tous les États du Saint-Siége de bâtards ? ou pour avoir avec tant de zèle pris et inoculé le mal français ? Il ne te suffisait donc pas de t'être saisi, au préjudice de ceux qui les méritaient et au grand scandale de Rome, des charges les plus fructueuses.

Le monsignor n'en demanda pas davantage et sortit tête basse. Voici qu'un jésuite le remplace aussitôt, soufflant, frappant du pied, reniflant et suant à force de crier et de se plaindre du cardinal Ravizza.

— Quel est donc ce Ravizza ? demanda Marforio.

— Le fils d'un maçon, devenu colporteur, marchand, valet de procureur, et puis enfin noble

d'Orvieto. Courtisan des plus déliés, il possède si bien l'art de faire son chemin, que si cet art était jamais perdu, on le retrouverait dans son cerveau. Pasquin se mettait en devoir de raconter ses actes odieux depuis qu'il est au service des Chigi, de dérouler la liste de ses complaisances honteuses pour le cardinal-patron et de ses marchés simoniaques. Il voulait rappeler les conseils qu'il avait donnés à Don Mario pour mieux dépouiller le peuple et mâter les prélats; mais le jésuite faisait tant de bruit, qu'il dut se borner à lire aux conservateurs le sonnet suivant, qu'une main inconnue avait glissé dans sa bourse :

La Fortune, en somme, est une grande sotte,
Hier elle vous vendait comme cardinal de poids,
Aujourd'hui elle vous menace d'un de ces coups de griffe
Qu'on ne donne bien qu'à la cour.
Cher Monseigneur, pour la race des Chigi
Vous avez commis mille scélératesses,
Et vous en voyez maintenant les fruits.
Elle vous abandonne et vous laisse sur le pavé.
Ainsi va le monde. On ne lutte pas contre le sort.
Si le droit prévalait un jour ici-bas,
On verrait les Chigi sans tête;
Tandis que paisible et sans remords
Vous serez toujours, à moins que le bourreau ne vous serre
L'illustre Monseigneur Ravizza (1).

(1) In somma la Fortuna è una gran pazza,
Hier vi spacciò per cardinal di pezza,

Ce sonnet plut beaucoup aux conservateurs, qui le trouvèrent conforme à la réputation du personnage. Ils en riaient encore entre eux, lorsqu'ils virent entrer un homme vêtu à l'allemande, mais tout déguenillé. Cet homme avait une cinquantaine d'années, était de Venise et se nommait Lorenzo. Chacun, surpris de cette apparition, se demandait ce qu'un tel personnage pouvait avoir à dire contre le Souverain-Pontife ; mais lui, pliant les genoux, se mit à parler en ces termes :

« Je suis, Pères conscrits, un pauvre et malheureux religieux de l'ordre des Crociferi ; enfermé malgré moi dans le cloître, j'y passai quinze années bien dures, luttant contre les tentations, et fus l'un de ceux à qui la bulle d'Alexandre, en abolissant l'ordre, rouvrit les portes du siècle. On m'avait assigné une rente annuelle de soixante écus, avec laquelle je pouvais vivre, si le changement d'état ne m'eût précipité tout à coup de la

Hoggi poi vi minaccia una capezza
Ch' è quanto d'alla corte si rampazza.
Monsignor mio voi per la Chigia razza
Havete fatto ogni sceleratezza
E pur vedete qui quanto vi apprezza
Vi lascia allo scoperto in sù la piazza.
Così va, contro il fato non si cozza.
E se un giorno il mondo si radrizza
Vedranvi i Chigi con la testa mozza.
In tanto voi senza pigliarvi stizza
Sarete sin che il boia non vi strezza
Monsignore illustrissimo Ravizza.

paix de la religion dans la liberté la plus effrénée.

« En quittant l'habit religieux, je pris d'abord celui de prêtre, conformément à la bulle du Pape, et allai m'établir dans le quartier de Sainte-Catherine, chez une dame qui louait des chambres garnies. Là venaient tous les jours des donzelles pour trafiquer de leur corps au bénéfice de la patronne, qui retirait cent pour cent de leur prostitution. La liberté dont je jouissais éveilla dans mon sein la luxure, et celle-ci me jeta dans les bras d'une Trévisane, qui m'accepta faute de mieux. Nous vivions ensemble, comme mari et femme, dans la plus crapuleuse débauche. Les soixante écus, à ce train-là, furent bientôt mangés. Pour me procurer de l'argent, je m'arrachais tous les matins aux délices amoureuses; et, sans me confesser autrement qu'à ce démon qui tenait les clefs de ma conscience, j'allais célébrer la sainte messe. Tel était l'excès de ma frénésie et de ma jalousie, que je me faisais suivre jusqu'à l'autel par ma maîtresse, qui occupait bien plus ma pensée que le saint sacrifice.

« Oh! Dieu! que de pensées impies et que de sacriléges! pour rassasier l'avidité de cette femme. J'en vins à dire deux et trois messes par jour dans des quartiers différents; j'emportai le corporal pour lui servir de mouchoir; des nappes même de l'autel, nous nous faisions des chemises. J'allai jusqu'à voler un jour, dans la sacristie de San-Cassano, une

chape neuve, dans laquelle elle se tailla un jupon. Malheureusement, malgré mes vols, elle devint si exigeante qu'il me fut impossible de la satisfaire. Voyant alors que son amour s'était envolé avec mes présents et qu'elle se refroidissait à vue d'œil, je résolus de briser cette chaîne infâme et de me rendre à Rome. Dans ce séjour de sainteté, me disais-je, tu trouveras la paix de la conscience et l'oubli de tes débauches de Venise ; quelle illusion profonde ! Oh ! Dieu ! je tombais de fièvre en chaud mal, car la charité et l'aumône même sont inconnues à Rome, on n'y récompense que le mal et les actions illicites.

« Je me vis donc forcé de suivre les usages du pays et de me faire espion et maquereau (1). Mais j'avais beau conduire les adolescents dans les palais des Prélats et dans les couvents, comme on ne paie un amant qu'un demi-jules, ce qui est peu pour un si grand péché, ma fortune n'avançait guère, et je serais retombé dans ma misère de Venise, si je n'avais eu l'idée de m'adresser à la noblesse de campagne pour exercer mon industrie. Sous prétexte d'enseigner l'histoire romaine, je procurais à juste prix des filles et des petits garçons. Ce métier est si lucratif, que je m'y enrichis, prenant de toutes

(1) Per questo mi vidi obligato à seguir l'uso del paese, col far la spia a questo, ed à quello ed il Roffiano.
(*Il Sindicato di Alessandro VII*, p. 130.)

mains et avec une rapacité telle, que l'habit même que je porte est celui d'une de mes dupes, un Allemand dépouillé jusqu'à la chemise par moi et une courtisane de la rue del Popolo.

« Aussi tout cela me pèse sur la conscience, et je viens accuser Alexandre VII, qui, en me tirant de mon couvent, m'a ouvert le chemin de ces scélératesses. »

Quand il eut fini de parler, Pasquin le reprit sévèrement à cause de sa mauvaise vie, puis, en considération de son repentir, il le renvoya consolé par la promesse d'une bonne place. Les conservateurs se disposaient à lever la séance pour aller déjeuner au moment où un gentilhomme entra tout botté et éperonné, et fit tant d'instances pour être entendu qu'à la requête de Marforio les magistrats du Capitole se rassirent.

C'était un ambassadeur de Sienne, qui dit d'une voix larmoyante :

« Je viens, très-illustres seigneurs, au nom de ma patrie, protester contre une accusation injuste. On lui attribue tous les maux qu'a soufferts le monde chrétien, parce qu'elle est la mère d'Alexandre ; mais la faute n'en est point à Sienne. Si elle l'a fait homme, c'est Rome qui a voulu le faire Pape et l'adorer comme vice-Dieu de la terre. Quel profit en a retiré la ville? Aucun. Il l'appauvrissait, au contraire, en appelant à Rome les contribuables du

grand-duc pour en faire des princes ; et cependant on nous accuse, on murmure partout contre nous, comme si nous étions les auteurs du mal. De grâce, seigneurs, rendez-nous justice et reconnaissez à la face de l'univers l'innocence de ma patrie.

— Seigneur ambassadeur, lui répondit Pasquin, nous n'avons que trop de sujets de plainte et de ressentiment contre elle. Sienne, qui ne produit que des fourbes et des hypocrites, nous envoie toute cette lie de sa population pour gouverner chez nous. Elle a péché en engendrant cette méchante race, et nous n'avons pas été moins coupables de l'adopter aveuglément. Donc, puisque la faute a été commune, commun aussi doit être le châtiment. Nous exposerons les raisons de Sienne ; mais ce tribunal aura grand soin de laisser un jugement en forme authentique pour qu'à l'avenir on ne se fie plus aux Siennois. Il sera en outre nécessaire que Sienne, pour se disculper, proteste publiquement et par écrit.

— C'est ce qu'elle vient de faire, reprit l'ambassadeur, en tendant à Pasquin la pièce suivante :

IL PIANTO (LAMENTATION) DE SIENNE

SUR LA MORT D'ALEXANDRE VII.

Je déplore, mère infortunée,
Non pas la mort, mais la naissance d'un mien fils,
Mes yeux baignés de pleurs
Et mes traits voilés disent assez la grandeur de ma peine;
J'avoue que l'angoisse me brise
Et que mes forces sont éteintes.
J'ai vu sur le trône papal
Un Alexandre III, dont la main énergique
Dompta l'orgueil de Frédéric,
Et j'y vois un Alexandre VII
Qui s'endort dans une lâche paix,
Ne songe qu'à ramasser de l'or
Et à donner le six pour cent à Mario.
Son gouvernement insensé
Met en fureur le roi de France,
Et lui, pour aider sa démence,
Écrase le peuple d'impôts
Et implore dans sa détresse
Le secours même de l'enfer.
Voyez-le vendre les canonicats,
Dépouiller les autels,
Ruiner l'Église pour faire baiser
Aux dévots étrangers des croix en diamants
Et s'éloigner de plus en plus des traces de saint Pierre.
Ne respirant que vaine gloire,

Il exalte par dessus les nuées
L'orgueilleuse maison de Chigi,
Après avoir, le fourbe, juré aux cardinaux
De ne jamais recevoir ses parents.
N'avait-il pas aussi promis, par serment solennel,
De dépenser tous ses trésors pour Dieu :
Et quand ses coffres furent pleins,
Il oublia sa promesse et les enfouit
Dans les champs de La Riccia et de Campagnano.
D'une ignorance profonde
Et bon seulement à tenir une école de grammaire,
Il ose se vanter de connaître les lois
Et les décisions des docteurs.
Mais il n'est expert qu'en malice et injustice.
La luxure règne dans sa famille;
Rebuter les gens de bien
Et attirer les ruffiens et les gitons,
Voilà l'unique soin de ses ministres,
Voilà le premier souci de Ravizza,
Qui, au lieu d'être secrétaire de la consulte,
Devrait être secrétaire de la débauche.
Quant aux parents d'Alexandre,
Ils ne songent qu'à s'engraisser,
Et le plus affamé de tous
Est le cardinal-neveu, bien qu'il regorge d'or ;
Car, dans la crainte que cette vieille âme
Aille trop promptement au diable,
Il a mis tellement à sac, avec son père,
Le Siége apostolique,
Que le successeur d'Alexandre
Ne trouvera même pas les clefs de saint Pierre.
En somme, ce Pape commença bien,
Mais l'agneau se changea si vite en loup,

Que pour Albano il eût troqué
L'Évangile contre l'Alcoran.
Arrivé au Pontificat en tordant le cou,
Comme les hypocrites, il s'y comporta en athée
Et n'eut pas un zéro de foi.
Sur la fin de sa vie,
Pour faire croire qu'il pensait au ciel,
Tantôt il demandait un Bernardin
Tantôt un Jésuite;
Mais sitôt qu'il se sentait mieux
Il les envoyait dîner à leur couvent.
Personne ne peut dire, puisqu'on ne revient pas
de l'autre monde,
Si son âme est en haut ou en bas,
Mais il me paraît très-probable
Que le ciel n'en aura pas voulu plus que la terre (1).

Les conservateurs se levaient lorsque de la foule de personnes de tout sexe et de tout âge accourues pour avoir audience, il sortit deux pauvres prêtres plus maigres que des chiens et qui pleuraient comme des enfants. Le premier s'essuyait les yeux et se mouchait avec un pan de sa soutane criblée de tant de trous qu'on eût dit qu'elle avait servi de but pour tirer à l'arquebuse.

(1) Se l' alma in paradiso
Volata sia, ò pur la giù nel fondo,
Nessun ritorna al mondo,
Che ce ne possa dar sicuro avviso.
Mà s' il commun parer forsi non erra
Non l' hà voluto il ciel, nè men la terra.
(Pianto di Siena, per la *Morte di Alessandro settimo.*)

Mais ce qu'il y eut de plus triste, c'est qu'en se levant il montra ses cuisses rongées de vermine ; car ses chausses étaient en lambeaux. L'autre avait un rabat cousu au pourpoint, afin d'éviter la peine d'en ôter les épingles, ce qui était un soin bien inutile, car il ne pouvait le faire blanchir faute d'argent, la graisse y faisait croûte et il était couvert d'un régiment de poux (1).

Marforio fut tellement ému à ce spectacle que les larmes lui vinrent aux yeux; mais Pasquin s'en apercevant :

« Eh quoi ! Marforio, dit-il, cela t'étonne. Ne sais-tu donc pas que ce sont les effets de la conduite des Papes d'aujourd'hui qui, pour enrichir leurs neveux, vident les troncs des âmes du purgatoire destinés à l'entretien des pauvres prêtres de Jésus-Christ? Les impôts qu'Alexandre a mis sur les bénéfices ecclésiastiques ont forcé la plupart des prêtres de Rome et des États de l'Église de se faire espions, maquereaux et d'exercer mille vils métiers pour vivre. Aussi ceux qui n'ont pas voulu se souiller de ces infamies sont contraints de mendier leur pain et de coucher sur la paille des écuries. *Ma che dico;* mais que dis-je? Si tu allais par les sacristies de Rome, tu serais surpris de voir la misère de ceux

(1) Nel di cui mezzo vi erano più di quatro nidi delle besticciole...
(*Il Sindicato di Alesandro VII.*)

qui font queue des demi-journées pour attendre l'heure de dire la messe et gagner un pauvre jules, et bien souvent après qu'ils ont attendu six ou sept heures, le sacristain vient qui en congédie les deux tiers en les remerciant pour ce jour-là, et les malheureux sont obligés de s'en retourner en blasphémant ciel et terre, parce qu'ils n'ont pas de pain pour mettre sous la dent. »

Après ces pauvres diables, qui pleuraient à fendre le cœur, le premier qui se présenta fut un Français. On le reconnut pour tel à ses habits et puis à sa façon d'agir; car il était entré librement, sans être annoncé.

« Il n'y a personne parmi vous, Messieurs, qui ne sache, dit-il, la forte inclination qui est comme naturelle et héréditaire aux rois très-chrétiens envers le Saint-Siége et envers les Papes; mais ils se sont *toujours montrés si ingrats pour leurs bienfaiteurs* (1), qu'après leur avoir donné tant de villes et provinces ils n'en ont pas même pu obtenir ce qui leur était légitimement dû. Sans vous parler de l'assassinat commis le 20 août 1662 dans la personne du duc de Créqui, ambassadeur extraordinaire, n'est-ce point un scandale qu'un grand monarque dont les ancêtres ont donné tant de pro-

(1) Questi ad ogni modo sempre ingrati si sono mostrati verso i loro benefattori... (*Il Sindicato*, etc.)

vinces au Saint-Siége ne puisse obtenir la restitution d'un village tel que Castro? N'est-ce pas une étrange chose qu'un Pape ait osé manquer de parole à Louis XIV dans une affaire si juste? »

— Ce n'est pas notre faute, dit Pasquin, si le roi n'est pas satisfait; et nous ne manquerons pas de faire notre devoir auprès du successeur d'Alexandre, afin qu'il traite avec plus d'honneur et de raison un roi qui, étant son ami, peut servir d'ornement au Saint-Siége et qui le pourrait détruire entièrement s'il devenait son ennemi (1).

Il serait vraiment trop long d'énumérer les mécontents qui comparurent encore pour déposer leurs plaintes. Les conservateurs auraient eu de la besogne pour quelques jours, mais les clameurs du peuple impatient les obligèrent à rendre la sentence. La grosse cloche du Capitole fut donc mise en branle, et la population entière étant accourue, les conservateurs montèrent sur leurs siéges et dirent à don Gregorio de lire de sa voix la plus éclatante le jugement suivant :

Après avoir mûrement et diligemment examiné les actes du pontificat d'Alexandre VII, les seigneurs conservateurs, désirant concilier leur devoir

(1) Un Rè che come amico potrà servire d'ornamento alla corte Romana, e come nemico di distruzione à Roma. (*Il Sindicato*, etc.)

de juges avec le respect dû aux morts, ont arrêté et arrêtent :

Premièrement, que tous les citoyens qui savent lire, et les lettrés surtout, auront chez eux un exemplaire de l'histoire romaine, afin de se rappeler les grands faits de nos pères, de bien se pénétrer de leur amour de la liberté et de se souvenir qu'ils chassèrent les Tarquins de leur ville ;

Secondement, qu'ils seront tenus de lire avec le même soin l'histoire primitive de l'Église, de noter le droit que possédait alors le peuple d'élire ses Papes, la part qu'il avait au gouvernement temporel et le devoir que lui impose son origine de ne pas dégénérer de ses aïeux ;

Troisièmement, qu'au lieu de fermer, comme par le passé, les yeux et les oreilles aux désordres des ecclésiastiques, on les surveille avec une juste rigueur, on les reprenne avec sagesse ;

Quatrièmement, que tout le monde se moque des bulles fabriquées pour avilir le peuple et soumettre les laïques aux prêtres ;

Cinquièmement, que le peuple soit uni par les liens d'une sainte fraternité, parce que ce n'est que sur ses discordes qu'on a fondé son esclavage ;

Sixièmement, que tout respect et toute obéissance soient rendus au Pape en tant que souverain spirituel ;

Enfin que le peuple se garde bien de payer des

soldats, si le Pape veut faire la guerre et s'avise de changer en glaive la croix pacifique de Jésus (1).

(1) Si guardino i popoli di pagar soldati in tempo che i Pontefici volessero far guerra e cambiar la croce in spada... (*Il Sindicato*, etc.)

XXVI

CLÉMENT IX

Cardinal Rospigliosi, de Pise, élu le 20 juin 1667.

ÉPIGRAMME.

PASQUIN.

Ce que tu as fait à Capharnaüm, fais-le aussi dans ton pays (1).

MARFORIO.

O Dieu ! que de mercenaires vivent dans l'abondance en la maison de mon père pendant que je meurs ici de faim (2).

(1) Quanta fecisti in Capharnaum fac et in patriâ tuâ.

(2) Quanti mercenarii in domo patris mei abbundant panibus, ego autem hic fame pereo.

Après la mort de Clément IX la voix publique désignait pour son successeur le cardinal Bona. Pasquin dit alors :

Papa Bona
Est oratio incongrua.

Le Père Daugières répondit par le jeu de mots suivant :

Grammaticæ leges plerumque Ecclesia spernit :
Fors erit ut liceat dicere Papa Bona.
Vana solecismi ne te conturbet imago
Esset Papa Bonus si Bona Papa foret.

XXVII

REQUÊTE DE SAINT PIERRE

A JÉSUS-CHRIST

Seigneur, quoique je sois exempt de ces faiblesses humaines que le corps des mortels est accoutumé de communiquer à l'esprit, et par conséquent libre des passions qui pourraient altérer la joie incompréhensible que je possède, en voyant les désordres qui arrivent journellement dans le monde, toutefois les intérêts de l'Église militante étant inséparables de ceux de la triomphante, je me sens poussé par un zèle ardent à extirper une infinité de vices qui apportent aujourd'hui grand scandale à l'Église romaine. J'ai grand sujet de me plaindre à votre sagesse infinie, laquelle, bien qu'elle sache et voie tout ce qui se passe au monde universel, ne dédaignera pas pourtant d'écouter les prières des justes

qui cherchent à l'en informer, et comme tous les pécheurs sont obligés de confesser leurs péchés aux prêtres pour les porter à la justice de votre tribunal, quoique vous les connaissiez mieux qu'eux-mêmes, je vous supplie qu'il me soit aussi permis de vous raconter les péchés des Papes, afin qu'en les représentant à votre justice l'on connaisse ma passion extrême pour le bien de l'Église. Mais ne pouvant pas vous exposer toutes leurs fautes, parce qu'elles sont sans nombre, je vous représenterai seulement les principaux points des plaintes que j'ai envie de faire contre ces Pontifes qui gouvernent, je veux dire qui dominent à présent l'Église d'une manière si différente des ordonnances divines que les fidèles de la meilleure partie de la chrétienté sont en doute de leur salut.

Peut-être, ô Souverain Rédempteur, que votre grande miséricorde ne veut pas montrer au Père céleste l'énormité des crimes des Papes et l'infinité des fautes qu'ils commettent dans la domination tyrannique de cette Église dont ils veulent être les chefs, les fondateurs et les destructeurs tout ensemble; car autrement je ne doute pas qu'ils seraient, il y a longtemps, exterminés du monde, ce qui me semblerait fort à propos, vu que beaucoup de royaumes se perdent par le caprice d'un Pape qui règne aujourd'hui et par les intérêts d'un autre qui

viendra demain. L'Angleterre nous en donne un malheureux témoignage. Ces clefs que vous m'avez confiées sont si différentes de celles des Papes d'à présent, que j'ai honte de les voir entre les mains des statues que l'on a élevées à ma mémoire ; c'est pourquoi vous me feriez grande grâce s'il vous plaisait d'envoyer un ange les en ôter et mettre une croix en leur place, parce que celle-ci ayant par la vertu de votre sang le pouvoir de chasser les démons de la terre, elle me servirait à chasser ces Papes qui, mettant leur conscience à part et s'oubliant de leur devoir, deviennent de vrais démons. Ces clefs ne me servirent jamais d'instruments à l'iniquité, aux fourbes, aux ivrogneries, aux fornications et à de semblables crimes (1). Je ne me souviens point d'en avoir jamais ouvert les portes du paradis aux meurtriers, aux adultères, aux sodomistes, aux blasphémateurs, aux superbes et à telle sorte de gens qui dépouillent l'Église et les autels de leurs trésors et de leurs meilleurs meubles pour se vêtir de pourpre. Avec ces clefs, qu'ils disent avoir reçues de mes mains (encore que je ne sache pas les avoir jamais données à aucun d'eux), ils exercent une autorité si grande qu'elle surpasse la tyrannie même, et ainsi les mortels intimidés par cette puis-

(1) Le chiavi nelle mie mani non servirono mai di stromento all' iniquità, alle furbarie, alle crapule, alle libidini...

sance usurpée adorent avec plus de révérence la personne des Papes que la Souveraineté éternelle de la Très-Sainte Trinité. Ils tyrannisent avec ces clefs les princes, mettent des impositions sur les peuples, introduisent la simonie dans les évêchés, fraient le chemin aux sodomies, commencent la guerre sans raison, rompent la paix mal à propos, troquent les vases sacrés avec les juifs, admettent les concubines au Vatican, autorisent les péchés des ecclésiastiques, persécutent les innocents, déclarent leurs neveux princes, ôtent le pain aux pauvres pour le donner aux riches, mettent les choses saintes avec les profanes, contraignent les fidèles à les adorer, et enfin ils mettent les trésors de l'Église au sac et au pillage. Dites-moi, ô Sauveur de mon âme, si vous avez jamais eu l'intention de donner les clefs de la domination de la terre aux Papes pour faire du spirituel le temporel, et mêler l'Église avec le monde, la sainteté avec l'iniquité, les choses sacrées avec les profanes, la charité avec l'avarice, les prêtres avec les marchands, les églises avec les halles, la parole de Dieu avec celle des hommes, le sanctuaire avec le mauvais lieu (*bordello*), et enfin le ciel avec la terre.

J'entendis fort bien ces paroles, *tout ce que tu lieras et délieras sur la terre sera lié et délié au ciel,* et ne voulus jamais en abuser comme font ces Papes qui, après qu'on leur a donné un doigt, en prennent

non-seulement la main, mais le bras entier, contraignant avec ce prétexte non-seulement les peuples de la chrétienté, mais encore les plus grands monarques du monde à rendre hommage à leur effrénée ambition, qu'ils masquent du respect qu'on doit aux choses spirituelles. Telle autorité, ou plutôt telle cupidité de commander usurpée par les Papes sans aucun fondement, n'apporte pas peu de préjudice au Ciel, en ôtant la révérence qu'on doit aux choses célestes, puisqu'il est très-véritable que ceux qui font profession de la religion romaine, au moins les simples et les idiots, ne craignent pas tant Jésus-Christ dans son paradis que les Papes dans Rome; car ils leur font accroire que personne n'y peut entrer qu'ils n'en aient ouvert la porte avec leurs clefs, en anéantissant ainsi la vertu de votre croix.

Toutes les fois que j'entends prêcher sur l'impeccabilité des Papes, et que je vois les théologiens en écrire avec si grande assurance pour avoir un chapeau de cardinal ou du moins un évêché, afin de pouvoir à leur aise traîner dans les rues une queue épiscopale en traînant les fidèles dans l'abîme de l'ignorance, j'en deviens si honteux que si la gloire que je possède me le permettait, je chercherais quelque endroit pour me si bien cacher que les Anges mêmes ne m'y pourraient trouver.

Mais quoi ! ne me fait-on pas un grand tort et

un grand affront en cela? Comment puis-je voir sans m'en affliger que les Papes de ces temps aient plus grande réputation de sainteté que moi? Je vous ai suivi nu-pieds par tant de montagnes, et je serais moins privilégié que ces Papes qui, étant couverts d'or et de pierreries, ne peuvent pas seulement monter jusqu'au marchepied de l'autel sans les pieds d'autrui (1)? Je me suis vu dans les chaînes, quoique innocent, par la haine que portaient les princes infidèles à la religion chrétienne, et je vois que les princes chrétiens, quoique innocents, sont enchaînés par la passion déréglée des Papes? Je vous ai renié lorsque je fus séduit par une chétive servante, quoique je fusse si proche de votre divine personne, et eux qui sont si éloignés de la vérité seront impeccables? Je n'ai trouvé personne qui ait voulu excuser mes fautes, et ils ont mille théologiens qui soutiennent avec effronterie leur inpeccabilité. Que diront les dévots et pieux chrétiens après avoir lu les saints Évangiles, où éclate partout la faiblesse de mon humanité, en voyant dans les livres des théologiens que les Papes ne sont pas sujets à pécher? Comment ne seront-ils pas scandalisés de Pierre et édifiés des Papes, s'ils croient que les Papes, qui sont successeurs de saint

(1) Che io che t'ho seguito sempre scalso per li alpestri paesi, debba esser meno privileggiato di quei Pontefici che cinti d'oro non sanno nè meno salir su gli altari che con gli altrui piedi.

Pierre, ne peuvent pas pécher, et que Pierre qui vous a succédé immédiatement soit pécheur ?

Je vous en demande justice, Seigneur, et je vous prie de ne pas laisser votre apôtre en si petite estime auprès des théologiens, et d'ôter de l'Église le nom de Pierre ou d'effacer ce mot d'infaillibilité du nom des Papes.

Comment pouvez-vous endurer de les voir continuellement pécher, et qu'on ose dire qu'ils sont impeccables? Comment pouvez-vous souffrir qu'ils usurpent avec si grande arrogance et scandale ce titre qui ne convient qu'à votre Divine Majesté, sans leur donner le châtiment qu'ils méritent? Qu'il me soit au moins permis d'avoir compassion de ces brebis innocentes du troupeau que vous m'avez recommandé si tendrement en me disant : *Pais mes brebis*. Et pourquoi me les recommander avec tant de soin, si elles devaient dans la suite des temps être écorchées par l'avidité de ces Papes qui ne sont pas des pasteurs, mais des bouchers; non pas des conducteurs, mais des dissipateurs ; non pas des gouverneurs, mais des tyrans, se souciant fort peu qu'elles soient dévorées des loups et des chiens de l'hérésie, pourvu qu'ils puissent gorger la cupidité de leurs neveux ?

Du temps que je gouvernais votre Église, les fidèles n'enviaient que la Croix, ils ne soupiraient que pour le Calvaire, s'estimant bien heureux de

pouvoir parvenir à la gloire céleste par le moyen de la pauvreté, des afflictions et des tourments, et ce qui les induisait à cela était qu'ils voyaient que vos chers apôtres et disciples les enduraient si patiemment; mais il en est tout au contraire à présent que les chrétiens n'ont autre désir que pour l'or et pour les pierreries qu'ils voient pendre sur les épaules des Papes, en s'imaginant que puisque ceux-là qui mènent une vie si différente de la pauvreté apostolique sont révérés comme saints, ils ne manqueront pas aussi d'être sauvés en menant une vie tout opposée à celle que menèrent autrefois les chrétiens de la primitive Église du temps des apôtres.

Les premiers chrétiens dans la religion naissante tâchaient de faire des bonnes œuvres, des pénitences, des jeûnes, des mortifications, et de souffrir la mort et le martyre, parce qu'ils voyaient leurs pasteurs ardents à répandre leur sang pour la foi et à mortifier la chair par l'abstinence, et que leurs ministres et prédicateurs ne prêchaient autre chose que les croix et les souffrances ; mais à cette heure que les Pontifes ont oublié la manière de vivre des apôtres, et qu'ils contraignent les prêtres et les curés à sacrifier l'argent des fidèles à l'avidité de leurs neveux, on ne recherche plus de croix ni de calvaire, mais seulement des trésors et des richesses pour acheter le paradis qu'ils vendent.

Je ne sais pas pourquoi, mon divin Maître, vous vous montrâtes si sévère contre moi lorsque je voulais châtier ces bourreaux qui osèrent mettre la main sur votre personne, en coupant l'oreille à ce Malchus, pour lui apprendre à porter respect au Sauveur du monde, et pourquoi vous laissez à présent impunis ces Pontifes qui tiennent de grandes armées sur pied, non pour venger le tort fait à l'Église qu'ils feignent de ne pas voir, mais celui qu'ils prétendent avoir été fait à leur famille, blessant ainsi les bons princes, au lieu de frapper les Malchus (1).

Deux choses pourtant me consolent des outrages que je viens de vous dire : l'une est que quand je n'avais point de biens et point d'or ni d'argent, je donnais aux malades la santé en aumône, et aujourd'hui les Papes ne veulent pas donner un seul denier aux pauvres, de peur que l'argent ne manque à leurs neveux ; en quoi l'on voit clairement que la vertu des miracles étant éteinte dans l'Église avec la mort des apôtres, ces Papes ne se peuvent vanter d'être mes successeurs comme ils prétendent. L'autre est que non-seulement moi, mais que toute l'Église triomphante est obligée de procéder contre les Papes, puisque tous les fidèles en général de-

(1) Troncando le membra non a Malchi scelerati, ma a' prencipi benemeriti.

mandent vengeance contre eux et contre leurs neveux, ne voulant pas reconnaître pour leur père celui qui les traite non pas comme ses enfants, mais comme ses vrais ennemis.

XXVIII

CLÉMENT X

Cardinal Altieri, Romain, élu en 1670.

ÉPIGRAMME.

PASQUIN.

Il est pour *benedicere* et *sanctificare*, et le cardinal-patron pour *regere* et *gubernare*.

—

CONFESSION DU RÉVÉREND PÈRE NICOLAS

CARME DÉCHAUSSÉ

AU SEIGNEUR PASQUIN (1).

Je confesse devant Dieu, qui est le Père de notre ordre, devant la bienheureuse Vierge, notre Mère, devant saint Élysée, qui porta le premier le manteau blanc, et devant toi, seigneur Pasquin, que je n'ai pas suffisamment rendu grâces à Dieu pour tous les biens dont il m'a pour ainsi dire accablé.

Il m'a donné, en effet, bien plus que les trente talents de l'Évangile. J'ai reçu de lui, d'abord, une sagesse supérieure à celle de Salomon, un esprit que n'ont pas les anges, et une si large face de révérend, que tout le monde devinerait que je suis moine, quand même je ne porterais pas le capuchon. Il m'a donné ensuite d'excellentes couleurs, surtout après dîner, couleurs utiles, car elles m'ont toujours empêché de rougir.

Il m'a donné tant de zèle pour la prédication de

(1) Confessio R. P. Nicolai Pasquillo facta et per eum posteà ob insignem illius imitandamque devotionem in litteras relata.

sa parole, que je monte en chaire plein de vin et de viandes, ne sachant parfois si je dors ou si je veille, d'où vient que le peuple sort souvent de l'église en disant :

Allons-nous en ! allons-nous en ! ce prédicateur est ivre (1) ! Aussi, comme tu vois, je pèche par excès de zèle.

Je confesse en même temps que je suis en cet état indulgent et doux contre ma nature, et si tolérant que l'autre jour en chaire j'ai approuvé la poésie.

Je confesse que je n'ai jamais assez remercié Dieu des excellents repas qu'on m'offre en ville tous les jours, ce qui me dispense de goûter à la cuisine du couvent. Dieu m'a fait deux grâces spéciales, l'une que j'ai manqué rarement d'être invité ou de sentir le bon plat qu'on voulait cacher (2) ; l'autre, que je peux prêcher sans préparation et plaire si vite, qu'à peine ai-je ouvert la bouche que je vois les auditeurs rire. Nul doute qu'ils ne soient en admiration devant l'Esprit saint qui parle par ma bouche (3).

(1) Ut populus exeat de templo dicens : Eamus, eamus, hic prædicator ebrius est.

(2) Un moine étant entré dans une maison au moment où l'on retirait du four un pâté, que la maîtresse s'empressa de cacher, refusait le pain et les oignons mis devant lui, en disant : *Opportet pati !* (Il faut souffrir !) Ne sachant pas le latin et croyant qu'il disait *opportas pastis,* c'est-à-dire en patois *apportez le pâté,* la maîtresse de la maison s'exécuta en maugréant et le lui fit servir.

(3) Nec dubito quin ob admirationem Sancti Spiritûs loquentis per os meum.

Que pourrai-je dire de plus? Mes écoliers, quand je monte dans la chaire de l'Université, applaudissent et me montrent au doigt. Je suis honoré de tous, appelé pasteur, maître et révérend Père. Je n'ai rien à payer ; je n'ai aucun souci que celui de mon ventre, aucun trouble d'esprit, car je ne crains ni Dieu ni diable. Dieu m'aime, c'est clair comme le jour. J'espère bientôt être évêque, et en reconnaissance de tous ces bienfaits de Dieu, je lis souvent le psaume *Laudate Dominum, omnes gentes*, que toutes les nations louent le Seigneur (1).

PASQUIN.

Tu m'as fait ta confession, moi je vais faire ton épitaphe :

Ci-gît, Immonde, poids inutile de la terre,
Il vécut dans la rage, qu'il ne trouve point de repos.

Hic jacet Ecmundus, telluris inutile pondus,
Dilexit rabiem, non habeat requiem.

(1) Pro tantis bonis Dei, sæpè lego psalmum laudate Dominum omnes gentes...

XXIX

VISION D'UN PÈRE CAPUCIN

LE CAPUCIN.

J'eus cette vision avant le jour.

PASQUIN, à part, se moquant.

Les Romains sont accoutumés à prendre les songes des moines pour des visions célestes (1).

LE CAPUCIN.

Il me semblait voir le Père éternel assis dans un trône majestueux, ayant entre ses mains trois dards qu'il tenait tout prêts à lancer sur le genre humain.

Mais ce qui m'épouvanta davantage fut de voir approcher un ange envoyé de son Fils unique, non pas pour demander pardon en faveur des pécheurs, mais pour demander justice contre les mauvais

(2) È gia proprieta de' Romani di credere i sogni de' frati per visioni divine.

gouverneurs de l'Église et la réformation des abus qui se commettent à Rome.

O Père céleste, dit-il, quoique votre très-cher Fils n'ignore pas que les mauvais actes des gouverneurs ou plutôt des tyrans de l'Église romaine vous sont très-bien connus, toutefois il m'a envoyé ici pour vous les rappeler, tant pour la confusion des Papes qu'en témoignage du zèle qu'il a pour la gloire de votre Souveraine Majesté, afin que les hommes sachent que quand ils dorment ensevelis dans les vices, le ciel veille et forge des flèches pour les en châtier; c'est pourquoi il désire que ces plaintes et le ressentiment qu'il en a soient manifestés à tout le monde. Il pourrait avec juste raison se repentir d'avoir racheté au prix de son précieux sang des hommes si iniques, à l'exemple de votre divine Majesté qui se repentit bientôt de les avoir créés et fut contrainte, à cause de leurs exécrables abominations, de les détruire tout à fait, ainsi l'on peut dire véritablement qu'ils sont indignes d'avoir été rachetés à si grand prix; cependant, quoi qu'ils se montrent tous les jours plus ingrats et que votre toute-puissance leur ait préparé de grands châtiments, il ne laisse pas d'avoir compassion de ceux qu'il a rachetés avec tant d'amour. Ce n'est pas son intention que le juste périsse pour le coupable; il veut seulement que les méchants soient châtiés pour assurer le repos des innocents. Il se

souvient fort bien de vous avoir prié autrefois sur le trône de sa croix de vouloir pardonner à ceux qui le crucifiaient, parce qu'ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient, et que celui qu'ils crucifiaient n'était pas leur ennemi, mais leur rédempteur ; mais il ne peut pas intercéder à présent pour ceux qui le crucifient mille et mille fois le jour, bien qu'ils le confessent des lèvres et le proclament hypocritement leur Père et leur rédempteur. Autrefois il vous demandait le divorce avec l'Église romaine, son épouse ; mais il vous prie maintenant de ne pas hâter l'exécution, de peur que le royaume céleste ne demeure désert, et que celui de l'enfer, qui est ennemi égal du ciel et de la terre, ne soit rempli. L'amertume de sa colère s'est radoucie par la ressouvenance de tant de patients martyrs, de tant de saints confesseurs et de tant d'innocentes vierges qui ont tâché de peupler le ciel par leur bon exemple, quoiqu'elle ait occasion de s'aigrir de nouveau en voyant que la plupart des mortels, et notamment les prélats, vivent comme s'il n'y avait ni ciel ni enfer (1).

Mais pour en venir aux Pontifes qui lui donnent le plus juste sujet de ressentiment, il supplie Votre Majesté d'avoir la patience de considérer un peu leurs actions en particulier, comme ils vont chargés

(1) Che scordati d'essere stati redenti vivono come se non vi fosse nè inferno nè cielo.

d'or, remplis de pierreries, ornés d'habits somptueux, adonnés à leurs plaisirs, et pleins de luxe et de vanité. Vos apôtres n'ont jamais été tels ni votre Église de leur temps. Les hérétiques se moquent des ressemblances qu'on établit entre le Christ et saint François stigmatisé ; mais que diront les catholiques de celle qu'il y a maintenant entre le crucifié et les Papes? On trouve quelque similitude entre lui et saint François, à cause de leur pauvreté, comme les hérétiques mêmes doivent l'avouer, mais entre lui et les Papes il n'y en a aucune qui les puisse rendre capables d'usurper l'autorité qu'ils prennent de porter le titre de Vice-Dieu sur terre.

Quand Jésus-Christ laissa baiser ses pieds, c'était par cette pauvre pécheresse qui, se sentant indigne de paraître en la présence de son Dieu qu'elle avait tant offensé, eût voulu se pouvoir enterrer sous les pieds des hommes, à cause de la honte et de la douleur qu'elle avait de ses péchés, et au contraire je puis dire que pour surpasser l'humilité de cette femme, il se résolut peu près de faire la même fonction envers ses disciples en leur lavant et baisant les pieds : et les Papes (j'ai horreur de le dire) ont introduit dans l'Église la cérémonie du baisement de leurs pieds comme une loi fondamentale, dans laquelle consiste le salut des fidèles, et c'est pour cela qu'ils les donnent journellement à baiser,

non pas aux pauvres (car ils ne les regardent qu'avec un œil de mépris), mais aux riches et aux plus grands princes et monarques de la terre, afin de faire voir l'autorité de leur prétendue domination sur eux, et qu'ils ne les estiment pas plus que la lie du peuple.

Faut-il donc, Père Éternel, que les pieds d'un Pape pécheur soient plus vénérés que le corps innocent de Jésus-Christ? Comment est-ce que votre Fils ne se fâcherait pas, et contre ces indignes Pontifes qui ambitionnent de tels honneurs, et contre ces peuples et ces princes aveuglés par le bandeau des fausses doctrines qui adorent avec plus de révérence un homme qu'un Dieu (1).

Qu'il plaise à votre divine Majesté de jeter les yeux vers l'autel sur lequel est exposé le très-Saint-Sacrement, et elle verra très-souvent les princes avec un seul genou sur quelques coussins de velours élevés sur des marchepieds dorés, qui sont quelquefois aussi hauts que l'autel même ; mais ces mêmes princes se prosternent la face en terre pour adorer les Pontifes qui les tyrannisent, montrant par là qu'ils les estiment plus que Dieu, et qu'ils se soucient peu du préjudice que reçoit la

(1) Come potrà non sdegnarsi il vostro figliuolo e contro quei Pontefici che ambiscono tali honori e contro quei popoli, anzi contro quei principi, quali acciocati da non so che falsa dottrina adorano un uômo, con riverenza maggiore di quella prestano a Dio.

majesté de leur personne en s'abaissant ainsi aux pieds d'un homme mortel comme eux.

Mais comment les bons catholiques peuvent-ils voir sans larmes leur Sauveur crucifié sur le tronc dur de la croix, et leurs Papes mollement assis dans un trône couvert d'or et de pierreries? Jésus-Christ couronné d'épines par les mains de bourreaux infâmes, et le Pape couronné d'une tiare couverte de précieux diamants par les mains de ses illustres cardinaux? Jésus-Christ avec les mains percées de clous, et les Papes avec des gants parfumés? Jésus-Christ abreuvé de fiel et de vinaigre, et les Papes rassasiés des viandes les plus délicieuses? Jésus-Christ allant prêcher pieds nus par la Judée, et les Papes demeurant au Vatican adorés comme des rois? C'est de cela, ô Père Éternel, que votre Fils unique se trouve bien offensé par ces Papes si ingrats et si indignes d'être vos créatures. Et n'est-ce pas se moquer de la justice du Père et de la miséricorde du Fils que ces Pontifes soient plus révérés que Dieu même? Si le serpent a mérité si grand supplice pour avoir induit Ève à manger une pomme, quel châtiment se doit donner aux Papes qui contraignent des milliers de personnes à l'idolâtrie, sous prétexte de quelque divinité, en disant avec Satan : *Hæc omnia tibi dabo si cadens adoraveris me?* Les fidèles sont séduits par les Papes, et ceux-ci par leurs théologiens, qui, pour avancer

leur fortune, écrivent et prêchent que ces grandeurs et ces pompes ne leur sont pas seulement permises, mais nécessaires, encore que Jésus-Christ ne les ait pas seulement refusées, mais bien expressément défendues à ses apôtres. Lucifer fut condamné aux flammes infernales pour avoir conçu la pensée de mettre son trône aussi haut que le vôtre, et Adam fut banni du Paradis terrestre en une vallée de misères pour la présomption qu'il eut de pouvoir devenir semblable à celui qui l'avait créé ; et les Papes, plus orgueilleux que Lucifer et plus vains qu'Adam, seront exempts du châtiment? Eux qui de leurs personnes viles et pécheresses en font une divine et très-sainte, et contraignent par le fer, non-seulement leurs propres sujets, mais aussi ceux des autres princes, à la croire telle? Quelle rébellion, quel crime peut être plus exécrable que celui d'un vassal qui veut être plus grand que son Seigneur? Que ces Papes soient donc châtiés, qui veulent que leurs pieds portent le titre de très-saints, aussi bien que le corps de Jésus-Christ dans le très-Saint-Sacrement de l'autel. Ils veulent être appelés ses Vicaires, et je ne sais comment les fidèles peuvent être si aveuglés que de les croire tels, voyant que dans leur majesté extérieure, dans leurs habits, dans leurs titres et dans leurs pompes, ils se montrent beaucoup plus grands que lui. Qu'un vice-roi veuille être plus grand que son roi, un gou-

verneur que son souverain, un capitaine que son général et un écolier que son maître, comment cela se peut-il faire sans une manifeste rébellion? Et néanmoins ces Papes, qui se disent vicaires de Jésus-Christ, ne sont point honteux d'usurper le plus grand honneur qu'on lui pourrait faire s'il retournait au monde, qui est de lui baiser les pieds, puisque ce serait la plus grande soumission qu'on lui pourrait rendre.

Je ne veux pas parler à Votre Majesté de la dissipation que les Papes font de la substance de votre Fils unique, puisqu'il est accoutumé de souffrir qu'ils lui déchirent sa tunique, c'est-à-dire tout ce que les anciens chrétiens lui ont donné pour l'entretien du corps mystique de son Église, pour satisfaire l'orgueil de leurs neveux, la tyrannie de leurs parents et l'avarice de leurs flatteurs.

Mais, ô grand Dieu, votre cher Fils ne se plaint pas tant des Papes qui dissipent mal que de ces chrétiens qui, sous prétexte de zèle, nourrissent le luxe des ecclésiastiques, exposant leurs biens pour être volés et mangés, tout ainsi que ceux qui donnent à d'autres la commodité de voler pour avoir le plaisir de les voir pendre. C'est une chose prodigieuse de voir tant de chrétiens qui appauvrissent leurs propres parents pour enrichir les autels et les Églises, qu'ils voient tous les jours dépouillés par les neveux des Papes. C'est pourquoi un hérétique

étant interrogé par un catholique, s'il ne croyait à aucun de ces miracles qui se voient tous les jours dans l'Église romaine, il lui répondit avec ces paroles facétieuses en apparence, mais en effet bien douloureuses (*lagrimevoli*), que c'était un grand miracle de voir tant de catholiques se mortifier et devenir cruels contre leur propre chair pour donner tout à l'Église qu'ils voient tous les jours saccagée et pillée par ses propres gouverneurs qu'ils adorent. Les apôtres murmurèrent contre la sœur de Lazare, à cause d'un peu de parfum qu'elle jeta sur les pieds sacrés de leur Maître ; mais les cardinaux, bien qu'ils se parent du même nom, puisqu'ils appellent leur collége apostolique, n'osent pas dire un mot en voyant prendre des millions hors de la bourse des pauvres pour les dépenser mal à propos, à cause de l'appréhension qu'ils ont qu'étant parvenus au Saint-Siége, on ne les paie de la même monnaie ; c'est pourquoi ils se montrent plutôt ennemis qu'apôtres de l'Église, et au lieu de la défendre ils défendent ceux qui la volent, en recevant leur part pour se taire. La Madeleine avait pris tout ce qui lui appartenait pour le présenter à Jésus-Christ, qui avait travaillé tant de temps à la conversion des âmes, et les Papes prennent ce qui appartient à l'Église de Jésus-Christ pour les donner à leurs propres neveux, qui, comme des loups affamés, ne cherchent qu'à la détruire, et qu'à réduire les fidèles au dé-

sespoir par l'imposition de tant de gabelles et tant de nouveaux droits (1).

Si je voulais, ô Père céleste, vous dire le nombre des royaumes que les Papes ont fait perdre à l'épouse de votre Fils et les étranges raisons de leur perte, vous en auriez de l'étonnement, si votre Divinité en était capable. La mémoire en serait trop fâcheuse et le récit trop long ; c'est assez que je vous dise que les apôtres prêchaient au commencement l'Évangile aux Hébreux et aux païens, mais qu'à présent les hérétiques le prêchent aux catholiques, puisque ceux-ci étant tourmentés dans leurs corps et dans leurs âmes, trouvent plus de consolation à entendre les raisons des hérétiques qu'à lire les bulles des Pontifes.

Les Romains, qui remarquent mieux que les autres le mal que les neveux causent à l'Église, voudraient quelquefois venger les armes au poing le tort que Jésus-Christ en reçoit ; mais ils n'osent bouger, à cause des édits rigoureux des Papes, lesquels défendent, sous peine de la vie, de prendre les armes, même pour la défense naturelle. Ainsi il suffirait, pour être sacrifié à la rage papale, de dire la moindre parole contre tant de milliers de

(1) Peggiori di lupi famelici, altro non cercano che a smarrir le pecorelle dall' ovil della chiesa mettendoli in disperatione con l'imposto di tante insopportabili gabelle, datii e contributioni.

vices qui règnent chez les Papes, chez leurs parents et chez les autres ecclésiastiques. Et c'est bien le pis qu'il faille respecter leur larcin comme des effets d'un bon gouvernement, pour n'être pas victime de cette cruelle et barbare inquisition ; mais ces rigueurs ne laissent pourtant pas de délier les langues des clairvoyants qui profèrent mille murmures contre les Papes et leurs parents, en les appelant les antechrists de l'Évangile, les bouchers des fidèles, les marchands de l'iniquité, les vendeurs des justes, les acheteurs des pervers, et l'Église romaine, le nid de l'hypocrisie, l'avare Babylone et l'impie Sodome. Votre Majesté sait très-bien que votre Fils unique n'a jamais voulu déroger à l'autorité des princes ; mais au contraire qu'il a ordonné à ses apôtres qu'ils payassent le tribut, quoiqu'ils le dussent gagner de leurs propres mains, comme saint Pierre, qui fut contraint de pêcher pour avoir de quoi l'acquitter ; or les Papes ne s'exemptent pas seulement des contributions, mais ils obligent les princes à donner de grosses sommes pour rassasier leur avidité et celle de leurs neveux. Mais que dis-je? votre Fils fut tellement ennemi de ce mélange de dignités temporelles et spirituelles dans les gouverneurs de l'Église qu'il ne l'a jamais voulu admettre dans sa propre personne ; c'est pourquoi quand les peuples vinrent pour le couronner roi, il laissa bien vite la ville pour s'enfuir au sommet d'une mon-

tagne. Mais les Papes, ne se contentant pas de tant de provinces, tâchent, par toutes sortes de moyens, de joindre de nouveaux royaumes à leur triple couronne, et c'est pour cela qu'ils ont essayé si souvent de s'emparer du royaume de Naples et de la Sicile, se souciant fort peu de troubler le repos public de la chrétienté, en guerroyant contre tant de princes pour se faire craindre, bien qu'ils excusent leur ambition d'un texte que Jésus-Christ n'est pas venu pour apporter la paix, mais la guerre, comme s'ils ne savaient pas qu'il voulut que sa naissance fut le signal de paix dans tout le monde sous le règne d'Auguste.

Les Papes ne montrent quelque raison qu'en ceci ; car comme ils observent qu'à mesure que la sainteté de vie leur va manquant, la révérence des princes envers le Saint-Siége et la dévotion envers l'Église va diminuant, ils tâchent de les y forcer par l'intrigue et les menaces. L'intention de votre Fils fut d'ériger un royaume pacifique sans bruit de trompettes et de tambours, afin que les Gentils et les Juifs n'eussent pas occasion de dire que le monde eût été induit à s'y soumettre par la cruauté de ses armes ; mais les Papes, accoutumés à prendre le contre-pied des ordonnances sacrées de l'Évangile, s'en servent avec tant de rigueur que la plupart des chrétiens, et les Romains surtout, épouvantés des flammes et du fer dont ils menacent

ceux qui servent Dieu hors du cercle de leurs caprices, affectent pour le Saint-Siége un respect qui n'est point dans leur cœur.

Si votre divine Majesté par sa toute puissance ne guérit pas les plaies de l'Église, elles deviendront incurables. Vous seul y pouvez donner remède, si vous y mettez la main, en exterminant tous ceux qui l'ont ainsi corrompue et qui la corrompent tous les jours de plus en plus. Il y va de votre gloire et de celle de votre Fils et du Saint-Esprit, qui serviront de jouet et de risée au monde, si Votre Majesté veut plus longtemps supporter cette insolence des Pontifes romains. Ils persuadent au peuple qu'ils sont guidés par le Saint-Esprit en tout ce qu'ils font, encore qu'ils ne fassent que des méchancetés. Ils persécutent les fidèles, écorchent les vassaux, engraissent leurs neveux, volent les autels, excommunient les princes, corrompent l'Évangile, et malgré tout cela il faut croire qu'ils sont inspirés par le Saint-Esprit, comme si le Saint-Esprit n'était pas celui-là même qu'il a été du temps qu'il guidait les apôtres dans le gouvernement de l'Église. Les crimes des Papes sont excessifs, et il y a urgence pour l'Église d'en être délivrée. C'est pourquoi, ô Père céleste, votre très-cher Fils vous supplie de vouloir remédier à ces désordres, de peur qu'ils ne deviennent plus grands, le temps y semblant fort propre à cette heure qu'est

mort Alexandre VII, dont l'histoire manifestera les fautes des autres et vous fera peut-être résoudre à n'admettre plus de Pape à Rome (1).

(1) E forse farla risolvere a non ammettere più Pontefici in Roma.

XXX

DIALOGUE

DE DEUX BOURGEOIS DE ROME

DANS L'ÉGLISE DE L'ARA-CŒLI

Marforio ayant entendu sonner une messe entra dans l'église et s'assit à côté d'un banc où étaient placés deux bourgeois qui discouraient sur les affaires ecclésiastiques et politiques; sa curiosité s'éveillant aussitôt il tendit l'oreille, et entendit que l'un d'eux disait à l'autre :

Le ciel n'a jamais été si plein de miséricorde ni le monde si rempli de vices que depuis quelques siècles, et notamment dans celui où nous sommes à présent; car plus les hommes montrent leur ingratitude et leur malice en péchant, plus Dieu leur donne des marques de sa libéralité et de sa bonté en leur pardonnant. Les iniquités des hommes, qui sont comme un arbre qui élève ses branches au ciel,

se sont élevées de même si haut qu'il semble qu'elles aient voulu le braver, parce qu'elles le voient fermé à la vengeance des crimes et ouvert à la grâce et à la clémence ; mais pourtant la miséricorde de Dieu ne peut pas tellement aveugler, pour ainsi dire, l'œil de sa justice qu'il ne voie de temps en temps, je ne dis pas la fragilité humaine, mais les homicides impunis, les incestes permis, les adultères tolérés, le mal sanctifié, les larcins honorés et son nom saint blasphémé, non-seulement par la bouche des plus grands de la terre, mais par celle de la plus abjecte populace.

C'est pourquoi la justice divine n'a pas manqué aux siècles passés de tirer bien souvent cette épée de feu, qui a été forgée pour le châtiment des impies et pour la consolation des justes. C'est elle qui précipita cet orgueilleux Lucifer du plus haut du ciel dans les abîmes de l'enfer ; c'est elle qui bannit ce misérable Adam de ce délicieux paradis dans une vallée de misères; qui réduisit ce fier serpent à avoir la tête écrasée par le talon de la femme ; qui donna pour châtiment à Ève, cette première mère des vivants, les douleurs de l'enfantement ; qui chassa ce fratricide Caïn dans les montagnes et dans les déserts, où il endura la mort mille et mille fois, tantôt par la cruauté des bêtes sauvages, tantôt par les remords de sa propre conscience ; qui ouvrit ces écluses du ciel pour noyer le genre humain dans un déluge

universel; qui alluma ce feu inextinguible qui embrasa Sodome et Gomorre; qui ouvrit la terre pour engloutir Datan et Abyron; qui fit passer Balthazar le sacrilége de la douceur du vin à l'amertume du poison, et de la vie de ce monde à la mort de l'autre; qui jeta la peste dans cette puissante armée du roi David pour le punir de ses fautes; qui fit surgir ces sauterelles en Égypte pour dévorer les fruits de la terre; qui punit enfin Pharaon, et qui mit entre les mains de ses ennemis le sanctuaire de Jérusalem.

C'est elle qui envoie aujourd'hui la guerre aux peuples, la peste aux villes et la faim aux mortels; qui fait que les princes deviennent tyrans pour détruire les vassaux, et que les vassaux deviennent rebelles pour châtier les princes; qui ensevelit des provinces entières sous les ruines des tremblements de terre; qui change les ruisseaux en torrents, et les fait déborder par dessus la cime des plus hauts arbres, comme s'ils étaient tenus d'essuyer et de souffrir la punition des fautes des hommes. C'est elle qui envoie des flots de maladies et d'afflictions; qui fait le riche pauvre et le pauvre riche, afin que l'un apprenne à souffrir patiemment sa disette et l'autre à ne pas mépriser son prochain. En un mot, cette épée de la justice divine est quelquefois retenue dans le fourreau par la miséricorde qui demande grâce et pardon pour les pauvres pécheurs; mais pourtant elle ne manquera pas de punir et de frapper

plus fort après un long délai. O que le monde serait malheureux si elle ne se dégaînait jamais pour frapper les méchants ! Les hommes vivraient comme des bêtes sans lois et sans religion, chacun voudrait commander et personne ne voudrait obéir, car puisque le monde est si méchant devant la justice, que ferait-il s'il n'y en avait point? Ceux-là mêmes qui sont tout à fait plongés dans les sensualités de la chair et dans les vanités du siècle, je veux dire les athées ne se souvenant pas d'être créés pour remplir ces places vides du ciel, et vivant comme s'il n'y avait point de vie après celle-ci, ne laissent pas pourtant d'avoir bien souvent quelque remords de conscience, soit par des inspirations secrètes de la nature, qui reconnaît son créateur pour juge, ou par la bonté de Dieu, qui ne manque pas d'inviter les pécheurs à la pénitence.

Il y a un livre dans le tribunal de la divine sapience, où les châtiments proportionnés aux péchés sont écrits, et là il ne se trouve aucune différence entre les grands et les petits, les riches et les pauvres, les nobles et les roturiers, les princes et les sujets, les serviteurs et les maîtres; mais chacun y est traité selon la qualité de son crime et non pas selon la qualité de sa personne (1).

(1) V'è un libro nel tribunal della Sapienza increata dove si leggono i castighi che meritano le qualità delle colpe.

Une seule chose y est à remarquer, qui est que ceux qui sont les plus favorisés de la cour céleste en sont aussi plus châtiés, lorsqu'ils deviennent ingrats et tournent le dos à leur bienfaiteur, en s'adonnant à toutes sortes de vices. Ainsi arriva-t-il à Lucifer, qui se voulut transformer de créature en créateur, et à Adam qui transgressa le commandement de Dieu pour devenir semblable à lui, et tous deux eurent un châtiment digne et convenable à leur offense; mais avec cette différence qu'à l'homme il tendit la main de miséricorde pour qu'il ne périt pas éternellement, et Lucifer fut privé de toute la grâce par laquelle il eût pu se repentir de son péché. Et pourquoi cela? Parce que l'homme n'avait pas été aussi favorisé de Dieu que Lucifer ; ainsi sa chute fut remédiable, mais celle de celui-ci sans rémission. Si une personne de condition médiocre manque à l'obéissance qu'il doit à son prince, il en peut espérer le pardon ou du moins quelque espèce de grâce ; mais si le favori d'un roi commet quelque rébellion, il n'en doit attendre aucune, parce qu'aux grandes fautes succèdent ordinairement des châtiments extraordinaires, le prince ne pouvant pas souffrir qu'une personne qui lui fut si chère devienne son ennemie et qu'elle oublie la familiarité qu'elle a eue avec lui.

Les potences des Mardochées se dressent bien souvent pour pendre les Amans qui sont assis aux

tables somptueuses de leurs rois. Bélisaire, qui fut l'ornement de Rome, lui servit de jouet, et de moquerie à tout l'univers, et il devint si misérable qu'il fut contraint de demander l'aumône à ceux-là mêmes qui avaient été autrefois ses plus chétifs valets.

Mais puisque nous avons parlé de Rome, demeurons-y, sans nous souiller pourtant de ses ordures et de ses désordres, qui doivent être blâmés, non-seulement des théologiens pour ce qui touche la conscience, mais encore par les politiques en ce qui regarde l'état des Papes, des neveux, des cardinaux et des autres prélats.

Quand nous parlons de Rome, nous n'entendons pas cet amas de superbes édifices, bâtis tantôt en un quartier de la ville par le frère de quelque Pape, tantôt dans un autre par quelque neveu. Ce nom veut dire quelque chose de plus que ces marbres et ces porphyres qui sont muets; Rome parle, et pour elle parlent ces Pontifes qui la gouvernent selon leur bon plaisir, lui commandent selon leur caprice chimérique, et l'identifient avec leur personne; de sorte qu'en disant le Pape on veut signifier Rome, et en nommant Rome on entend la domination des Papes, puisqu'ils la dominent avec une autorité plus absolue que les plus absolus monarques. Les Papes présument tellement de cette identification qu'ils l'étendent à l'Église, et bien qu'elle

n'ait point d'autre chef que Jésus-Christ, le sauveur du monde, et par conséquent qu'elle dût être nommée chrétienne, ils veulent pourtant qu'elle soit appelée romaine, comme si Rome était la mère de l'Église et non pas l'Église la mère de Rome, ou plutôt encore comme si Rome était plus capable de communiquer de la grandeur à la religion chrétienne que la religion chrétienne à Rome.

Il est vrai qu'elle s'est vue cent et cent fois si élevée au comble de la plus grande gloire, dilatant son nom de l'un à l'autre hémisphère, et poussée par cette ambition sans frein qu'elle avait de reculer ses bornes au delà des rayons du soleil, qu'après l'avoir inspirée à la république et ensuite à ses empereurs, elle l'a depuis communiquée à ses Papes, qui la portent à un bien plus haut degré, puisque non contents de dominer les choses sublunaires, ils prétendent encore usurper la domination des cieux (1).

Qui ne dira pas que cette ville ayant été favorisée pendant tant de siècles de si grandes prérogatives, ne doive être aujourd'hui l'unique bien-aimée du ciel? Qui ne la nommera pas la sainte des saints, la reine des royaumes, l'impératrice de l'univers,

(1) Ed hora dagli imperatori romani à Pontefici, quali instrutti dagli esempi degli altri son divenuti così esperti maestri, che non contenti di dominar sotto il sole, hanno preso anco il dominio del cielo.

l'immortelle, la pure, l'immaculée, l'innocente? Et toutefois, malgré cela, elle qui a été fidèle aux barbares est maintenant barbare aux fidèles, et voilà pourquoi elle n'a pu éviter sa part des châtiments, ayant été par eux réduite en cendres et saccagée par l'avidité des chrétiens qui, pires que les barbares mêmes, l'ont précipitée du plus haut degré de gloire dans le gouffre de l'ignominie et du mépris.

On voit bien sans doute qu'elle n'a fait jusqu'ici aucune réflexion morale sur les châtiments qu'elle a reçus pour ses crimes, non plus que sur les faveurs que le ciel lui communique journellement à sa plus grande confusion, et c'est pour cela que je ne m'étonne pas que Dieu, irrité contre elle plus que jamais, lui prépare de nouveaux tourments; quoique d'abord cela semble fort étrange et difficile à croire, puisque l'apparence extérieure en est toute contraire; mais si l'on y prend garde, on trouvera que ce qui semble être un bienfait au peuple romain est une grande punition pour lui, de sorte qu'il est le plus misérable de l'univers. Les autres nations portent envie aux Romains, parce qu'ils semblent être placés dans un paradis de pardons, d'indulgences, de stations, de solennités, d'autels privilégiés et d'offices divins; à cause du Saint-Siége apostolique, qui leur communique plus de grâces qu'à qui que ce soit; mais pourtant ils n'en ont aucune raison, parce que ces avantages

leur coûtent si cher qu'ils auraient plutôt sujet d'envier les autres nations éloignées, et, pour dire ainsi, oubliées des Papes, que Dieu semble avoir envoyés pour le châtiment de son peuple. Et pour vous montrer que cela est vrai, souvenez-vous que lorsque l'Éternel voulut châtier son peuple rebelle, il le menaça de ces paroles : *Dabo vobis regem juvenem et effeminatum*, sachant bien que le plus grand châtiment dont on pouvait frapper un peuple rebelle était de lui envoyer des gouverneurs jeunes et efféminés. L'effet de cette menace semble être tombé sur Rome, qui se voit aujourd'hui contrainte d'obéir aveuglément à des maîtres jeunes et efféminés. Et quels sont ces neveux des Papes qui dominent le peuple? De jeunes tyrans sans expérience, ignorants, malicieux, indiscrets, des princes efféminés qui violent les religieuses, forcent les filles, déshonorent les femmes et bâtissent des lieux de débauche (1). Après cet opprobre, quelle malédiction plus grande peut tomber sur les Romains, et quel châtiment peut être plus sévère que d'être sujet à de tels hommes envoyés comme des instruments de la vengeance du ciel pour tourmenter les peuples qui abusent ainsi de la bonté divine. Il faut que nous

(1) E che altro sono i nipoti de' Pontefici che tirannegiano il popolo che prencipi giovini, prencipi effeminati, mentra violano le monache, stuprano le vergini, dishonorano le matrone e fabricano nuovi lupanari e nuovi bordelli.

nous consolions dans nos misères, puisque Dieu veut éprouver notre constance en nous livrant entre les mains, je ne dis pas des Papes qui augmentent la gloire de leurs neveux, mais des neveux qui ternissent la gloire de leurs oncles. Et s'il faut croire que les persécutions et les afflictions servent de pierres de touche à la foi et à la persévérance chrétienne, Dieu les envoyant aux personnes qui lui sont les plus chères, on doit conclure logiquement qu'il aime bien les Romains, puisqu'ils sont tant tourmentés et persécutés par le changement d'une foule de maîtres, qui servent d'instruments pour affliger leurs corps et pour sauver leurs âmes.

XXXI

INNOCENT XI

Cardinal Odescalchi, de Côme, élu en 1676.

ÉPIGRAMME.

Odescalchi est un monstre insatiable, car il lui faut toujours Cibo (1).

Bellua Odescalcum notat insatiabilis : ut qui
Vult sibi præsentem semper adesse Cibum.

(1) Jeu de mots : *cibum,* nourriture, et le cardinal *Cibo,* son favori. Favoriti, secrétaire d'Innocent XI, lisant au Pape les brefs qu'il avait dressés en latin et les lui expliquant en italien, le Pape pleurait de joie et disait : *Che cosa diranno di noi nella posterita quando vedranno così bella latinita nostra !* « Que dira-t-on de nous dans la postérité quand on verra notre beau latin ! »

XXXII

PLAISANT DIALOGUE

DE PASQUIN ET DE MARFORIO

SUR L'ÉTAT PRÉSENT DE LA CHRÉTIENTÉ (1)

PASQUIN.

L'Empire de l'Europe est aux mains de la force, les violents l'emportent et le ravissent.

MARFORIO.

Levez-vous donc tous et comparaissez en jugement.

I

LE SOUVERAIN-PONTIFE.

PASQUIN.

Je suis endormi, mais mon cœur veille. Veillez,

(1) Pasquini et Marforii curiosæ interlocutiones super præsentem orbis christiani statum.

vous aussi, frères, de peur que vous n'entriez en tentation.

MARFORIO.

Voici que le coq chante tout près : Pierre, tu pleureras amèrement (1).

II

L'EMPEREUR.

PASQUIN.

Regardez mes ennemis : comme ils sont nombreux ! Seigneur, donnez-moi de l'entendement.

MARFORIO.

Je te donnerai de l'entendement et te montrerai la voie que tu dois suivre. Sois César, et non pas musicien; sois César, et non pas chasseur; sois César, et non pas jésuite.

III

LE ROI D'ESPAGNE.

PASQUIN.

Jeune homme, je te le dis en vérité, lève-toi !

(1) Ecce gallus propè cantat : Petre, flebis amarè.

MARFORIO.

Sa maladie est mortelle : les grands le dévorent.

IV

LE ROI D'ANGLETERRE.

PASQUIN.

Ses propres serviteurs et ses femmes lui sont hostiles.

MARFORIO.

Chaque jour, vos amis vous faisaient des reproches, parce que vous êtes semblable à un homme qui n'entend point et qui ne sait pas répondre.

V

LE DUC D'YORK.

PASQUIN.

O mon peuple, que t'ai-je fait ?

MARFORIO.

La patience vient à bout de tout, mais le mal français est incurable.

VI

LE PARLEMENT D'ANGLETERRE.

PASQUIN.

C'est par moi que règnent les rois.

MARFORIO.

La discorde ruine les plus grandes nations.

VII

LE DUC DE MONTMOUTH.

PASQUIN.

Il s'est levé comme un géant pour fournir sa carrière.

MARFORIO.

Je ne sais où les destinées me porteront; mais un sceptre vaut bien la peine qu'on risque quelque chose.

VIII

LE PRINCE RÉGENT DE PORTUGAL.

PASQUIN.

Qu'y a-t-il entre les Juifs et les Samaritains?

MARFORIO.

Sans lui, il ne t'eût pas été permis d'épouser la femme de ton frère.

IX

LE ROI DE PORTUGAL.

PASQUIN.

Voici Lazare ressuscité après quatre jours.

MARFORIO.

Grand prince, vous vous êtes rendu digne d'un puissant royaume par les premières actions de votre vie. Tout le monde s'attend que vous ferez des miracles, à présent que vous êtes ressuscité et on vous tressera de plus belles couronnes quand vous aurez vaincu les Turcs.

X

LE ROI DE SUÈDE.

PASQUIN.

Il a vraiment supporté les langueurs d'autrui et s'est chargé des douleurs des autres.

MARFORIO.

Heureux qui profite des périls qu'il a évités !

XI

LE ROI DE DANEMARCK.

PASQUIN.

Nous avons travaillé toute la nuit et n'avons rien pris : selon votre conseil je jetterai le filet encore une fois.

MARFORIO.

Après ceci, l'occasion fera l'œuvre.

XII

LES PROVINCES-UNIES.

PASQUIN.

Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous.

MARFORIO.

O imprudents ! ô aveugles ! vous craignez le chien et ne voyez pas le loup qui approche !

XIII

LA FLANDRE.

PASQUIN.

Mon amertume la plus amère est dans la paix.

MARFORIO.

Et le salut des misérables dans le désespoir (1).

XIV

LE PRINCE D'ORANGE.

PASQUIN.

Levez-vous tous : voici qu'ils viennent avec des bâtons et des glaives pour nous prendre.

MARFORIO.

Celui-ci est mon fils bien-aimé : écoutez-le.

XV

LA SUISSE.

PASQUIN.

Là où est ton trésor, là est aussi ton cœur !

MARFORIO.

Quel mauvais marché de vendre sa liberté pour un peu d'or (2) !

(1) Una salus miseris nullam sperare salutem...
(2) Quam malè pro pauco libertas venditur auro !

XVI

L'ÉLECTEUR DE MAYENCE.

PASQUIN.

Qui peut résister à l'exécrable faim de l'or?

MARFORIO.

Quel profit retireras-tu de tes gains immenses, si l'Allemagne, ta patrie, tombe dans une éternelle misère ?

XVII

L'ALLEMAGNE EN CORPS.

PASQUIN.

Frères, votre adversaire le diable rôde autour de vous cherchant qui il pourra dévorer : résistez-lui avec courage.

MARFORIO.

Les enchantements de la France m'ont engourdie : l'or tout puissant de son roi a énervé le courage des Allemands. O douleur !

XVIII

LE ROYAUME DE HONGRIE AUX JÉSUITES.

PASQUIN.

Ceux-ci sont ceux qui mangent ma chair et boivent mon sang.

MARFORIO.

Au dedans ce sont des loups ravissants.

XIX

A L'EMPEREUR.

PASQUIN.

Ne livrez point aux bêtes ceux qui confessent votre nom. Souvenez-vous de votre héritage que vous avez possédé au commencement.

MARFORIO.

J'aime mieux mourir que d'être mal avec les jésuites.

XX

LE COMTE DE TEKELY.

PASQUIN.

Les jésuites m'ont persécuté sans cause.

MARFORIO.

A la place de ceux-ci que l'on a chassés viennent les Turcs : lequel est le pire ?...

XXI

L'ASSEMBLÉE DE FRANCFORT.

PASQUIN.

Fils des hommes, jusques à quand serez-vous endurcis? Pourquoi aimez-vous le mensonge?

MARFORIO.

La montagne en travail enfante une souris (1).

XXII

L'ASSEMBLÉE DU CLERGÉ DE FRANCE.

PASQUIN.

Les Pharisiens tinrent conseil ensemble.

MARFORIO.

La grâce du roi Louis illumine vos sens et vos cœurs.

(1) Parturiunt montes, nascitur ridiculus mus...

XXIII

LA VILLE DE STRASBOURG.

PASQUIN.

Tout est accompli.

MARFORIO.

Ta perte vient de toi, ô Israël !

XXIV

COLOGNE.

PASQUIN.

Mane, Thecel, Pharès.

MARFORIO.

Si Dieu ne garde la ville, en vain pose-t-on des sentinelles pour la garder.

XXV

GENÈVE.

PASQUIN.

Voici, l'heure est venue : encore quarante jours et Ninive sera détruite.

MARFORIO.

Saint Calvin, priez pour nous!

XXVI

LA RÉPUBLIQUE DE VENISE.

PASQUIN.

Je suis puissante en faits et en paroles.

MARFORIO.

Les puissants endureront en puissants les malheurs de la servitude. Où est Athènes, la savante; Sparte, la fière, et Rome, la maîtresse de l'univers? C'est ainsi que la ruine talonne les Vénitiens. O Lion, les destins t'ont soumis à l'empire des aigles!

XXVII

LE DUC DE SAVOIE.

PASQUIN.

Je suis un petit garçon et méprisé (1).

MARFORIO.

On t'offre un royaume afin de t'ôter un duché (2).

(1) Adolescentulus sum et contemptus.
(2) Regnum offerunt ut ducatum auferunt.

XXVIII

MADAME ROYALE DE SAVOIE.

PASQUIN.

Ordonnez que mon fils soit assis à votre droite en votre royaume.

MARFORIO.

Dites plutôt qu'il périsse, pourvu que je commande.

XXIX

LE ROYAUME DE NAPLES.

PASQUIN.

Seigneur, je n'ai point d'homme.

MARFORIO.

Tu tomberas en Scylla si tu veux éviter Charybde.

XXX

MESSINE.

PASQUIN.

Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonnée ?

MARFORIO.

Vous êtes maudite du Seigneur.

XXXI

L'ITALIE EN CORPS.

PASQUIN.

Et il se fit tout à coup un grand bruit du ciel comme d'un vent violent et impétueux, et tous furent remplis de crainte et de confusion.

MARFORIO.

Tandis qu'on délibère à Rome, Sagonte est prise.

XXXII

TOUTE L'EUROPE.

PASQUIN.

Il n'y aura qu'un seul troupeau et un seul pasteur (1).

MARFORIO.

Le destin le veut ainsi; mais c'est vous, vous, aveugles souverains de l'Europe et vils souverains, qui vous êtes fait ce destin (2).

(1) Et fiet unum ovile et unus pastor.
(2) Sic erat in fatis : sed vos, vos fata fecistis
Europæ reges cæci, vilesque dynastæ.

XXXIII

TOUT LE PEUPLE DE FRANCE.

PASQUIN.

Seigneur, faites qu'il y ait paix en nos jours, car nous sommes dans une pauvreté effroyable.

MARFORIO.

Vous ne savez ce que vous demandez.

XXXIV

LES CALVINISTES DE FRANCE.

PASQUIN.

La trame de notre vie a été comme coupée par le tisserand, du soir au matin il nous achèvera.

MARFORIO.

Donne-leur, ô Seigneur, le repos éternel et que la lumière sans fin brille pour eux !

XXXV

LA FAMILLE DE M. LE TELLIER
ET CELLE DE M. COLBERT.

PASQUIN.

Soyez prudents comme des serpents.

MARFORIO.

Seigneur, sauvez le roi, et nous serons heureux tous les jours de notre vie.

XXXVI

LE DUC D'ORLÉANS.

PASQUIN.

Je suis, il est vrai, le frère de Jupiter ; mais ce n'est qu'un titre sans aucune réalité.

MARFORIO.

Dieu seul règne en Judée.

XXXVII

LE DAUPHIN DE FRANCE.

PASQUIN.

Mon Père, donnez-moi la portion qui m'appartient en votre royaume.

MARFORIO.

Écoutez mon fils, voyez et prêtez l'oreille, il vous est né un fils pour votre Père, je l'établirai prince sur tout l'univers.

XXXVIII

LOUIS XIV.

PASQUIN.

J'attirerai toutes choses à moi à la vue de toute la terre.

MARFORIO.

Comment ceci arrivera-t-il, car je ne connais pas mes forces? et Machiavel lui répondant, dit : *Prenez, trompez, divisez et faites-vous empereur.*

PASQUIN.

Arrière, Satan, et ne tente pas le Seigneur ton Dieu : sache qu'il a créé deux luminaires, un grand et un petit (1).

(1) Allusion à ces paroles de Grégoire VII : « Le monde est éclairé par deux luminaires; le soleil, figurant l'autorité pontificale; la lune, symbole de l'autorité monarchique. » (Voir notre *Rome moderne*, p. 152.)

XXXIII

CLÉMENT XII

Cardinal Corsini, de Florence, élu en 1730.

ÉPIGRAMME.

Je fus un riche abbé, un pauvre cardinal et un Pape ruiné (1) !

Son stato un rico abbate, un povero cardinale ed un Papa spiantato.

(1) Plus heureux de ce côté après sa mort, il repose à Latran dans l'urne de porphyre du gendre d'Auguste, et la chapelle qui porte son nom est de la plus grande magnificence. Construite par Galilei, célèbre architecte de Florence, et ornée de statues de bronze et de marbre, œuvres de Cornachini, Pincelloti, Rusconi, Lironi, cette chapelle offre une profusion d'ornements, de marbres, de stucs dorés et de ciselures d'une richesse et d'un goût exquis.

XXXIV

CLÉMENT XIV

Cardinal Ganganelli, élu en 1769.

PASQUIN DÉFENSEUR DES JÉSUITES.

REPROCHES DE SAINT PIERRE AU PAPE

Dis-moi, Pasteur indigne, qu'as-tu fait pendant le cours d'un lustre que dura ton pontificat? .. Tu ne sus pas maintenir le droit souverain des Papes. Assis comme une statue sur le Saint-Siége, tu t'y entouras d'une plèbe infime qui, sous tes yeux, épuisait le trésor. Feignant de sauver ma nacelle, tu la conduisis sur les ondes les plus perfides. Complice d'un infâme complot, tu vendis le Saint-Siége à la faction qui veut conquérir Rome. Il avait été prodigue de promesses et de serments, et cette illustre compagnie de Jésus, qui maintenait la reli-

gion, la foi, la justice, la vertu, la majesté du sénat revêtu de pourpre, l'honneur du pontificat, la sainteté de la maison de Pierre, fut mise sous ses pieds et détruite en cinq ans. Enfin il laissa tomber les clefs dans les mains des rois.

Dimmi, indegno Pastor, che mai facesti
Nel corso dun' sol lustro che regnasti?
Il diritti della chiesa altrui cedesti
Su la santa mia sede in van poggiasti
Turba d'infima plebe à lato avesti;
Da cui l'erario dissipar l'asciasti;
La navicella mia salvar fingesti
Ma tra i flutti più infidi la gittasti.
La chiesa coll infami opre tradisti
Alla fazion che vuol Roma conquisa
Fece dell'opra sua larga promessa...
La compania si illustre di Giesu
Che mantenea la fede e la pieta,
La giustizia del foro, alma virtu,
Del porporeo senato la maesta,
L'onor del Papa che tirollo su,
Della fede di Pier la santita
Tutto questo in cinque anni devasto.
Le chiavi in mano alli sovran cedè...

XXXV

PIE VI

Cardinal Braschi, de Cesena, élu en 1775.

PASQUIN AU PAPE

A PROPOS DE SES ARMES, COMPOSÉES DE L'AIGLE, DES LIS, DES ÉTOILES ET DU VENT.

Rends l'aigle à l'empereur, les lis au roi de France, les astres au ciel et garde le reste pour toi.

Redde aquilam imperio, Gallorum lilia regi:
Sidera redde Polo, cætera Brasche tibi.

—

Toujours sous les Sixièmes (Sextis), Rome eut à pleurer quelque désastre, Pie Six vient lui porter le dernier coup.

Semper sub Sextis gemuit deperdita Roma,
Dat Sextus cunctis ultima Papa Pius.

XXXVI

PIE VII

Cardinal Chiaramonti, de Cesena, élu en 1800.

A L'OCCASION DU CONCORDAT.

Pie VI, pour conserver la foi, a perdu le Saint-Siége;

Pie VII, pour conserver le Saint-Siége, a perdu la foi (1).

(1) Pasquin, du reste, sous ce pontificat, ainsi que sous le précédent, fut presque exclusivement l'organe des abbés de Rome. On peut juger du sel de leurs épigrammes par la pasquinade suivante affichée pendant l'occupation française de 1810 :

MARFORIO.

E vero, Pasquino, che tutti i
Francesi sono ladri?

PASQUINO.

Tutti, no, ma *buona parte!*

Pio per conservar la fede
Perde la sede,
Pio per conservar la sede
Perde la fede.

XXXVII

GREGOIRE XVI

Cardinal Capellari, de Bellune, élu en 1831.

ÉPIGRAMME.

MARFORIO.

Où sont donc les Romains, je n'en vois plus un?

PASQUIN.

Ils sont avec saint Pierre... dans les fers!...

MARFORIO.

Ehi! Pasquino, i nostri Romani dove sono?...

PASQUINO.

Sono con san Pietro in vincoli.

—

ADIEUX DE PASQUIN.

Adieu, Rome, j'ai vu, et c'est assez; je reviendrai quand tu seras libre et que j'aurai le cœur d'un païen, d'un traître et d'un esclave.

Roma, vale, vidi, satis est vidisse, revertar ...

XXXVIII

PIE IX

Cardinal Mastaï, d'Imola, élu le 16 juin 1846.

PASQUINADE TROUVÉE EN 1848 PAR LE PAPE

SUR SON PRIE-DIEU.

Le peuple romain aime dans Pie IX le père du peuple, le prince juste et magnanime ; il ne se fie qu'en lui, en lui seul !

Très-Saint-Père, s'il en est qui mettent en doute notre fidélité et l'attachement qui nous anime tous pour votre personne, défiez-vous de ces gens, Très-Saint-Père. Ils sont plus vos ennemis que les nôtres propres ; ils tendent à vous précipiter ainsi que nous dans un abîme. Mais Dieu veille, ce Dieu que ces gens ont toujours sur les lèvres, jamais dans le cœur ; c'est ce Dieu qui vous a élu pour régénérateur du peuple. Les autres princes ne sont en présence

de Dieu responsables que du présent ; vous l'êtes, vous, du présent et de l'avenir.

Viva Pio nono!

—

A PROPOS DU DÉCRET DES TRIUMVIRS DU 12 AVRIL 1849

L'Assemblée Constituante décrète :

Le Pô est déclaré fleuve national.

J. MAZZINI, AURELIO SAFFI,
C. ARMELLINI.

—

PASQUIN.

Le Pô est déclaré vase national.

—

APRÈS LE DÉCRET DU 14 AVRIL 1849.

La République romaine, asile et rempart de la liberté italienne, ne cédera ni ne transigera jamais.

Les représentants et les triumvirs jurent au nom de Dieu et du peuple que la patrie sera sauvée.

A. SALICETTI.

—

PASQUIN.

Les représentants et les triumvirs seront parjures et traîtres ; car au lieu de sauver la patrie ils la perdront par leurs crimes et leurs folies.

—

Les canons de l'Église étaient autrefois en latin ; ils sont en bronze maintenant.....

—

1860

PASQUIN ET MARFORIO

MARFORIO.

Eh! Pasquin, vois donc ce général étranger qui se promène d'un air si farouche!

PASQUIN.

C'est, ô Marforio! un brave soldat de la Liberté, l'ancien ministre de la République française.

MARFORIO.

Sais-tu, Pasquin, si en arrivant à Rome il est allé voir d'abord le tombeau des Gracchus?...

PASQUIN.

Fi! mon pauvre Marforio! le général français a mieux aimé s'agenouiller dévotement dans nos trois cents églises.

MARFORIO.

Quelle est la relique qui fut touchée la première par ses lèvres ferventes?...

PASQUIN.

Impossible de te cacher l'horrible sacrilége? Il a baisé la corde de Judas.

MARFORIO.

Dimmi, o Pasquino, avvisi
Il general straniero
Che con lo sguardo fiero
Percorre la città?

PASQUINO.

Egli è, o Marforio, il prode
Repubblican soldato
Ministro invidiato
Di galla libertà.

MARFORIO.

Sai tu Pasquin, se giunto
Di Roma all' almo ostello
Il sospirato avello
De' Gracchi visitò?

PASQUINO.

Oibo! Marforio mio
Il general francese
Nelle trecento chiese
Devoto si prostrò.

MARFORIO.

Quale, o Pasquin, reliquia
Toccò il suo labbro ardente?
A qual con reverente
Piede inchinossi ognor?

PASQUINO.

L' orribil sagrilegio
Marforio mio non taccio
Baciò l'infame laccio
Di Giuda traditore!

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

		Pages.
	INTRODUCTION. — Biographie de Pasquin. . .	2
	Biographie de Marforio.	6
	Origine des pasquinades.	7
	Les souffleurs de Pasquin	9
I.	PAUL II. — Épigrammes.	11
II.	SIXTE IV. — Malédiction.	13
	Pasquin au Pape mort.	14
III.	INNOCENT VIII. — Épigrammes.	17
	Son épitaphe	18
IV.	ALEXANDRE VI. — Épigrammes.	19
	A l'occasion du Jubilé de 1500	20
	A propos de Lucrèce.	21
	Épitaphes	23
V.	JULES II. — Épigrammes.	27
	Son épitaphe	31
	L'exclusion de Jules.	33
VI.	LÉON X. — Épigrammes.	61

Pages.

Rome à Pasquin, en 1518. 64
Pasquin en pèlerin 65
Un voyageur à Pasquin, pèlerin. 66
Épitaphe de Léon X. 68

VII. Apophthegmes de Vadisco et de Pasquin sur la corruption de l'Église. 69
Prophétie de Babylone. 71
Prophétie d'Isaïe. 73
La maison de Caïphe. 77
Les Pontifes romains. 79
La faux dans la moisson 82

VIII. Adrien VI. — Épigramme 83

IX. Clément VII. — Pasquin habillé en Fortune. 85
Au même 86
Pasquin en Fortune, aux Romains 87

X. Dialogue de Pasquin et de Marforio. 89
A propos de la grande inondation du Tibre . . 91
Pasquin au Tibre. 92

XI. Le Pape Clément et la Mort 93
Débat de Pluton et de saint Pierre. 98

XII. Dialogue de Pasquin et de saint Pierre, prisonnier au château Saint-Ange. 101
Sur le docteur Curtius, médecin du Pape. . . 109
Épitaphe de Clément VII. 110
A Rome. 111
Autre épitaphe, qu'on trouva collée sur le tombeau de Clément 112

XIII. Paul III. — Épigrammes. 117
Marforio à Pasquin. 118

Pages.

Pasquin masqué et représentant l'Occasion. . . 119
Pasquin sous le même costume, à l'Empereur. . 120
Pasquin à Rome. 121
Pasquin, costumé en religieux. 122
Pasquin à un étranger 123
Étymologie de Rome. 124

XIV. Pasquinade affichée le lendemain de l'Épiphanie de 1535 125
Évangile selon Marforio. 130
Pasquin en Persée. 133
Pasquin au Pape. 134
Le même au même 135
A la Duchesse de Florence. 137
A Rome. 138

XV. A Pasquin, patrice romain, Marforio son serviteur 143
Parallèle du Christ et du Pape, par Pasquin. . 148
Rome à Paul III. 150
Pasquin en Persée 151
Pasquin et Marforio. 153
Les mêmes. 155
Marforio emprunteur d'un baïoque. 156

XVI. Jules III. — Son épitaphe 159
Deuxième évangile selon Pasquin 160
Paraphrase du *Miserere mei,* par le même. . . 161

XVII. L'extase de Pasquin. 165
Le chef des Voyants. 168
Le ciel des Papes. 169
La mine secrète 171
Quelle est la tête de l'Église 172
Les quatre portes. 173
La femme du lieutenant-criminel d'Orléans . . 176

Pages.

Les deux troupeaux de diverses couleurs . . . 178
Les quatorze besaces. 181

XVIII. Paul IV. — Épigrammes. 185
Bicchieri e Caraffe. . . . . . *id.*

XIX. Pie V. — Distique affiché sur les lieux du Vatican 187
Un T de moins c'est la mort . . . . . *id.*

XX. Sixte-Quint. — Les curedents. 189
La chemise sale 190
Belle anecdote de Brantôme. 191
Pasquin tenant une ravè brisée . . . . . *id.*
Pasquin et Marforio. 192

XXI. Clément VIII. — La condamnation de Pasquin 193
Évangile de Pasquin, jadis Romain, aujourd'hui pèlerin. 194
Les *Carpinaux*. 196
Gloire à l'argent et à l'or !. 197

XXII. Urbain VIII. — Pasquin à un pauvre, qui lui demandait l'aumône. 199

XXIII. Innocent X. — Epigrammes. 201
La canonisation imméritée. 202

XXIV. Alexandre VII. — Pasquin professeur de blason. 203
Les congrégations. 204
L'arc *della Pace* . . . . . *id.*
Les risées de Pasquin avec l'abbé Louis. . . . 205
Marforio et Louis XIV. 207
La tête et la main. 208

Pages.

A la cloche du Capitole. 209
Le Pape est-il mort?. 211
Marforio et Pasquin. 212
Madrigal sur la mort d'Alexandre VII. . . . 213
Son épitaphe 214
Sonnet en forme d'épitaphe sur le même . . . 217

XXV. Le procès d'Alexandre VII. 219
Le cardinal reconnaissant 220
Sottise de la Fortune. 221
Le digne religieux de l'ordre des *Crociferi*. . . 222
La Trévisane. 224
Les usages de la Rome d'Alexandre. 225
L'ambassadeur de Sienne 226
Il Pianto de Sienne. 227
Les pauvres prêtres. 230
Le défenseur de Louis XIV. 231
La sentence des conservateurs du Capitole. . . 233

XXVI. Clément IX. — Épigramme. 235

XXVII. Requête de saint Pierre à Jésus-Christ. . . . 237
Les véritables clefs 239
Le temporel et le spirituel. 240
Impeccabilité des Papes. 241
La queue épiscopale. . . . . *id.*
Les pieds d'autrui. 242
Loups et brebis. 243
Les premiers chrétiens. 244
On frappe les bons princes au lieu de frapper les Malchus. 245

XXVIII. Clément X. — Épigramme. 247
Confession du révérend père Nicolas, carme déchaussé 248
Oportet pati 249

Pages.

Louez le Seigneur. 250

XXIX. Vision d'un père Capucin 251
Indignité des hommes 252
Mœurs des Papes. 253
Le Christ et saint François. 254
Le baisement des pieds. 255
Parallèle du Sauveur du monde et des Papes. . 256
Adam et Lucifer. 257
Les vicaires du Christ 258
Donations insensées à l'Église. 259
Le parfum de la sœur de Lazare. . . . . *id.*
Évangile prêché par les hérétiques 260
Langues des clairvoyants 261
Goûts belliqueux des Papes 262
Les plaies de l'Église. 263
Plus de Pape à Rome. 264

XXX. Dialogue de deux bourgeois de Rome dans l'église de *l'Ara-Cœli*. 265
Curiosité de Marforio. . . . . *id.*
L'épée de feu 266
Le livre du Tribunal de la divine sapience. . . 268
Rome morale. 270
Rome et l'Église 271
L'impératrice de l'Univers. 272
Les rois efféminés. 273
Qui aime bien châtie bien 274

XXXI. Innocent XI. — Épigramme. 275

XXXII. Plaisant dialogue de Pasquin et de Marforio sur l'état présent de la chrétienté 277
Le chant du coq et le repentir de Pierre. . . . 278
Le roi d'Angleterre 279
Un prétendant. 280

Pages.

Le roi de Portugal 281
L'œuvre et l'occasion. 282
Le mauvais marché. 283
L'Allemagne en corps 284
Les loups ravissants. 285
La montagne en travail. 286
Mane, Thecel, Pharès. 287
Le lion et les aigles 288
Madame de Savoie. 289
Un seul troupeau, un seul pasteur. 290
Tout le peuple de France 291
Le duc d'Orléans. 292
Les deux luminaires. 293

XXXIII. Clément XII. — Épigramme. 295

XXXIV. Clément XIV. — Pasquin défenseur des Jésuites. 297
Reproches de saint Pierre au Pape 298

XXXV. Pie VI. — Pasquin au Pape, à propos de ses armes, *Semper sub sextis,* épigramme. . . . 300

XXXVI. Pie VII. — A l'occasion du concordat. . . . 301

XXXVII. Grégoire XVI. — Où sont les Romains? . . 303
Adieux de Pasquin 304

XXXVIII. Pie IX. — Pasquinade trouvée en 1848 sur son prie-Dieu. 305
Le vase national. 306
A propos du décret du 14 avril. 307
1860, dialogue de Pasquin et de Marforio. . . 308
La corde de Judas. . . . . *id.*

FIN DE LA TABLE.

EN VENTE A LA LIBRAIRIE DE E. DENT ÉDITEUR

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

MILLE ANS DE GUERRE

ENTRE ROME ET LES PAPES

TROISIÈME ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE

DE LA CONQUÊTE DES ÉTATS ROMAINS PAR LE SAINT-SIÉCE

1 vol. grand in-18 jésus. 3 fr.

MŒURS ET COUTUMES DE LA VIEILLE FRANCE

1 joli volume in-18. 3 fr.

L'Année anecdotique, petits Mémoires du temps, par FÉLIX MORMAND. 1 vol. grand in-18 jésus . . . . . 3 »

Les Autrichiens et l'Italie, histoire anecdotique de l'occupation autrichienne depuis 1815, par CHARLES DE LA VARENNE, avec une introduction par ANATOLE DE LA FORGE. 3e édition, 1 vol. grand in-18 jésus. . . . . 3 »

L'Esprit des bêtes, zoologie passionnelle, mammifères de France, par A. TOUSSENEL. 3e édit., revue et corrigée. 1 volume in-8 . . . . . 6 »

Histoire de la politique autrichienne, depuis la mort de Marie-Thérèse, suite de l'*histoire secrète du gouvernement autrichien* par ALFRED MICHIELS. 1 beau vol. in-8. . . . . 7 »

Les Massacres de Galicie, et la confiscation de la république de Krakovie en 1846, par Léonard Chodzko. 1 vol. grand in-18 jésus. . . . . 3 »

Mémoires du roi Jérôme et de la reine Catherine. Souvenirs et correspondance. 6 vol. in-8.
Chaque volume. . . . . 6 »

Le Monde des Oiseaux, ornithologie passionnelle, par A. TOUSSENEL. 2e édition, revue et corrigée. 3 vol. in-8, avec le portrait de l'auteur . . . . . 18 »

Le Monde russe et la Révolution. Mémoires de A. HERTZEN, traduits par H. DELAVEAU, illustrations de A. SCHENK. Première et seconde parties. 2 beaux vol. grand in-18 jésus. . . . . 10 »

Un Philosophe au coin du feu, Causeries sur toutes choses, par LOUIS-JOURDAN. 1 vol. grand in-18 jésus. . . . . 3 »

Quatre mois de l'expédition de Garibaldi en Sicile et en Italie, par DURAND-BRAGER. 1 vol. grand in-18 jésus, illustré par l'auteur. 3 50

Paris, imp. de L. TINTERLIN rue Ne-des-Bons-Enfants, 3.

THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.

d to
date

urred
ified

BOOK DUE
JUN 1981
CANCELLED
JUN 10 1981